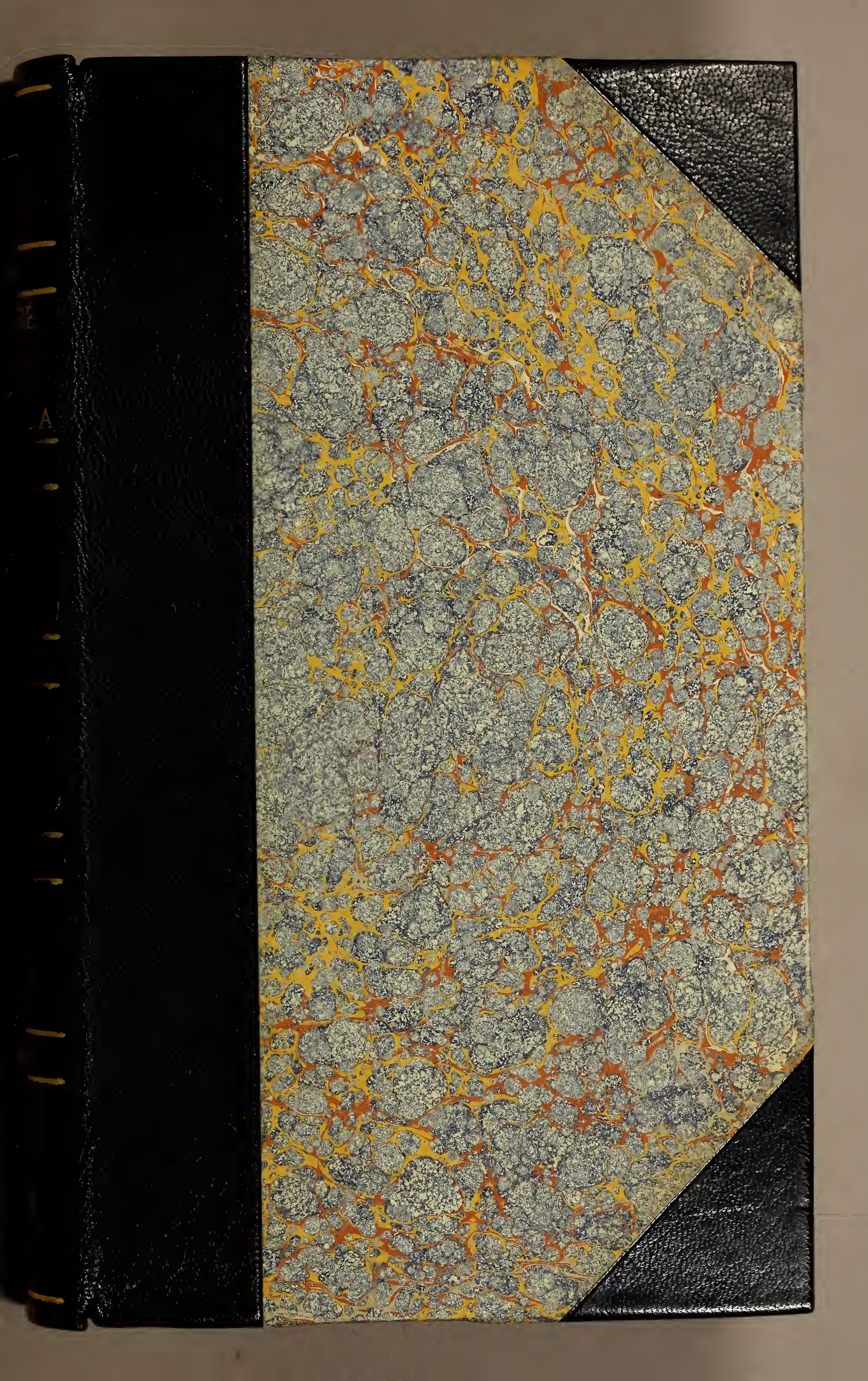
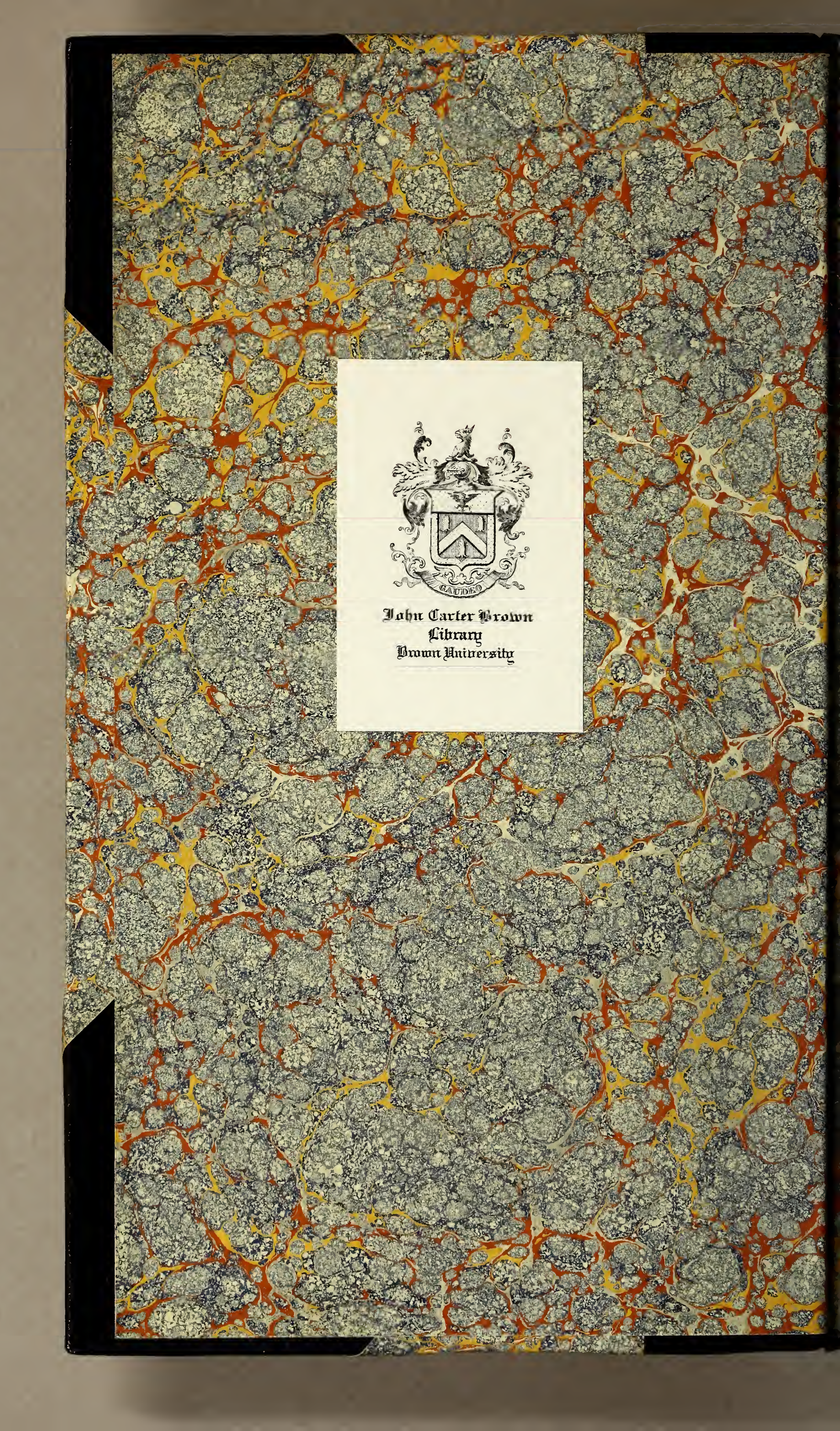
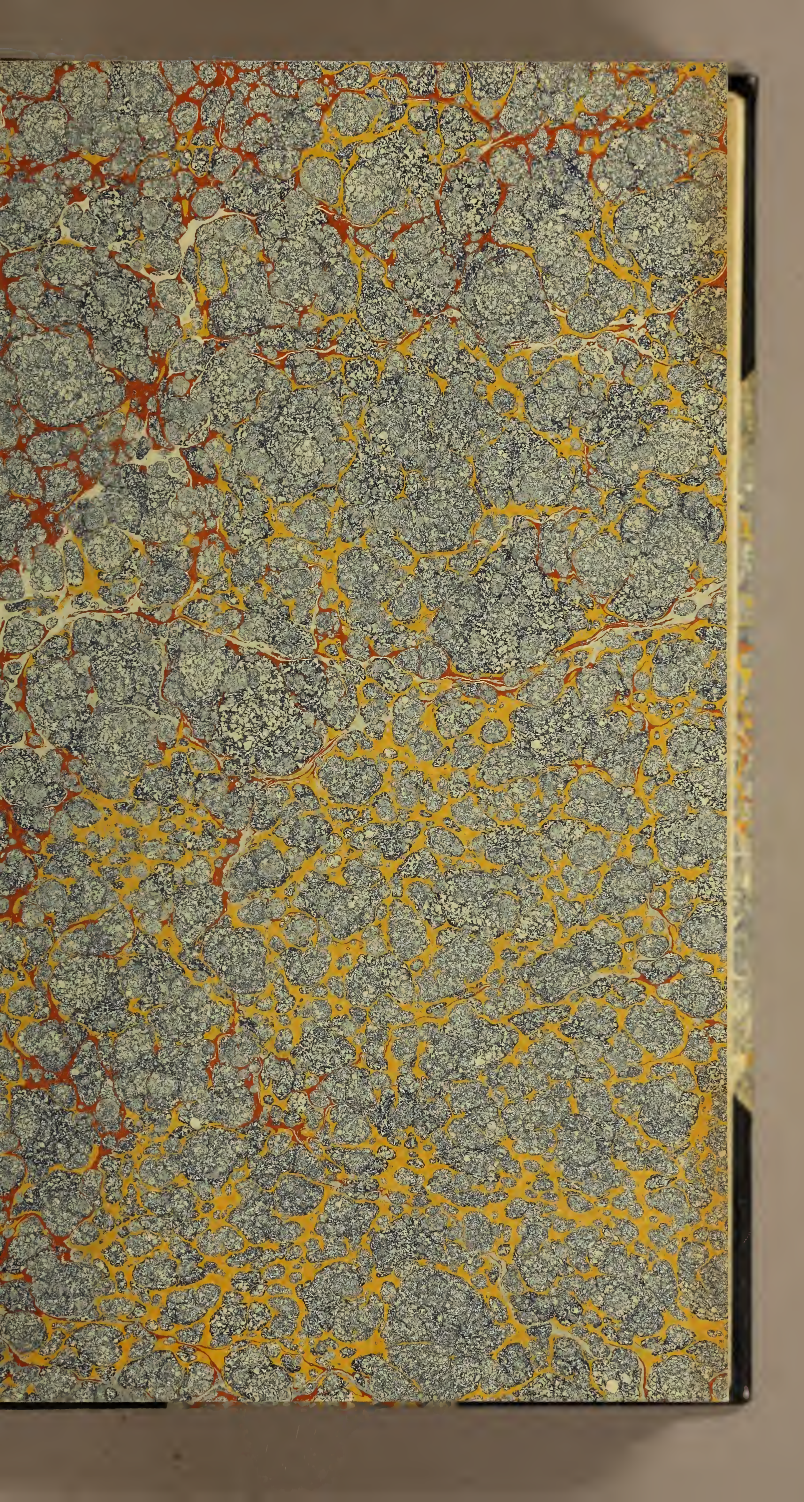
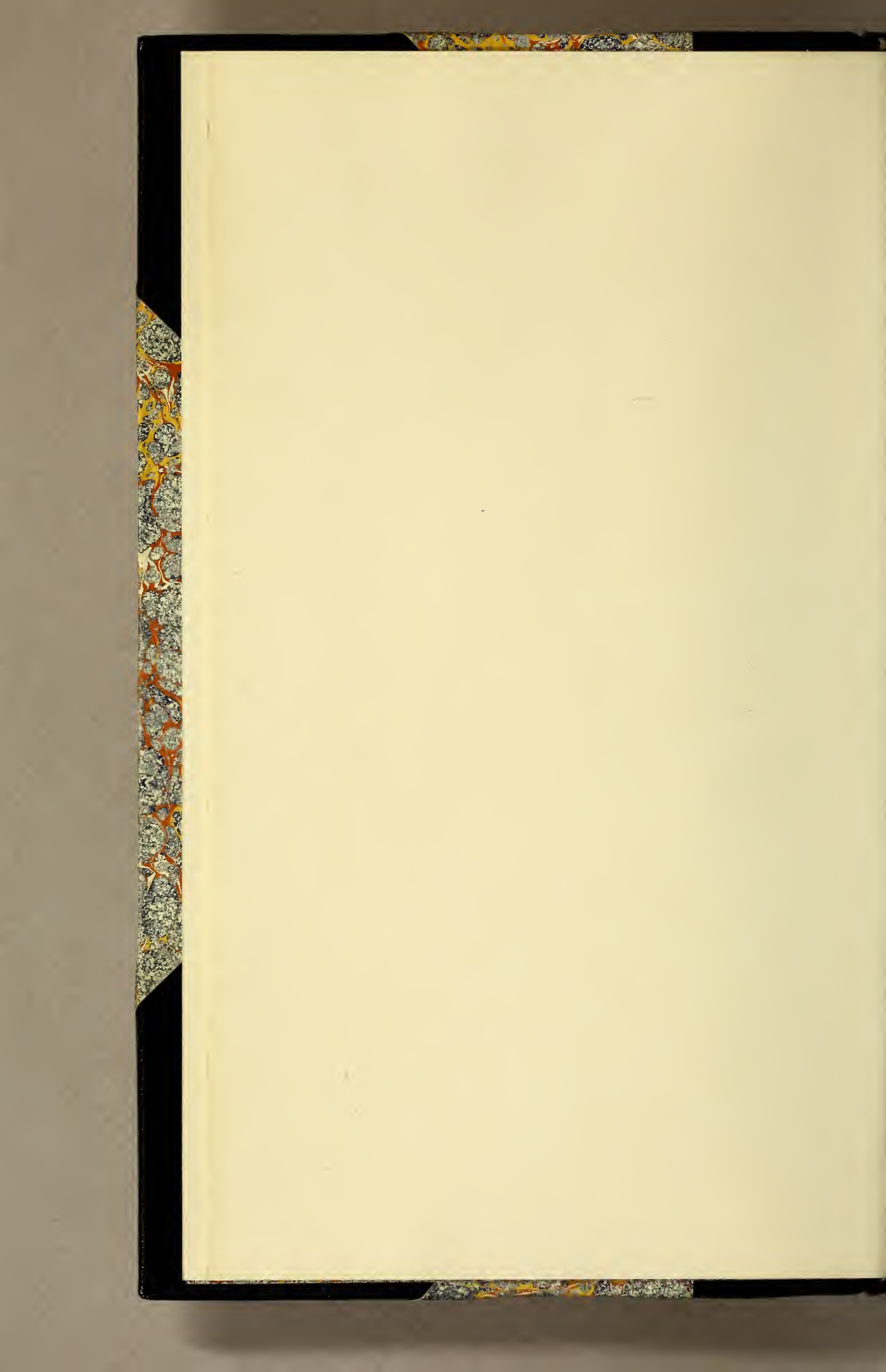




GAUDEO







VOYAGES
AU PÉROU.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque imp riale. Tous ceux qui ne seront pas signés par moi, seront saisis.

On trouve chez le même Libraire :

VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, par Don Félix DE AZAR commissaire et commandant des limites espagnoles dans le Paraguay, dep 1781 jusqu'en 1801; contenant la description géographique, politique et civile Paraguay et de la rivière de La Plata; l'histoire de la découverte et de la conqué de ces contrées; des détails nombreux sur leur histoire naturelle, et sur les peupl sauvages qui les habitent; le récit des moyens employés par les Jésuites po réduire et assujétir les indigènes, etc. Publiés d'après les manuscrits de l'aute avec une notice sur sa vie et ses écrits, par C. A. WALCKENAER; enrichis de not par G. CUVIER, secrétaire perpétuel de la classe des sciences physiques de l'In titut, etc.; suivis de l'histoire naturelle des Oiseaux du Paraguay et de La Plat par le même auteur, traduite et augmentée d'un grand nombre de notes, p M. SONNINI, d'après l'original espagnol imprimé à Madrid.—Quatre vol. in- de 1900 pages, sur pap. fin d'Angoulême, accompagnés d'un bel Atlas i folio de 25 planches, représentant la vue du port et de la ville de Buenos-Ayre des ports de Montevideo et Maldonado, du plan de la ville de l'Assomption, la carte générale du Paraguay, de plusieurs planches d'oiseaux et quadrupéd dessinés d'après nature, etc. etc.; prix, 42

Le même, papier vélin superfin, 84

Il a été tiré quelques exemplaires où les oiseaux et quadrupèdes sont coloriés d'apr nature, 130

Le même, cartonné par Bradel, avec les étiquettes en or, 140

VOYAGE dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, par La Condamine; 1 vo grand in-8°, fig. et cartes 5

VOYAGES
AU PÉROU,

FAITS DANS LES ANNÉES 1791 À 1794,

PAR LES PP. MANUEL SOBREVIELA,
ET NARCISSO Y BARCELO;

Précédés d'un Tableau de l'état actuel de ce pays, sous les rapports de la géographie, de la topographie, de la minéralogie, du commerce, de la littérature et des arts, des mœurs et coutumes de ses habitans de toutes les classes;

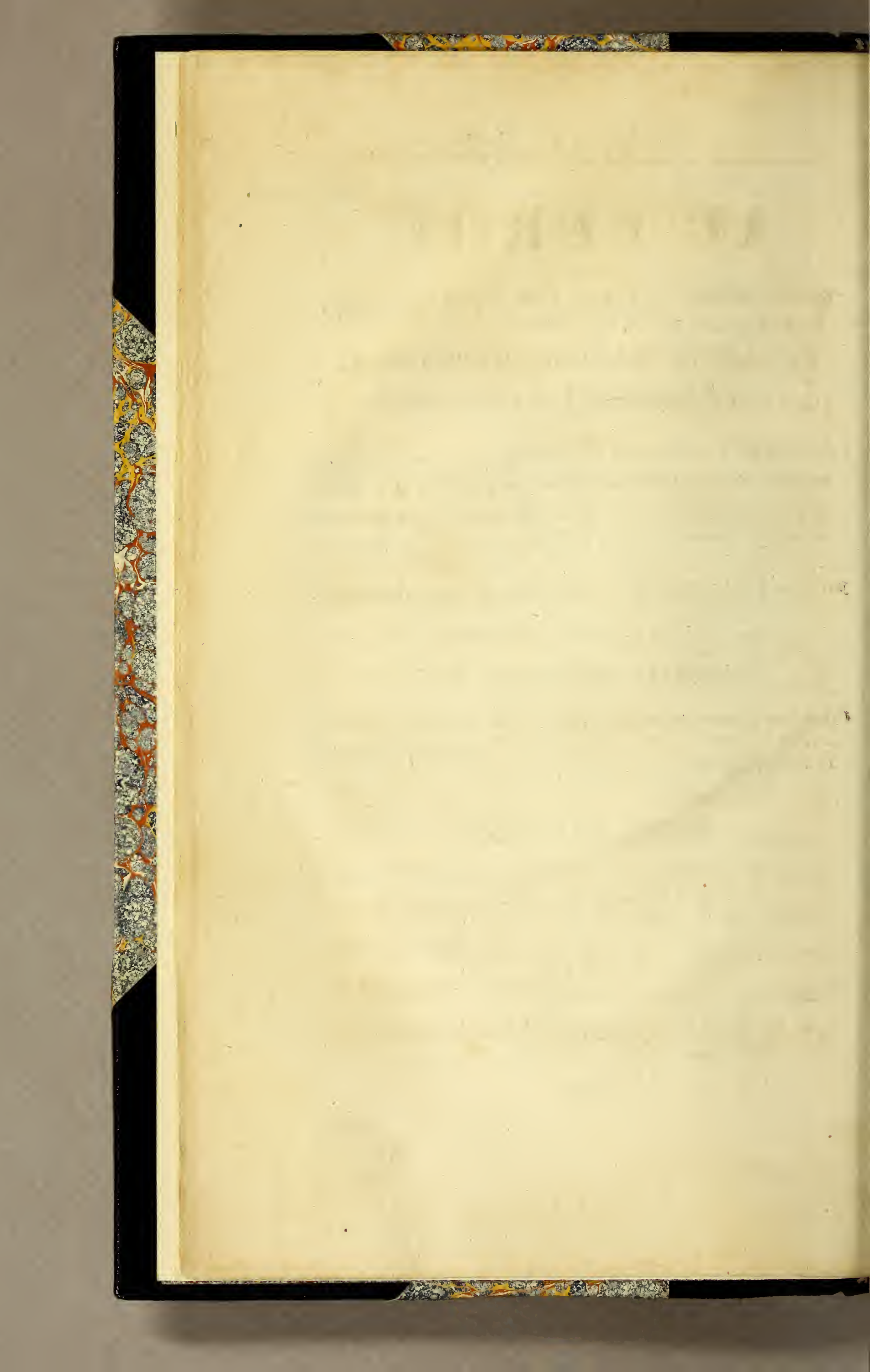
PUBLIÉS À LONDRES EN 1805, PAR JOHN SKINNER,
D'APRÈS L'ORIGINAL ESPAGNOL;

TRADUITS PAR P. F. HENRY;

Ornés d'un atlas de 12 planches coloriées et d'une belle carte du Pérou, dressée d'après Lacruz et les documens les plus nouveaux, par P. Lapie, ingénieur-géographe.

TOME PREMIER.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.
1809.



AVIS DU LIBRAIRE.

Le Pérou est à plusieurs égards l'un des pays les plus remarquables et les plus intéressans du globe, et cependant il n'a pas jusqu'à présent été suffisamment connu ni même exploré, puisqu'il contient de vastes régions ignorées encore d'une partie de ses habitans.

Ce royaume mérite de fixer l'attention sous le rapport historique. Longtemps avant la découverte de l'Amérique, il avait un régime politique fixe, une religion et un degré remarquable de civilisation. L'histoire des Incas, ses anciens souverains, est pourtant enveloppée de ténèbres épaisses qu'a redoublées la conquête des Espagnols. Cet événement lui-même n'offre qu'un tableau aussi obscur que repoussant. La seule soif de l'or anima les conquérans.

Au nom d'une religion de paix et d'amour, ils subjuguèrent, dépouillèrent et massacrèrent un peuple paisible. Leur fanatisme féroce étendit la destruction jusque sur les objets inanimés. Presque tous les monumens qui pouvaient servir à nous éclairer ont péri ; et l'effroi causé par le despotisme des ravisseurs a fait taire les traditions, et il est bien douteux que jamais cette double perte puisse être réparée.

L'intérêt que le Pérou offre au naturaliste n'est pas moins puissant. Le climat, le sol, les productions, tout y présente à ses recherches le champ le plus vaste. C'est là sur-tout qu'un monde nouveau se présente aux yeux de l'observateur européen. Les montagnes, les plus hautes du globe, y donnent naissance à des fleuves dont la masse d'eau surpasse de beaucoup celle des fleuves de l'ancien continent. Les plai-

nes les plus agréables, les vallées les plus fertiles y succèdent continuellement à des déserts affreux, à des abîmes horribles. La nature a accumulé dans les entrailles de la terre les métaux les plus riches, et répandu sur sa surface les végétaux les plus précieux, pour la conservation et le rétablissement de la santé des hommes.

Enfin, l'habitant primitif de ces contrées offre au moraliste observateur un objet aussi remarquable. Soumis jadis à des souverains de sa nation, il formait un peuple indépendant qui, en supposant même de l'exagération dans les récits des premiers historiens espagnols, s'était déjà affranchi du degré de grossièreté propre au sauvage, et avait fait des progrès marquans dans la civilisation. Aujourd'hui, avec son indépendance, il a perdu même son nom, et n'est plus désigné que sous la déno-

mination générale d'*Indien*. Mêlé en grande partie avec ses conquérans, il a vu s'effacer tout ce qui formait son caractère distinctif, et végète soumis à une sorte d'esclavage qui l'a dégradé et fait réellement dégénérer. Nous manquons encore de matériaux nécessaires pour former de ce peuple et de tout ce qui le distingue, un tableau fidèle et satisfaisant.

Quant à l'importance politique du Pérou, il est difficile de la révoquer en doute. On sait combien sa découverte a contribué puissamment au changement prodigieux de mœurs qui s'est opéré en Europe depuis le seizième siècle; quelle immense quantité de métaux précieux il fournit, et quelle est par conséquent son influence sur le commerce du monde entier.

N'est-il donc pas surprenant que depuis près de trois siècles qu'un pays

si curieux a été découvert et conquis par les Européens, et qu'il est resté en leur possession, il soit encore si peu connu, quoique des voyageurs instruits l'aient parcouru de temps à autre. Il nous manque des détails sur une infinité de points intéressans; car, à l'exception des auteurs du temps de la conquête et des académiciens français qui visitèrent le Pérou dans le milieu du dix-huitième siècle, les renseignemens obtenus sur ce pays jadis si avancé vers la civilisation, se réduisent à peu de chose. L'ouvrage dont nous publions la traduction remplira quelques lacunes, et fera plus vivement regretter tout ce que l'on n'y trouvera pas, surtout ce qui concerne l'histoire naturelle.

Cet ouvrage n'est point le produit des observations d'un voyageur européen. Il a été composé au Pérou, et publié dans la capitale de cet empire,

depuis le mois de janvier 1791, jusqu'en 1794. Il parut deux fois par semaine un numéro d'un journal ou recueil périodique intitulé : *Mercurio peruano*, le Mercure péruvien ; chacun de ces numéros comprenait deux feuilles in-8° d'impression, et les numéros réunis de quatre mois formaient un volume. Les six premiers volumes portaient en tête le nom du rédacteur *don Jacinto Calero y Moreira ;* mais ce savant ayant quitté Lima pour aller à Buenos-Ayres, les quatre derniers volumes ont paru sous le nom de la Société académique de Lima; et les auteurs des divers mémoires, qui ne s'étaient pas nommés dans les volumes précédens, se sont fait connaître dans les derniers.

Les quatre premiers volumes, ou seize numéros de cet ouvrage, se trouvaient à bord du navire le *St.-Iago*

qui, dans sa traversée du Callao à Cadix, fut pris par un corsaire anglais. Ils tombèrent entre les mains de M. Skinner, qui fit paraître, dans différens numéros du *monthly magazine* de 1797 et 1798, quelques mémoires extraits de ce recueil.

Beaucoup de personnes en Angleterre regardèrent ces mémoires comme un produit de l'imagination de l'éditeur anglais; elles ne croyaient pas que dans la capitale du Pérou il pût exister une société de savans animés d'un zèle vraiment patriotique, et doués de connaissances et de lumières. Elles n'en furent persuadées que lorsque M. Skinner leur eut montré l'ouvrage original.

Cependant M. Skinner reconnaissant le mérite des matériaux qu'il avait entre les mains, en distribua les différens articles par ordre de matières, et y ajouta quelques renseignemens qui

lui avaient été fournis par un savant espagnol, M. de Vargas, qui demeure en Angleterre.

L'ouvrage de M. Skinner parut en 1805, sous le titre de *The present state of Peru*, etc. 1 vol. in-4°, et obtint un très-grand succès.

Les éditeurs des *Annales* ou *Ephémérides géographiques* de Weimar, toujours attentifs à faire passer dans la langue de leur pays les livres intéressans qui paraissent chez l'étranger, publièrent en un volume la traduction de l'ouvrage anglais, et annoncèrent en même temps qu'ayant, grâce à la complaisance et à la libéralité de leur célèbre compatriote M. le baron Alexandre de Humboldt, obtenu un exemplaire complet du *mercure péruvien*, ils pouvaient promettre aux amateurs de la géographie, de les faire jouir, dans un second volume, du

contenu des six derniers volumes dont M. Skinner n'avait pas eu connaissance. Nous avons dans notre traduction joint le travail de l'auteur allemand à celui de l'auteur anglais; il commence à la page 70 de notre second volume. On ne lira pas sans intérêt les morceaux qu'il contient, et on regrettera de n'y pas trouver des notices également détaillées sur toutes les provinces du Pérou. Il en est quelques-unes sur lesquelles l'original espagnol ne renferme absolument rien.

Les traducteurs allemands n'ont pas inséré dans leur second volume tout ce qui est dans l'original; mais ils ont donné tout ce qui concerne la géographie du Pérou.

Nous savons que quelques journaux anglais ont traité l'ouvrage de M. Skinner peu favorablement; un d'eux l'a même appelé *a dull volume*. Mais on

peut opposer à l'opinion des folliculaires britanniques celle de M. de Humboldt. Ce voyageur instruit et infatigable, à qui l'histoire naturelle, la géographie et les sciences en général ont tant d'obligations, est certainement le juge le plus compétent dans une question relative au mérite d'un livre sur le Pérou. Voici comme il s'exprime dans une lettre qu'il écrivait de Berlin, le 14 juin 1806, à M. Bertuch de Weimar: « La description du Pérou par Skinner « n'est pas mauvaise. Je l'ai parcourue. « C'est seulement dommage que l'au- « teur n'ait pas eu en main la collection « complète du Mercure péruvien, dont « je connais douze volumes, et qu'il « ait laissé de côté plusieurs morceaux « intéressans ».

Ajoutons au témoignage de ce savant, celui de M. Malte-Brun: ce géographe a regardé les mé-

moires sur le Pérou comme dignes de l'attention du public, et en a inséré divers morceaux dans ses *Annales des voyages*[1], recueil dont le succès prouve qu'un ouvrage bien fait est sûr d'être accueilli; et que, quoi qu'on en dise, le goût des choses utiles n'est pas étranger parmi nous.

On a donc cru rendre service au public, en le mettant à même d'accroître ses connaissances sur l'ancien royaume des Incas; mais il restera encore beaucoup à désirer sur un sujet si propre à exciter la curiosité. Elle ne pourra être satisfaite que lorsque M. de Humboldt aura publié la relation historique de son voyage, que l'Europe attend avec tant d'impatience. Quoiqu'il n'ait pas poussé ses courses dans le Pérou, au delà de

[1] *Voyez* tom. 1 de la première année, pag. 89; tom. 3, pag. 1, et tom. 4, pag. 289. Nous avons puisé, dans le premier article, quelques renseignemens insérés dans cet avertissement.

Lima, vers le sud, son ardeur pour la science et son activité ingénieuse lui auront fait acquérir dans cette capitale des matériaux précieux qui complet-teront nos connaissances.

L'on ne s'est pas astreint à traduire avec une exactitude rigoureuse. On a quelquefois élagué ce qui a paru trop minutieux et peu intéressant. Peut-être même les lecteurs trouveront-ils que l'on n'a pas toujours assez usé de cette liberté; mais on a craint de faire perdre à l'ouvrage sa physionomie originale, et l'on s'est borné à retrancher ce qui était évidemment superflu[1].

[1] L'éditeur de cet ouvrage a consulté l'*Almanach des voyages* de M. A. W. Zimmermann, pour l'année 1807, où il donne une description du Pérou; il y a puisé quelques notes, ainsi que dans les voyages de don Ulloa.

VOYAGES AU PÉROU.

TABLEAU DE L'ÉTAT ACTUEL DU PÉROU.

CHAPITRE PREMIER.

Considérations sur les auteurs qui ont traité du Pérou. —Etendue actuelle de ce royaume. — Configuration et aspect du pays. — Différentes classes d'habitans. — Considérations générales sur le commerce, sur les manufactures, les mines, la navigation, la pêche, l'agriculture, et l'histoire naturelle du Pérou. — Qualités morales des Péruviens espagnols.

Les ouvrages des écrivains étrangers qui ont entrepris de décrire le Pérou, sont en grande partie remplis de fictions et d'absurdités; et les plus anciens d'entre les auteurs espagnols qui ont parlé de ce pays, ne se sont guère occupés que de leurs propres aventures, ou n'ont fait entrer dans leurs histoires et leurs annales, que le récit des faits transmis par la tradition. De ce nombre sont Garcilasso, Herréra, Zarate, Gil Gonzalès, etc. Ceux qui

les ont suivis, les ont imités. Il ne faut en excepter qu'Ulloa, qui, dans la relation de son voyage dans l'Amérique méridionale, a parlé des mœurs et des coutumes des habitans. Cet auteur est, parmi les écrivains espagnols, le premier qui, dans sa description de cette grande partie du nouveau monde, ait pris un essor élevé, et ait considéré l'homme sous les rapports physiques et moraux.

C'est de ces matériaux épars et des renseignemens peu certains, soumis par quelques voyageurs qui n'ont examiné le pays qu'en courant, que se sont composés toutes les histoires, toutes les cartes, tous les traités géographiques du Pérou, qu'on a publiés sur les bords de la Seine et sur ceux de la Tamise. L'esprit de système, les préjugés nationaux, l'ignorance et le caprice, ont tellement influé sur ces productions, qu'elles semblent ne plus décrire qu'un pays imaginaire. Ainsi donc, nous pouvons donner une description générale du Pérou, sans craindre de passer pour plagiaires, et avec la certitude de publier des détails nouveaux, et en même tems plus précis que ceux qu'on a, jusqu'ici, communiqués au public.

Le vaste empire des incas, cet empire dont

l'origine demeure enveloppée dans une foule de fables et de traditions incertaines, a infiniment perdu de son étendue, depuis qu'on en a détaché au nord, les provinces qui composent le royaume de Quito [1], et celles qui vers l'est, forment la vice-royauté de Buenos-Ayres [2]. Actuellement, il comprend du nord au sud, ou en longueur, un espace de quatre cent vingt à quatre cent cinquante lieues, c'est-à-dire, qu'il s'étend du deuxième degré de latitude méridionale, au vingt-troisième, moins quelques minutes [3]. Sa plus grande largeur est de cent à cent vingt lieues, en allant de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, depuis le deux cent quatre-vingt-dix-septième degré de longitude occidentale, jusqu'au trois cent dixième du méridien du pic de Ténériffe. La rivière de Guayaquil le sépare du nouveau royaume de Grenade au nord. Le territoire d'Alamaca,

[1] En 1718.

[2] En 1778.

[3] Ce sont des plaines de quinze lieues de longueur et de cinq ou six lieues de largeur, qui forment une partie de la subdélégation de Tarma et de l'intendance du même nom. Elles se trouvent à quarante lieues à l'est de Lima. Le lac de Chincha-y-Cocha les coupe en longueur; et elles forment la partie de la Sierra, la plus élevée et la plus unie.

aujourd'hui dépeuplé, le borne au sud, ou du côté du Chili. Un autre désert affreux, et qui a plus de cinq cents lieues de longueur, se trouve entre le Pérou et les provinces de Paraguay et de Buenos-Ayres, du côté de l'est. Enfin la mer Pacifique le baigne à l'ouest.

Une chaîne de montagnes stériles et très-âpres, plusieurs plaines de sable qui, en quelque sorte s'étendent de l'une à l'autre extrémité de la côte, des lacs d'une grande circonférence, et dont quelques-uns sont situés sur le sommet des monts, occupent une grande partie du territoire du Pérou. Les vallées qui jouissent des avantages de l'irrigation, présentent à la vue une suite de plaines délicieuses, remplies de villes et de bourgades, et dont le climat est extrêmement sain. Celui des hauteurs de la Sierra est très-froid. Dans les pampas, ou les plaines de Bombon [1], le thermomètre de Fahrenheït ne varie que de 34 à 40° au-dessus de zéro.

La population du Pérou se compose d'Espagnols, d'Indiens, de nègres et de mulâtres.

[1] La carte géographique de La Cruz, et la carte marine qu'Ulloa a insérée dans le second volume de son voyage au Pérou, ont servi à déterminer les longitudes et les latitudes; Busching, Lacroix et différens autres géographes différant essentiellement entr'eux.

Ceux-ci proviennent du commerce des Espagnols avec les négresses. Les quarterons sont les fruits de l'union des Espagnols avec les femmes mulâtres; et les métis sont issus des Espagnols et des Indiennes. Ces classes se subdivisent à l'infini.

Tous les travaux domestiques et tous ceux de la campagne ont été constamment le partage des nègres. Depuis un très-petit nombre d'années, cependant, les blancs se sont livrés à ces occupations. Auparavant, tout autre qu'un nègre ou qu'un mulâtre, qui se fût loué comme valet ou comme garçon de ferme, eût été réputé infame. Plusieurs hommes très-éclairés pensent qu'il serait fâcheux pour le Pérou, et spécialement pour la capitale de ce royaume, pour la ville de Lima, qu'un tel prejugé fût entièrement effacé.

Le commerce du Pérou s'est considérablement accru depuis qu'on l'a délivré de l'oppression sous laquelle il était du tems des gallions et des foires de Porto-Bello et de Panama. Auparavant, les capitaux étaient concentrés en un petit nombre de mains, et pour ainsi dire anéantis. Les marchands tyrannisaient le peuple en réglant à leur gré le prix des marchandises, et eux-mêmes rece-

vaient la loi de ceux qui faisaient le monopole. Les opérations de la capitale avec l'intérieur du pays, dépendaient en quelque sorte de l'intelligence et des décisions des magistrats. Celles qui se faisaient avec l'Espagne étaient fondées sur la circulation de l'argent qui entrait dans l'état des cargaisons. Actuellement le commerce étant subdivisé en une infinité de petites branches, entretient un plus grand nombre de marchands, et les fortunes qu'il produit ne sont pas si prodigieuses. Pour qu'un négociant amasse aujourd'hui de très-grandes richesses, il faut qu'il concerte habilement ses projets, et qu'il étende infiniment ses spéculations.

Les manufactures du Pérou ne font guère que des frises pour l'usage des Indiens et des nègres. Il y a en outre, un grand nombre de fabriques de chapeaux, de toiles de coton, de verres, qui cependant ne composent pas une très-forte branche de commerce. Le sucre, la vigogne, le coton, le quinquina, le cuivre et le cacao sont, excepté les métaux, les seuls articles d'exportation [1].

[1] On doit faire remarquer cependant, que le cuivre et le cacao, ainsi qu'une grande quantité de quinquina, sont apportés de Guayaquil, etc. au Pérou.

Les mines sont la principale, ou plutôt l'unique source des richesses du Pérou. Malgré le peu d'industrie de ceux qui les exploitent, et quoique le commerce ne fournisse que de faibles secours aux mineurs, 534,000 marcs d'argent, et 6,380 marcs d'or ont été fondus et raffinés en 1790, dans la monnaie royale de Lima; et l'on y a frappé 5,206,906 piastres d'or et d'argent [1].

La moitié de l'argent qui se fond, qui se frappe, ou qui se travaille annuellement, est tiré des mines de Gualgayoc [2] et de celles de Pasco [3]. La mine de Guantajaya [4] a de nom-

[1] En 1789, on frappa 3,570,000 piastres d'argent, et 766,768 piastres d'or, à la monnaie de Lima.

[2] Ces mines sont dans l'intendance de Truxillo, à la distance de soixante-huit lieues de la ville de ce nom, et à cent soixante et dix-huit lieues de Lima.

[3] Les mines de Pasco sont aussi appelées *montagnes métalliques de Lauri-Cocha*. Elles sont situées à l'extrémité septentrionale des plaines de Bombon, à quarante-cinq lieues de Lima, et à vingt-deux de Tarma.

[4] Cette mine, contre la loi ordinaire de la nature, se trouve dans un terrain sablonneux et très-chaud, et est située dans la province de Tarapaca et l'intendance d'Arequipa. Elle est à quatre-vingt lieues de la ville de ce nom, à trois cents lieues de Lima, et à près de deux lieues du port d'Iquique.

breuses veines métalliques, très-abondantes en minerai ; mais, vu la cherté de l'exploitation, elle ne rapporte pas à proportion de sa richesse naturelle. L'éloignement où elle est de la capitale, est aussi au nombre des causes de son peu de valeur. Les trente marcs de métal qu'on y extrait du caxon [1], ne suffisent pas pour les frais. On peut en dire autant du minerai tiré des veines plus petites et plus voisines de la superficie de la terre. Il serait à désirer qu'on mît à exécution le projet de transporter le produit de cette mine à Calloa, ce qui non-seulement la ferait prospérer, mais serait très-avantageux aux provinces voisines.

La mine de Guarochiri [2], dont l'abondance a d'heureux effets dans la capitale, paraît cependant ne pas être dans un état qui corresponde à la quantité des veines, ni à la richesse du minerai. Le nouveau mode d'amalgame, l'emploi d'un nombre suffisant d'ouvriers indiens qu'on peut engager sans difficulté, et

[1] Le caxon est du poids de 6,250 livres.

[2] Cette mine s'étend presqu'entièrement sur toute la province qui en porte le nom, et dont la capitale est la ville de Guarochiri, qui est à dix-sept lieues de Lima, et à vingt-huit de Tarma. Elle est comprise dans l'intendance de Lima.

quelques réformes dans les procédés, sont les seuls moyens de mettre dans un état florissant toutes les mines du Pérou.

La navigation du Pérou est bornée. Le commerce du blé conduit les navigateurs de ce royaume dans les ports du Chili. Ils envoient aussi des bois de construction, etc. à Guayaquil. Dernièrement ils ont fait quelques voyages à Chiloë, aux îles de Juan Fernandez, à Valdivia et à Panama. On navigue avec facilité, et à bon compte; mais la partie scientifique est très-defectueuse, parce qu'elle ne tire aucun secours de l'astronomie. Ceux qui conduisent les vaisseaux marchands ne suivent que la routine. Les cartes hydrographiques sont fautives en plusieurs points, et les côtes sont plus parallèles qu'elles ne les représentent. D'ailleurs, les brouillards qui presque continuellement couvrent la terre, et la dérobent aux regards des navigateurs, les obligent à faire un circuit qui alonge considérablement le voyage. Jusqu'à l'année 1780, c'était pour une maison de commerce, une source de grandes richesses, que de pouvoir disposer d'un vaisseau pour faire le cabotage. Mais depuis que les opérations se sont multipliées, le prix du fret a baissé, et

les profits se sont partagés entre un plus grand nombre de spéculateurs.

La pêche est un genre d'industrie exclusivement réservé aux Indiens qui habitent le rivage. Mais comme ils manquent d'adresse, et qu'ils n'ont ni barques ni instrumens convenables, ils ne s'avancent qu'à peu de distance en mer. De là proviennent la rareté et la cherté du poisson, si souvent éprouvées à Lima et tout le long de la côte. Il y a quelques années que l'on construisit des bateaux d'une forme particulière, pour pêcher dans toute l'étendue de mer qui borde le Pérou ; mais on y renonça promptement. Les lacs de ce pays ne donnent que très-peu de poisson. Le produit de la pêche qu'y feraient les Indiens, ne paierait pas leurs peines. Contens de leur maïs et de leurs pois secs, ils croient que prendre une nourriture abondante, c'est renoncer volontairement à la santé, et même à l'existence.

A parler généralement, l'agriculture pourrait fournir suffisamment aux besoins des habitans du Pérou, et leur subsistance serait moins précaire et moins dépendante des secours étrangers. On peut cultiver le froment avec succès dans les vallées voisines de la ca-

pitale. La nature et le mauvais état des chemins, ainsi que les retards et les frais de transport, arrêtent presque entièrement la circulation intérieure du royaume, et sont autant d'obstacles aux progrès de l'agriculture. La vallée [1] de Jauja fournit plus d'une preuve de cette assertion. La facilité avec laquelle elle envoie aux mines de Pasco le maïs et les autres denrées qu'elle produit, la maintient dans un état florissant.

L'histoire naturelle du Pérou est fertile en prodiges. Les montagnes de Chancamayo, de Huanaco et de Lamas, etc. [2] sont extrêmement remarquables par la force et la beauté de leurs productions. Les inconvéniens de la chaleur et de l'humidité, joints à la terreur qu'inspirent les Indiens qui habitent ces contrées, n'ont pas permis de recueillir beaucoup

[1] Cette vallée, qui n'a pas plus de dix-sept lieues de circuit, est extrêmement peuplée. Atanjauja est la capitale de la province de ce nom, et dépend de l'intendance de Tarma. Elle est située à dix lieues de cette dernière ville, et à trente-huit lieues de Lima.

[2] Les montagnes de Chancamayo sont à vingt-cinq lieues de Tarma. Celles d'Huanaco sont à environ quatre-vingts lieues de Lima. Les montagnes de Lamas s'étendent de Téfé, frontière des possessions portugaises, aux confins de l'intendance de Truxillo.

de renseignemens sur ce sujet, et en conséquence, l'histoire naturelle du Pérou n'occupera que peu d'espace dans cet ouvrage.

La vivacité d'esprit et la pénétration des habitans originaires du Pérou ont, ainsi que leur passion pour l'étude, infiniment propagé les connaissances parmi eux. Dans tout ce qui n'exige pas une forte combinaison d'idées, le beau sexe y a ordinairement l'avantage sur les hommes. L'université royale de Saint-Marc de Lima, et les autres universités du royaume, forment un centre de lumières qui se répandent sur toute la circonférence. Sous les auspices de ces corps, les sciences ont fait depuis peu d'incroyables progrès, et se sont introduites dans toutes les classes de la société. Il est à désirer qu'elles améliorent le système d'éducation le plus généralement suivi. Ce n'est que sous ce rapport que l'on a droit de faire quelque reproche aux habitans du Pérou. Le bon goût, l'urbanité, un grand nombre de qualités sociales semblent héréditaires parmi eux [1].

[1] La plupart des objets contenus dans ce chapitre, seront traités plus en détail et séparément dans les chapitres suivans.

CHAPITRE II.

Vestiges des anciens monumens du Pérou.—Pyramides, obélisques, statues colossales, sculptures, catacombes, momies, forteresses, chemins, aqueducs, etc., etc. — Vêtemens des Péruviens. — Quipos, art oratoire, poésie, musique. — Astronomie et médecine. —Langue quecha.

Lors de la conquête, les archives de Cuzco, de Caxamarca et de Quito furent anéanties. Les fragiles quipos sont maintenant dans la poussière; et la tradition s'étant affaiblie tous les jours par l'ignorance de ceux à qui elle était confiée, l'observateur, pour compléter le tableau imparfait que Garcilasso a tracé de cet ancien Empire, est forcé de recourir à la comparaison, ou pour mieux dire, à l'interprétation des ruines. Par ce même moyen on peut expliquer les fables relatives à la religion et à la politique, qu'ont transmises les derniers historiographes. L'étude des monumens élevés par les incas pour déployer leur puissance et conserver le souvenir de leur

existence ; les traditions et les anciens usages que les Indiens conservent obstinément, disant qu'ils leur ont été, de tems immémorial, transmis par leurs ancêtres ; et enfin la recherche exacte et l'examen des ouvrages ordonnés par la magnificence ou par la nécessité, procurent incontestablement de nouvelles lumières propres à lever le voile épais qui couvre l'histoire de la monarchie péruvienne avant la conquête.

Si l'avarice et l'ambition s'étaient contentées d'ouvrir et de creuser les entrailles de la terre, tout ce qui pouvait attester l'état de l'ancien Pérou se fût conservé dans son entier. Mais l'ardente soif de l'or viola jusqu'à l'asyle des morts [1]. Cependant les mo-

[1] Dans les grandes conquêtes, les pillages, les désordres, la destruction sont inévitables ; mais ceux que commirent l'exécrable Carjaval et son ami Gonzale Pizarre, furent poussés à un excès inoui. Ce dernier fit mettre à la torture plusieurs Indiens pour les forcer à découvrir le sépulcre de l'inca Viracocha, où, disait-on, étaient renfermés de grands trésors. On le découvrit dans la vallée de Caxahuana, à six lieues de Cuzco. Non content d'enlever les richesses qu'il trouva dans ce tombeau, Pizarre brûla le corps du monarque, et en fit jeter les cendres au vent. Don Pedro de la Gasca, vertueux espagnol dont le nom devrait être gravé sur tous

numens élevés par les incas n'ont pas tous été entièrement détruits. On en voit partout des ruines; et malgré les ravages qu'ils ont éprouvés, ils suffisent encore pour donner une idée de l'état des arts, des sciences et du degré de civilisation de ceux qui les ont fait construire.

Les fameux obélisques et les statues de Tiahuanaco [1], ainsi que le mausolée de Cha-

les monumens publics du Pérou, punit ce sacrilège et d'autres crimes, en faisant décapiter Pizarre devant le monument qu'il avait si scandaleusement outragé.

[1] Tiahuanaco, bourgade située sur les confins du territoire de la ville de la Paz, est incontestablement antérieure à la monarchie des incas, quoiqu'un de ces princes lui ait donné le nom qu'elle porte. On prétend qu'elle le doit au trait suivant. L'inca rencontra dans ce lieu, un messager qui avait fait une telle diligence, que la vîtesse de sa marche pouvait être comparée à celle du huanaco, animal qui a quelque ressemblance avec le bouquetin ou la chèvre sauvage des Alpes. L'inca faisant allusion à cette particularité, dit au messager quand on le lui eût amené, *tia huanaco*, sieds-toi, huanaco. Pour perpétuer le souvenir de la célérité du piéton, et de la condescendance du monarque, les deux expressions que celui-ci avait proférées devinrent un nom qui fut substitué à celui que la place portait auparavant. La prodigieuse pyramide que renferme cette

hapoyas [1], ouvrages qui, sous les rapports de la solidité et sous celui de la position, semblent destinés à durer éternellement, attestent encore l'habileté du sculpteur qui en a formé les ornemens. Le respect qu'avaient les Péruviens pour la cendre des morts, est prouvé par la quantité de momies qui, après tant de siècles, sont encore entières dans les catacombes. En examinant avec attention ces dépouilles, on découvrirait peut-être la manière dont on les empêchait de se corrompre,

ville, et les statues colossales de pierre qui accompagnent ce monument, prouvent, ainsi qu'un grand nombre d'autres représentations de figures humaines, composées de même matière et délicatement sculptées, qu'il a été construit par une nation d'une taille gigantesque.

[1] La province de Chahapoyas renferme des édifices de pierre, de forme conique, qui supportent d'énormes bustes. Ils sont construits sur la pente des montagnes et en des lieux tellement inaccessibles, qu'il a probablement fallu faire monter les ouvriers et les matériaux en employant des poulies. Ces édifices semblent avoir servi de mausolées à des caciques, qui jaloux de perpétuer leur mémoire, voulurent, en les formant de la substance la plus durable, et en les plaçant sur le bord des précipices, les mettre à l'abri des ravages du tems et des atteintes de l'homme.

et de céder à la main destructive du tems [1].

Les ruines de Pachacamac, les édifices de Cuzco et de Quito, les forteresses d'Herbay et de Caxahuana, les chemins coupés [2] dans les montagnes des Cordillères, et pour la construction de l'un desquels les monts les plus élevés furent mis de niveau avec les vallées, démontrent l'habileté des anciens Péruviens dans l'architecture militaire et civile.

Les grandes ouvertures dans les montagnes d'Escamora, de Chilleo et d'Abitanis, qui recèlent une grande quantité d'or; celles de Choquipina et de Posco, qui contiennent beaucoup d'argent; celles de Curahuara, qui renferment beaucoup de cuivre, et celles de Carabuco, qui abondent en plomb, ont, ainsi

[1] Quelques auteurs conjecturent que les Indiens conservaient les morts, simplement en les exposant à l'action de la gelée. Cette supposition pourrait être admise, si l'on ne trouvait des momies que dans la Sierra et dans les contrées où le froid se fait sentir. Mais, au contraire, on en découvre beaucoup dans les catacombes creusées dans les vallées et dans les provinces dont le climat est chaud.

[2] L'Encyclopédie, au mot *Amérique*, nie l'existence de ces chemins; mais il en reste encore des vestiges suffisans pour prouver l'erreur de l'écrivain qui a composé cet article.

qu'un grand nombre d'autres travaux prodigieux et du même genre, été faites sous le gouvernement des incas, et donnent aussi une haute idée de l'art avec lequel les Péruviens savaient ouvrir et exploiter des mines.

Les fragmens des grands aqueducs de Lucanas, de Condesuyos et d'une infinité d'autres, qui traversaient de profondes vallées pour conduire l'eau au sommet des montagnes les plus hautes et à des plaines éloignées; les vallons comblés pour augmenter la superficie des terres propres à être cultivées, entreprise qui excite l'admiration; enfin la coutume très-utile que les Péruviens observent encore, d'exécuter en commun et fraternellement les travaux de la campagne, sont des preuves des progrès que la nation avait faits dans l'hydraulique et dans l'agriculture.

C'était la coutume au Pérou, d'enterrer les morts dans un grand appareil, et avec tout ce qui avait servi à leur usage particulier. Les tombeaux étaient de riches dépôts contenant des tableaux, des étoffes, des armes, des instrumens pour les arts mécaniques, pour la pêche, etc. Les Indiens modernes conservent le genre d'industrie de leurs ancêtres, dans la fabrique des *lliellas*, des *anacos*, des *chu-*

tés, et dans celle des *topos* et des *huaqueros*, etc.[1].

Les bergers font encore usage de quipos[2] pour reconnaître le nombre de leurs bestiaux. Le langage des Péruviens, lorsqu'ils invoquent la Divinité, peut donner une idée de l'état de l'art oratoire parmi eux. Il reste des monumens de leur musique et de leur

[1] Le *lliella* est une très-belle couverture carrée, extrêmement ornée, qui sert de manteau aux Indiens. L'*anaco* forme aussi un de leurs vêtemens, mais il est plus ample que le lliella. Le *chuce* est une espèce de tapis. Le *topo* est une épingle d'or, d'argent ou d'autre métal, avec une forte tête, de forme ronde ou carrée, sur laquelle sont gravées différentes figures. On s'en sert pour attacher le lliella sur la poitrine, et servir d'ornement. Le *huaquero* est un petit vase de terre.

[2] Les Lettres Péruviennes composées par madame de Grafigny, ont engagé un seigneur italien, membre de l'Académie de la Crucca, et une duchesse de la même nation, à écrire un gros volume in-4.°, intitulé : *Apologie des Quipos*. Ces deux auteurs, après avoir copié ce que Garcilasso a dit à ce sujet, décrivent avec tant de confiance la grammaire et le dictionnaire des Quipos, et tout ce qui a rapport à la quipographie, que nous croirions lire l'ouvrage de quelque *Quipo Camayou* (secrétaire) des incas, si malheureusement toutes leurs conjectures n'étaient pas fausses.

poésie. Les Indiens modernes, qui aiment passionnément la danse, n'ont pas encore oublié les instrumens à vent ni les airs vifs et gais qui faisaient les délices de leurs ancêtres. La tradition leur a transmis quelques idylles et des odes, ainsi que plusieurs élégies qu'ont fait revivre et qu'ont augmentées les *Aravicus* [1] et les Espagnols. On les récite d'un ton doux et avec l'expression d'une tendre mélancolie, qui fait l'ame de cette sorte de composition.

Les sciences les mieux cultivées par les incas, étaient l'astronomie et la médecine. Ils avaient fait élever plusieurs colonnes pour connaître les équinoxes et les solstices. Les noms qu'ils avaient donnés aux planètes, leurs observations sur les éclipses, et celles au moyen desquelles ils calculaient le tems, peuvent faire juger de leurs progrès dans la première de ces sciences. On reconnaît ceux

[1] *Aravicus* était le nom appellatif des poëtes péruviens; et c'était de là qu'on appelait *yaravies* leurs chants élégiaques. Le style et la musique que l'on adaptait aux paroles, donnaient à cette sorte de composition, lorsqu'il s'agissait d'exciter la pitié ou l'amour, un avantage décidé sur celles du même genre, faites par les autres nations.

qu'ils avaient fait dans la seconde, lorsqu'on examine l'état où elle est encore parmi les Indiens qui habitent les contrées montagneuses, et l'art que déploient les Ceamatas[1], successeurs des anciens *Amautas*.

L'inflexible équité des caciques qui gouvernaient plusieurs tribus, l'ordre et l'économie que faisaient régner les incas, étaient des preuves de la modération, de la justice et de la douceur de leur gouvernement.

Si à tout ce que nous venons de dire, on ajoute l'examen de la langue quecha, on pourra se former une idée du degré de civilisation auquel était parvenu l'empire péruvien, et de l'espace de tems qu'il a duré. Les mots sont les images de la pensée. La pureté du dessein et le coloris de ces images sont des indices qui annoncent avec certitude le progrès des lumières.

La planche n.° I représente les vêtemens de l'inca et de sa femme, tels que les Indiens modernes les font voir dans leurs processions.

[1] Ce sont les Indiens de la province de Choque-Ceamata, située dans l'intendance de la Paz. A l'imitation des anciens médecins de la Grèce, ils parcourent le royaume, munis d'herbes et de drogues. Ce sont des empiriques; mais souvent ils font de grandes cures.

CHAPITRE III.

Géographie physique du Pérou. — Longueur, largeur et surface de ce royaume. — Montagnes des Andes. — Chaînes qu'elles forment. — Fleuves qui en découlent. — Phénomènes que l'on remarque sur les Andes. — Rivières et ruisseaux qui arrosent cette vaste contrée.

Le Pérou commençant à peu de distance au sud de l'équateur, et se prolongeant jusqu'au tropique du capricorne, comprend une partie considérable de la zone torride. Des bords de la mer Pacifique, il s'étend jusqu'aux déserts et aux forêts du pays des Amazones, où se termine la branche orientale de la Cordillère des Andes. Ainsi, sa plus grande longueur, qu'on doit mesurer en latitude, c'est-à-dire depuis Tumbez jusqu'à Morro-Moreno, est d'environ 20 degrés. La largeur du Pérou varie selon que la côte de la mer se rapproche ou s'éloigne de la Cordillère, ou de la chaîne des montagnes. Depuis la ligne équinoxiale jusqu'au 8ᵉ degré de latitude méridionale, elle est d'environ cent vingt lieues; mais elle di-

minue insensiblement, et se réduit à soixante et dix lieues au 18e degré. En prenant un terme moyen, et en donnant vingt lieues au degré, on trouve que la surface plane du Pérou est de plus de quarante-quatre mille lieues carrées[1].

Toute cette vaste superficie sert de base aux grandes Cordillères des Andes, qui se séparant majestueusement sous l'équateur, et formant deux branches parallèles l'une à l'autre, s'avancent vers le tropique du capricorne. La branche orientale fait un coude vers le sud-est, puis s'abaisse et disparaît dans les plaines. La branche occidentale pénètre dans le royaume de Chili[2]. Les pointes les

[1] Les limites que nous assignons au Pérou sont tracées d'après l'observation des équinoxes et des solstices, et les variétés du climat et du sol; et elles s'accordent à-peu-près avec les démarcations politiques faites par les incas.

[2] Pour éclaircir, autant qu'il est possible, ce sujet, il convient de faire remarquer ici que toute cette partie de l'Amérique méridionale, qui est comprise entre l'équateur et le tropique du capricorne, est divisée, nord et sud, par trois Cordillères ou trois chaînes de montagnes. La première, celle du Brésil, qui commence aux environs de la ligne équinoxiale, court jusqu'à la Sierra, ou au territoire montagneux de Maldonado,

plus élevées des montagnes qui composent ces branches sont couvertes d'une neige aussi ancienne que le monde, et leurs flancs renferment des volcans qui vomissent continuellement de la fumée et des flammes dans cette région où règne un hiver perpétuel.

Si l'on évaluait un pays d'après le plus ou le moins d'étendue des terrains consacrés à l'agriculture, la grande Cordillère réduirait

vers la rivière de la Plata. La seconde, ou la branche la plus orientale du Pérou, part des montagnes de Santa-Martha, couvertes de neige, et situées sur les bords de l'océan Atlantique boréal. Ainsi que nous l'avons dit, elle se dirige vers le tropique, puis s'incline du côté du sud-est, et disparaît dans les plaines du grand Chaco. La troisième, la branche occidentale, vient de l'Amérique septentrionale, traverse l'isthme de Panama, et semble opposer au sud une digue à la mer, jusqu'au cap de Horn. Entre l'océan Atlantique boréal et la première chaîne, se trouve le Brésil. Entre celle-ci et la seconde, sont situés les plateaux du pays des Amazones; et à la ligne où ces plaines se terminent, commencent et la seconde chaîne et le territoire du Pérou, qui est compris entr'elles et la troisième. Les anciens incas donnaient à chacune de ces chaînes, le nom de *Ritisuyou*, qui signifie bande de neige; et comme les quatre points cardinaux qu'ils appelaient *Tavantinsuyou*, étaient désignés par le nom des nations subjuguées qui résidaient aux environs, celle des *Antis*,

celle du Pérou [1]; mais en retour, elle lui procure d'autres avantages qui font plus que contre-balancer cet inconvénient. En la construisant, la nature semble avoir suivi un système différent de celui d'après lequel elle a organisé le reste du globe; ou plutôt elle en a complété l'organisation. Cette chaîne forme deux régions, l'une élevée, l'autre basse, dans

qui vit à l'est de Cuzco, donna son nom aussi bien aux montagnes qui s'avancent, depuis la seconde Cordillère, qu'à la chaîne qui les précède. On conserve toujours ces distinctions, dans le mot *Andes*, qui provient d'*Antis*, et que l'on a ensuite appliqué à la Cordillère du sud. On dit que ces Cordillères gissent sous l'équateur, parce que, nonosbtant que dans la province de Popayan, elles soient déjà divisées et parallèles, les montagnes qui les composent sont si basses, qu'à la distance de deux degrés au nord, elles sont, des trois quarts, moins élevées que celles du sud. C'est par cette raison que le climat est très-différent de celui du haut Pérou.

[1] En admettant que, vu l'aridité des penchans des montagnes méridionales, et de l'insalubrité des sommets des Cordillères, il serait impossible de les cultiver et de les peupler, on croit pouvoir assurer que *s'il y avait moyen de faire l'un et l'autre*, les courbures, les déclivités, les crevasses des montagnes n'ajouteraient pas un acre de sol utile, à celui que procureraient leurs bases, si elles n'existaient pas. Cette pro-

lesquelles est réuni ce qui distingue l'Afrique de l'Asie, et celles-ci de l'Europe. La partie élevée occupe le terrain qui sépare les deux chaînes de montagnes dont nous venons de parler, et dont les cimes sont distantes les unes des autres de dix, de vingt, et quelquefois même de cinquante lieues. Il arrive qu'en quelques endroits ces montagnes se rapprochent ou s'unissent par l'interposition d'une troisième Cordillère qui court de l'est à l'ouest. Telles sont celles d'Asuay et de Moxanda, dans le royaume de Quito [1].

position, qui peut paraître paradoxale, n'en est pas moins une vérité, parce que tous les arbres plantés sur la superficie convexe d'une montagne, doivent croître perpendiculairement, et par conséquent occuper sur la base horizontale autant de points de correspondance et d'appui qu'ils en occupent dans la montagne. Il résulte de là que l'espace formé par la surface plane étant déjà rempli, on ne peut plus rien semer ni planter sur les surfaces inégales de la montagne qui la couvre. Il est également démontré qu'un territoire montueux ne peut contenir plus de maisons ni d'habitans, que n'en contiendrait sa base si elle en était couverte.

[1] Dans son histoire complète des missions des montagnes des Andes, histoire qui n'a pas encore été publiée, le père Amrich prétend qu'il y a une autre jonction dans la province de Jaen-de-Bracanioros.

Quoique le sol de la haute région soit couvert de verdure, quoique les arbres y déploient un magnifique feuillage, qu'il offre d'innombrables savannes, et qu'il soit coupé par de profondes crévasses, il a été parfaitement décrit par un savant qui a eu occasion de voir cette Cordillère.

« On est porté à croire, » dit-il, « qu'en « escaladant ces montagnes dont l'aspect est « si affreux, on se trouvera obligé en haut, « par les inclémences du ciel, de descendre « de l'autre côté, et qu'on retombera dans « d'autres forêts semblables à celles qu'on « vient de quitter: il ne peut pas venir dans « l'esprit que derrière ces premières monta- « gnes il y en a de secondes aussi hautes, et « qu'elles ne servent les unes et les autres « qu'à couvrir cet heureux pays où la nature « retrace dans ses libéralités, ou, pour mieux « dire, dans ses perfections, l'image d'un pa- « radis terrestre [1]. »

La partie basse, y compris la chaîne de montagnes, est située entre la branche occidentale et la mer, que sépare un espace de dix à vingt lieues. Elle consiste en un grand nombre de plaines en pente, qui commencent

[1] Bouguer, figure de la terre, pag. 51.

sous la ligne et s'avancent vers l'Océan, à peu de distance duquel elles se couvrent de forêts immenses. Ces plaines sont entrecoupées par des vallons larges de trois à huit lieues, qui se dirigent vers l'est, à partir du rivage de la mer, et sont bornées au nord et au sud par une suite de montagnes dont l'élévation augmente à mesure qu'elles pénètrent dans la Sierra. Ces montagnes partagent les deux chaînes orientale et occidentale, et finissent dans les plaines du pays des Amazones [1].

[1] La description que nous allons donner, fera voir que le Pérou consiste entièrement dans les deux Cordillères dont les pentes réunies forment la Sierra, et dont l'une, du côté opposé, compose les montagnes des Andes, tandis que le revers de l'autre constitue la côte. Si l'on divise le Pérou par la ligne que tracent les montagnes, qui, selon Ulloa, (*Mémoires philosophiques, discours second*), forment deux régions ou deux terres, la haute et la basse, les Andes seront comprises dans cette division. Mais si les caractères distinctifs doivent être tirés des qualités du sol et du climat, le Pérou doit être divisé en trois parties, comme Acosta l'a fait, dans son Histoire naturelle (p. 175). Ces trois parties sont, 1.° les montagnes des Andes; 2.° la Sierra, et 3.° la côte ou les plaines. Les caractères de la première partie sont des montagnes très-rapprochées, une température chaude, et des pluies continuelles; celui de la seconde, des saisons

On pourrait conclure de cette description, que les Alpes du Pérou ne courent point du nord au sud, comme on l'a soutenu, et que ceux qui se sont imaginé qu'à ce moyen ils pourraient, d'un seul coup, renverser le système de Copernic et de Newton, n'ont pas apporté une attention suffisante en examinant ce point. Formées par plusieurs chaînes de montagnes élevées, qui vont de l'ouest à l'est, ou dans une direction contraire, entre la mer du Sud et le pays des Amazones, et s'élevant à une prodigieuse hauteur dans leur cours, elles s'unissent, et semblent constituer une troisième ligne [1]. Cette région délicieuse que

régulières et des météores; celui de la troisième, la sécheresse, et un printems perpétuel. Les divisions ayant pour objets principaux l'ordre et la clarté, nous adopterons la première division; et, quoiqu'en décrivant la région intérieure, nous nous soyons bornés à ne faire mention que de la côte, nous saisirons une occasion d'examiner en particulier les sections correspondantes.

[1] Dans l'hypothèse du mouvement de la terre et de la gravitation universelle, la force centrifuge accrue sous l'équateur, aura, en les formant, dirigé de l'est à l'ouest, les montagnes des Andes, comme elle l'a fait pour les montagnes de la Lune en Afrique. Ainsi donc, si elles allaient vraiment du nord au sud, l'hypo-

nous allons décrire, a été célébrée par un des plus grands poëtes modernes, dans les vers suivans :

Felices nimium populi, queis prodiga tellus
Fundit opes ad vota suas, queis contigit æstas
Æmula veris, hyems sine frigore, nubibus aër
Usque carens, nulloque solum fœcundis imbre[1].

thèse serait renversée; mais les nouvelles observations nous prouvent le contraire. Les directions ci-dessus mentionnées, ayant été examinées avec la plus minutieuse attention, il paraît que les series particulières ne vont pas directement de l'est à l'ouest, et que leur jonction ne se fait pas du nord au sud. Celle-ci décline vers le sud-est, et les chaînons particuliers déclinent dans la même proportion vers l'ouest, de l'ouest au sud-ouest, et vers l'est, de l'est au nord-est. La raison en est que l'Amérique méridionale ne coupe pas complètement l'équateur. En conséquence, si l'on tirait en longueur une ligne par le milieu, cette ligne formerait avec la ligne équinoxiale, un angle de soixante degrés seulement, au lieu de quatre-vingt-dix. Pour rétablir la direction des Cordillères, de manière qu'elles regardassent précisément vers les points cardinaux, il faudrait qu'une comète telle que celle que rêva Whiston, se montrât tout-à-coup, qu'elle attachât ce continent au cap de Horn, et le poussât à trente degrés à l'ouest.

1 Vanier, *prœd.* p. 117. Peuple heureux à qui la terre prodigue ses trésors; à qui la Providence donne des étés peu différens du printems, des hivers où l'on ne connaît point la gelée, un ciel sans nuage, et un sol qui n'a pas besoin d'être fécondé par la pluie.

La région supérieure du Pérou, région qui est plus élevée que l'Olympe, que le Pinde ou les Pyrénées, semble former une magnifique façade qui regarde le nord, et est couronnée par la ligne équinoxiale. Les divisions collatérales suivent la direction des vallées qui les composent, et conduisent aux spacieux passages que forment d'un côté les fertiles plaines des Amazones, et de l'autre les rivages de l'Océan. Les diverses productions de la nature sont prodiguées dans cette contrée. Les diamans, enchâssés dans l'or le plus pur, y brillent d'un vif éclat. Les météores dominent dans la circonférence; et tandis que, d'un côté, l'éclair sillonne les cieux et est suivi de violens coups de tonnerre, de l'autre, les larmes de l'aurore se forment au milieu d'une vapeur mollement agitée. Les trésors du règne animal et du règne végétal remplissent les vallons. Dans la partie orientale, les bosquets d'arbustes odorans sont peuplés de bêtes féroces, de serpens, d'insectes et d'amphibies. Dans la partie occidentale, les timides quadrupèdes paissent en sûreté, et à l'ombre des cèdres et des bananiers, entre ces arbrisseaux, où ils respirent le parfum des fleurs. Enfin des mons-

tres aquatiques se montrent à la surface des eaux profondes qui remplissent les baies.

Les vestiges qui environnent ces sites délicieux, démontrent l'action d'un feu électrique, et indiquent les conduits qu'il s'est pratiqués sous terre, et les points où l'explosion a éprouvé le plus de résistance. En contemplant la destruction qui en a été l'effet, on est porté à dire, avec Buffon, que le globe Terraquée est un chaos confus qui ne présente qu'un amas de décombres. Mais n'insultons pas la nature ; elle fait paraître sa grandeur et sa sagesse, même au milieu des ruines. Sans elles, ses ouvrages seraient imparfaits, et nos théories vaines.

C'est des montagnes du Pérou que sortent ces trois fleuves majestueux connus sous les noms d'Orénoque, de Marañon ou de rivière des Amazones, et de la Plata [1].

[1] Aucune partie de la terre n'envoie plus d'eau à la mer que la Cordillère des Andes. La Condamine a remarqué avec raison, que les courans d'eau qui coupent le pays des Amazones, ne sont pas des rivières ou des fleuves, mais des mers d'eau douce. L'Indus, le Nil et le Danube peuvent à peine se comparer à l'Ucayal, au Beni, et aux autres rivières qui, réunies, forment le Maranon.

L'Icare de notre siècle[1], parvenu à une hauteur où la terre ne lui paraissait plus qu'un point obscur, fut persuadé qu'il en avait quitté le *vortex*, et qu'il était sur le point d'entrer dans celui de la lune. Cependant il n'avait pas atteint à un degré supérieur à celui des pics les plus élevés des montagnes du Pérou[2]. On trouve à cette hauteur, où il croyait qu'il n'était pas possible à l'homme de respirer, des plaines charmantes et des jardins délicieux[3].

[1] M. Charles.

[2] Les observations sur le baromètre à Paris, sont les mêmes que sur la côte du Pérou. M. Charles fut enlevé à 1,368 toises au-dessus du niveau de la Seine. Le sol de Quito est à 1,500, ou à 1,600 toises au-dessus de l'océan Pacifique, et la surface de la ville de Huancavelica, à 1,949. En conséquence, MM. Charles et Robert n'atteignirent pas à la hauteur où les villes de la Sierra sont placées.

[3] Bouguer qui reconnaît que les fertiles plaines de Quito, de Rio-Bamba, etc. sont élevées de 1,500 ou de 1,600 toises au-dessus du niveau de la mer, dit qu'il s'imaginait voir la France et ses plaines verdoyantes, dans l'état où elles se trouvent au printems.

Les académiciens qui ont visité le Pérou pour mesurer un degré du méridien sous l'équateur, ont, dans leurs différens ouvrages, décrit en des termes qui annoncent la plus grande admiration, le phénomène

Selon les observations astronomiques et les démonstrations physiques, la terre tourne sur son axe, en se dirigeant de l'ouest à l'est; et par une seconde révolution, elle parcourt tous les signes du zodiaque. De telles variations, qui effraient ceux qui les contemplent, dépendant du mouvement de la terre, ne

extraordinaire qu'à son lever le soleil présente sur les Cordillères. Ils le remarquèrent, pour la première fois, sur la montagne de Pambamarca. « Au point du « jour, » dit Ulloa (voyage au Perou, 1. c. IX, p. 367, in-4.°), « toute cette montagne, se trouvant enve- « loppée de nuages épais qui, dissipés par les premiers « rayons du soleil, ne laissèrent que de légères va- « peurs que la vue ne pouvait discerner, nous aper- « çûmes, du côté opposé à celui où le soleil se levait, « et à environ dix toises de distance de l'endroit où « nous étions, comme un miroir où la figure de chacun « de nous était représentée, et dont l'extrémité supé- « rieure était environnée de trois arcs-en-ciel, ayant « tous les trois un même centre; et les dernières cou- « leurs, ou les couleurs extérieures de l'un, touchaient « aux couleurs intérieures du suivant; et hors de ces « arcs-en-ciel, on voyait à quelque distance un qua- « trième arc de couleur blanchâtre. Tous les quatre « étaient perpendiculaires à l'horizon; quand un de « de nous allait d'un côté à l'autre, le phénomène le « suivait entièrement sans se déranger, et dans la « même disposition. Ce qu'il y avait de plus admirable,

peuvent être produites sans que l'hémisphère septentrional soit contre-balancé par l'hémisphère méridional. Le tout étant nécessairement soumis aux lois par lesquelles sont gouvernées les parties, à l'instant où le pôle arctique aurait la prépondérance sur le pôle antarctique, tout le globe serait dans un désordre affreux. Les eaux couleraient avec pré-

« c'est que nous trouvant-là six ou sept personnes en-
« semble, chacun voyait le phénomène en soi, et ne
« le voyait pas dans les autres. » « C'était, selon Bou-
« guer (voyage au Pérou, x, liv. IV), une espèce d'a-
« pothéose pour chaque spectateur, dont la tête
« était ornée d'une gloire ou d'une auréole, formée de
« trois ou de quatre petites couronnes concentriques,
« d'une couleur très-vive, chacune avec les mêmes
« variétés que le premier arc-en-ciel, le rouge étant
« en-dehors. Chacun jouit tranquillement du plaisir
« sensible de se voir orné de toutes ces couronnes,
« sans rien apercevoir de celles de ses voisins. Il est
« vrai, que c'est précisément la même chose à l'égard
« de l'arc-en-ciel ordinaire, quoiqu'on n'y fasse pas
« toujours attention. » Comme en même tems que le soleil produit ces iris sur les vapeurs qui flottent au-dessus des montagnes, ses rayons, attaqués par les neiges qui les environnent de toutes parts, sont décomposés et réfractés ; il se forme un superbe trône, propre à faire croire au spectateur qu'il voit le mont Thabor tel qu'il est représenté dans l'écriture.

cipitation pour se réunir dans le Groënland, dans la Nouvelle Zemble, dans la Russie et la Norwège ; et inondant toutes ces contrées, aussi bien que le pays des Eskimaux, la quantité de lacs, de marais, et les amas de neige qui en résulteraient, justifieraient l'application de l'épithète d'Ovide : *Omnia pontus erat.* Avec quelle surprise ne verrions-nous pas les promontoires de neige réunis autour du cap de Horn, passer rapidement le long des côtes de la zone torride !

L'équilibre une fois établi, se maintient lui-même. Cette assertion, qui a pour base la physique et l'astronomie, ne peut être détruite, et en conséquence, elle doit nous guider. Cependant en examinant l'histoire des découvertes humaines, les faits, qui doivent correspondre avec les principes reconnus, ne peuvent pas avoir lieu dans l'hémisphère méridional, principalement occupé par l'Océan. Ainsi, le poids de la terre, compensation faite des différentes gravités des parties qui la composent, étant à celui de l'eau comme deux est à un, il semblerait qu'on ne pourrait trouver dans cet hémisphère une portion suffisante de matière pour contre-balancer celle qui lui est opposée.

Les philosophes se sentant accablés par la force de cette objection, ont imaginé qu'il existait de nouvelles terres sous le cercle antarctique polaire, et ont entrepris de soutenir leurs hypothèses par les découvertes d'Hawkins, de Brovers, de la Roche, etc. Avec quel enthousiasme ne sont-elles pas décrites par Maupertuis. L'auteur du discours qui précède la relation du voyage de M. de Bougainville aux îles Malouines, estime à dix millions de milles carrés, la superficie de ce prétendu continent, étendue plus grande du quart que celle de tous les pays connus [1]. Quand l'immortel Cook voulut en

[1] La terre est une sphère dont la moitié consiste en 360 degrés. En donnant vingt-cinq lieues à chaque degré, le globe en aura 9,000 de circonférence ; et le rapport du diamètre à celle-ci étant presque comme un à trois, le diamètre de la terre peut être estimé trois mille lieues. On connaît la superficie d'une sphère, en multipliant par ses diamètres la circonférence de ses plus grands cercles. Ainsi, en multipliant 3,000 par 9,000, on trouvera une superficie d'environ 27000,000 de lieues carrées, déduction faite de la courbe des montagnes. En comparant avec les mers, les continens et les îles habitables, il paraît que ceux-ci occupent à peine le tiers du globe. Par conséquent, leur superficie est d'environ 9,000,000 de lieues carrées.

vérifier l'existence, cette contrée disparut comme un fantôme; et les immenses et fertiles plaines de la Nouvelle Zélande ne furent plus que de petites îles stériles.

En examinant bien le Pérou, il est inutile de donner dans le vague, et d'avoir recours à des idées chimériques. Les masses énormes qui pèsent sur ce pays, sont ce qui règle l'équilibre du globe. Comparées aux montagnes de l'hémisphère septentrional, elles sont ce qu'est une superbe tour à une hutte; et de la base jusqu'au sommet, construites de substances métalliques [1], pourquoi ne contre-

[1] Bouguer prétend qu'à cause des cavernes et des volcans qu'elles renferment, la solidité des Cordillères ne répond point à leur masse. Ces cavités cependant sont très-petites par rapport aux montagnes où elles se trouvent, et qui sont entièrement composées de substances métalliques. En 1681, la foudre ayant détaché une masse de roches de l'Illimani, montagne de première grandeur, on en tira une si grande quantité d'or, qu'on le vendit au taux de huit piastres (environ 1 livre 16 s. sterling) par once, c'est-à-dire, moitié au-dessous du prix courant au Pérou. Quoique l'élévation de cette montagne, qui surpasse de beaucoup en hauteur les Cordillères en général, empêche d'en exploiter régulièrement les mines, on en extrait toujours une certaine quantité d'or. On peut citer

balanceraient-elles pas le poids des territoires opposés? Si le Chimborazo a été capable de mesurer seul sa force avec toute la terre, et de donner au pendule une divergence de sept secondes et demie, avec combien plus de raison un pays immense composé de montagnes analogues, unies au Chimborazo, ne doit-il pas contre-balancer, non le poids du globe, non l'hémisphère septentrional, mais respectivement la somme de l'excédant de celui-ci.

Enfin la science exige l'équilibre du globe Terraquée. La navigation a démontré qu'il n'existe point de nouveau continent au-delà du cap de Horn, et l'Océan ne peut compenser le déficit. Les Cordillères du Pérou sont les montagnes les plus élevées qu'il y ait sur la terre; et les masses qui les composent, sont les plus solides et les plus pesantes : c'est donc le Pérou qui forme et maintient l'équilibre du globe. Le Pérou, dans lequel la main prodigue de la nature a réuni les productions qu'elle a dispersées sur les vastes territoires situés de l'autre côté de l'équateur; le Pérou,

un grand nombre d'autres montagnes, dont les veines d'argent sont ensevelies dans la neige.

dans lequel elle s'est élevé un temple digne de son immensité, est ce qui, dans les rotations de la terre, prévient la ruine de plus d'un Empire puissant, de plus d'une nation belliqueuse, et de l'Europe même, ce théâtre sur lequel l'homme déploie toute sa grandeur et ses talens.

CHAPITRE IV.

Particularités du climat du Pérou. — Tremblemens de terre les plus remarquables arrivés dans ce pays, depuis la conquête.

On n'a jamais vu tomber de pluie, dans le bas Pérou, c'est-à-dire, le long de la côte occidentale de l'Amérique méridionale, et vers cette partie des Andes qui regarde l'ouest, et est comprise entre les 5° et 15° de latitude sud [1], tout ce territoire étant mis constamment à l'abri des vents d'est, par les chaînes des Andes, dont la hauteur est évaluée à 15,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ces montagnes offrent même divers pics qui dominent de plus de 20,000 pieds les cimes environnantes.

Les sommets des Andes sont continuellement environnés de nuages. Il faut excepter toutefois la partie septentrionale de la chaîne, durant les mois de janvier, de février et de

[1] C'est ce qu'on appelle vulgairement *vallée de Tumbès*.

mars, tems où elle est couverte de neige. Les nuages qui enveloppent les Andes, tout le reste de l'année, viennent de la mer Atlantique, poussés par les vents d'est. Ceux qu'on voit sur les Cordillères, ne passent jamais au-dessus des pics glacés, dont il vient d'être question. Ils se soutiennent ordinairement au-dessous de cette hauteur; et se maintenant dans la position qu'ils ont prise, ils se résolvent en vapeurs et en pluie, fréquemment accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre affreux.

Les vents qui soufflent constamment dans les districts où il ne pleut jamais, viennent du sud, et leur cours est parallèle aux Cordillères. Ils amènent constamment des brouillards qui se changent en rosée. La terre se trouvant en état de sécheresse, les vapeurs qui s'en exhalent, sont trop peu considérables pour entretenir la végétation. Les grandes rosées qu'on a au Pérou, sont produites par les évaporations de la mer du sud. Cependant elles ne sont pas si abondantes qu'on le suppose en Europe. Dans les cantons, dont il s'agit, la végétation et la culture ne sont parfaites que dans les vallées arrosées par un ruisseau, ou par un bras de rivière.

Il y a un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières au Pérou. Ils ont tous leur source dans la partie orientale du pays. On les appelle *Quebradas*.

Le district où il ne pleut jamais, a de longueur dix degrés de latitude, de vingt lieues maritimes chacune. La largeur en est d'environ quinze lieues.

Le phénomène qui résulte du manque de pluie dans le bas Pérou, est une atmosphère perpétuellement chargée de brouillards qui se transforment en rosée, sans jamais occasioner ces orages auxquels sont sujets les pays où il pleut.

Le Pérou est exposé à de continuels tremblemens de terre. Celui de 1747, renversa les trois quarts de la ville de Lima, et en démolit entièrement le port.

Les tremblemens de terre sont très-fréquens au Pérou. Nous allons extraire du voyage d'Ulloa [1], une courte notice de ceux qu'on a ressentis dans le pays depuis que les Espagnols en ont fait la conquête.

Le premier arriva en 1582, quelques années après la fondation de Lima. Cette ville ne reçut alors aucun dommage. Tout le mal

[1] Voyage, etc. Liv. I.er, chap. VII.

tomba sur la ville d'Arequipa, qui se trouvant du côté où il paraît que le mouvement de la terre fut le plus fort, ne put éviter sa ruine.

Le 9 juillet 1586, on sentit un nouveau tremblement de terre qui est compté parmi les plus violens, et dont la ville de Lima fait la commémoraison, le jour de la Visitation de sainte Elisabeth. Il y en eut un pareil en 1609. Celui du 27 novembre 1630, fit beaucoup de mal, et l'on craignit que la ville entière ne fut ruinée. En reconnaissance de ce qu'elle fût préservée, on y célèbre tous les ans la fête de Notre-Dame du Miracle.

Le 13 novembre 1655, un terrible tremblement de terre renversa les plus grands édifices et plusieurs maisons de Lima. Les habitans furent forcés de se réfugier dans les campagnes. Le 17 juin 1678, il y en eut un autre tout aussi violent.

Parmi les plus grands phénomènes de ce genre, on compte le tremblement de terre arrivé le 20 octobre 1687. Il commença à quatre heures du matin, et renversa un grand nombre d'édifices, où beaucoup de personnes furent écrasées. Ce malheur fit pressentir ce qui devait suivre. Les secousses ayant recom-

mencé d'une manière affreuse à six heures du matin, les maisons qui avaient résisté jusque-là furent renversées; et les habitans se trouvèrent encore fort heureux de n'être que spectateurs de leur ruine, et de pouvoir la considérer du milieu des rues et des places où le premier avertissement les avait conduits [1]. Dans cette seconde secousse, la mer se retira, puis revint, en élevant des montagnes d'eau. Elle inonda le Callao (port de Lima), et toutes les personnes qui s'y trouvaient furent noyées.

Le 29 septembre de l'année 1697, on sentit aussi de fortes secousses.

Le 14 juillet 1699, il y en eut d'autres qui causèrent de grands dommages aux maisons.

Le 6 février 1616, autre tremblement de terre.

Le 8 janvier 1725, et le 2 décembre 1732, plusieurs édifices furent endommagés par la même cause. Il y eut aussi un tremblement de terre en chacune des années 1734 et 1743.

Le 28 octobre 1746, sur les dix heures et demie du soir, cinq heures et trois quarts avant la pleine lune, on sentit des secousses qui

[1] Les rues et les places de Lima sont fort larges, et les maisons fort basses.

furent si violentes, qu'en un peu plus de trois minutes, la plus grande partie des édifices furent détruits; et toutes celles des personnes qui les habitaient et qui ne se hâtèrent pas d'en sortir, pour se réfugier dans les rues ou dans les places publiques, seuls asiles qu'il y ait en pareille occasion, furent écrasées. Après un intervalle peu long, les secousses recommencèrent, et on en compta deux cents dans les premières vingt-quatre heures. Enfin, jusqu'au 24 février 1747, il y en eut quatre cent cinquante et une, dont plusieurs furent aussi fortes que les premières, quoiqu'elles eussent moins duré.

La forteresse, les maisons et les édifices du Callao furent considérablement endommagés par les secousses du 28 octobre 1746; mais ce désastre fut peu de chose en comparaison de celui qui le suivit. La mer s'étant retirée de ses bords, comme il était arrivé en plusieurs occasions semblables, revint furieuse en formant des montagnes d'écume qui retombaient sur le Callao. La même chose se renouvela avec plus de force encore, et il ne resta plus sur pied qu'un pan de muraille du fort de Santa-Cruz. De vingt-trois vaisseaux qui étaient alors à l'ancre dans le port, dix-neuf

furent submergés. Les quatre autres, parmi lesquels il y avait une frégate, furent enlevés par la force des eaux, et demeurèrent embourbés, à une distance considérable du rivage.

Les autres ports de la côte, et entr'autres ceux de Cavallo et de Guanapé, eurent le même sort que le Callao. Les villes de Chauçay et de Gaura, et les vallées de la Barrama, de Sapé et de Pativilca, furent ravagées, ainsi que Lima. Jusqu'au 31 du mois d'octobre, on découvrit 1,300 cadavres sous les ruines de cette dernière ville. Le nombre des blessés y fut très-considérable aussi. De quatre mille personnes qui se trouvaient au Callao, il n'en échappa que deux cents, et de ce nombre vingt-deux furent conservées par le pan de muraille dont nous avons parlé.

Selon les avis reçus à Lima, il y eut à Lucanas, la nuit même où arrivèrent les accidens dont nous venons de rendre compte, un volcan qui creva tout-à-coup, et dont il sortit une si grande quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines furent inondées. Dans le même tems, trois autres volcans s'ouvrirent aussi un passage dans une montagne située près de Caxamarquilla, et vomirent des

torrens d'eau qui firent beaucoup de dégât.

Quelques jours avant ce terrible tremblement de terre, on entendit à Lima un bruit souterrain, qui tantôt ressemblait à des mugissemens, et tantôt à des coups de canon. Il dura même, après que les secousses eurent cessé, preuve certaine que la matière inflammable n'était pas entièrement éteinte, et que la cause des mouvemens de la terre n'était pas détruite.

La plupart des savans s'accordent à attribuer les tremblemens de terre à l'effort que les vents, tant ceux qui sont renfermés dans des matières sulfureuses ou autres minéraux, que ceux qui sont répandus dans les concavités de la terre, où étant comprimés, ils tâchent de sortir pour s'étendre davantage, font en se dilatant.

L'expérience a démontré, et plus encore au Pérou qu'ailleurs, que lorsqu'un volcan creve nouvellement, il donne à la terre une secousse qui renverse tout ce qu'elle porte. Le mouvement est bien moins fort, lorsque l'ouverture est déjà faite. On en infère que lorsque la bouche du volcan est ouverte, les secousses cessent, quoique la matière s'enflamme à différentes reprises.

On sait très-bien aujourd'hui de quelle manière se forment les volcans, et qu'ils sont causés par les parties sulfureuses, nitreuses, et par d'autres matières combustibles, renfermées dans les entrailles de la terre. Ces matières s'étant unies, et formant une espèce de pâte préparée par les eaux souterraines, fermentent jusqu'à un certain point, et s'enflamment ensuite. Alors le vent ou l'air qui en remplissait les pores, se dilate, et son volume s'accroît excessivement, en comparaison de celui qu'il avait avant l'inflammation.

« On doit, » dit ensuite Ulloa, [1] « se figurer « deux sortes de volcans; les uns contraints ou « gênés, les autres dilatés. Les premiers doi- « vent se trouver dans un petit espace où il « y a une grande quantité de matière inflam- « mable, et les derniers dans les lieux où une « certaine quantité de matière est répandue « sur un vaste espace. Les volcans comprimés « sont de nature à être contenus dans le sein « des montagnes, dépôt ordinaire de la ma- « tière qui les compose. Les volcans dilatés, « quoique provenant des autres, en sont « néanmoins indépendans. Ces sont des ra- « meaux qui s'étendent à droite et à gauche

[1] *Voyage*, etc. Liv. I, c. VII, p. 470 et 471.

« sous les plaines, sans aucune correspondance avec la masse principale. Cela « posé, il reste certain que le pays où les « volcans, c'est-à-dire, les dépôts de ces « matières sont plus communs, et comme « minéraux propres de ce même pays, s'en « trouvera plus veiné et plus ramifié dans ses « plaines ; car il ne faut pas s'imaginer que les « matières de cette nature n'existent que dans « le cœur des montagnes, ni qu'elles soient « séparées du reste du terrain qui les avoisine. Le pays dont nous parlons, étant donc « plus abondant qu'aucun autre en ces sortes « de matières, il est tout simple qu'il soit plus « exposé aux tremblemens de terre, par la « continuelle inflammation qui survient, lorsqu'elles ont assez fermenté pour en être « susceptibles.

« Outre la raison naturelle qui dit qu'un « pays qui contient beaucoup de volcans, doit « contenir aussi beaucoup de rameaux de la « matière qui les forme, l'expérience le démontre au Pérou, vu qu'on rencontre à tout « moment dans ce pays, du salpêtre, du soufre, du vitriol, du sel, et autres matières combustibles ; c'est ce qui fait que je n'ai aucun « doute sur la justesse de mes conséquences. »

Le bruit qui précède les tremblemens de terre, dit ce même auteur, ressemble à celui du tonnerre, et s'accorde parfaitement avec leur cause. Il ne peut provenir que de cet air enflammé et raréfié qui, dès que la matière s'est allumée, commence à parcourir les concavités de la terre, poussant et dilatant en même tems celui qu'elles contiennent déjà. Il est à remarquer que lorsque la terre s'ouvre, et que cette quantité d'air, comprimé dans ses entrailles, parvient à s'échapper, on ne voit ni le feu ni la lumière que répandent les volcans. La principale raison en est que le lieu par où se fait l'explosion n'étant pas celui où est la matière enflammée, la lumière se perd dans les espaces de la terre où elle se répand. Cependant il y a eu des occasions où on l'a aperçue; mais il arrive plus souvent qu'on voit de la fumée, bien qu'il soit assez ordinaire de confondre celle-ci avec la poussière qui s'élève de terre pendant le mouvement.

Les secousses se répètent à peu de distance les unes des autres. Les secondes sont toujours plus fortes et font bien plus de ravages que les premières, le feu de la matière par laquelle commence la conflagration suffisant

pour hâter la fermentation d'une masse considérable.

Le mercure péruvien renferme l'indication de plusieurs tremblemens de terre arrivés plus récemment au Pérou.

Le 8 février 1791, à sept heures du soir, on ressentit à Lima deux petites secousses de tremblement de terre, entre lesquelles il n'y eut qu'une minute d'intervalle. La détonation fut violente. Le mouvement se dirigea du sud-est au nord-ouest, et fut à-peu-près le même que celui de tous les phénomènes de ce genre, qui ont fait de si grands ravages dans la capitale du Pérou. Le 10, le 11, le 12, le 13 et le 14, la rivière recouvrit ses bords. Ce fut l'effet des pluies abondantes qui tombèrent sur un espace de soixante à soixante et dix lieues, espace qui commence à la hauteur située en face de Chincha, et qui se termine à celle qui est vis-à-vis de Pativilca. Ce qu'il y eut d'extraordinaire dans cette pluie, ne fut pas qu'elle fût tombée dans le territoire montueux des eaux duquel elle provenait, mais ce fut son abondance; car, bien qu'elle n'ait pas duré plus de deux heures, elle forma de nouvelles rivières, détruisit différentes plantations, et ruina plusieurs bourgades.

Le 21, à trois heures après midi, un autre tremblement de terre se fit sentir à Lima. Celui-ci fut de peu de durée et ne fut point violent. La direction fut la même que celle du tremblement de terre du 8, et l'on peut en inférer qu'ils ont eu tous les deux la même cause.

Le 4 juillet de la même année, Lima éprouva une autre secousse à cinq heures et demie du soir. La direction fut du nord-est au sud-ouest. La secousse dura un peu plus d'une minute et fut de moyenne force.

Le 14 octobre, à neuf heures dix-sept minutes du soir, on ressentit dans la ville de Pasco une violente secousse de tremblement de terre qui dura cinq secondes. La direction fut du nord-est au sud-ouest, et le mouvement ondulatoire. Le ciel était voilé par des nuages, et très-obscur dans le nord et le nord-est. Le bruit qui accompagna la secousse fut très-fort et ressemblait à celui d'une décharge de mousquéterie exécutée par tout un régiment, ou à celui dont il est parlé dans les Mémoires littéraires[1] de la Grande-Bretagne, et qui fut considéré comme l'effet du météore qui s'y fit remarquer dans la nuit du 19 mars 1718.

[1] Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne, I, 141.

Les tremblemens de terre étant très-rares dans la ville de Pasco, le mouvement et le bruit de celui du 14 octobre 1791, y occasionèrent une grande surprise. L'ordre de succession de ce mouvement provint incontestablement de ce qu'existant en tous ces lieux d'immenses dépôts de pyrites, plusieurs mines de cette substance, situées de distance en distance, communiquaient les unes avec les autres au moyen de petits conducteurs. La première mine attaquée par quelque portion d'eau, etc., ayant pris feu, la matière ignée gagna successivement aux autres mines, qui, par leur explosion, par la collision et la précipitation des fragmens détachés, produisirent un bruit semblable à celui d'une décharge de mousquéterie.

Le 26 décembre on ressentit à Lima la plus forte secousse qu'on y eût éprouvée dans aucun des tremblemens de terre qui eurent lieu en 1791. Elle dura à-peu-près une minute cinquante secondes, et le mouvement se dirigea du sud-est au nord-ouest [1].

[1] Le 4 février 1797, entre sept et huit heures du matin, un tremblement de terre affreux bouleversa les quatre provinces de Tacungo, d'Ambato, de Rio-Bamba et d'Alaosie, et partie de celles de Chimbo et de

Don Antoine Ulloa prétend que les vapeurs continuelles qui, pendant l'hiver, remplissent l'atmosphère dans tout le bas Pérou, sont occasionées par la longue durée des vents du nord. Cette opinion est combattue de la manière suivante par un correspondant des auteurs du mercure péruvien. En 1791,

Quito. Le volcan de Macas fit une très-forte éruption, et s'ouvrit par le milieu. Des montagnes se sont renversées, en lançant, les unes des torrens de laves, et les autres des torrens d'eau. Celle d'Ygulata vomit une large rivière de lave, sur laquelle nageaient des lames de feu, et qui dans son cours fit disparaître Copalpi, Saint-Andrès et plusieurs autres lieux. Celle de la Moya s'est abaissée, et a englouti la belle terre de Saint-Ildephonse, sur laquelle plus de mille personnes ont péri. Celle de Cuero est tombée sur le village de ce nom, et aucun habitant ne s'est sauvé. Celle d'Yatagui s'est précipitée sur Malgro, et en s'enfonçant dans les entrailles de la terre, elle y a plongé maisons, temples et habitans, excepté deux personnes. Ce lieu s'est transformé en un lac de bitume qui, dans le premier moment, exhala une odeur de soufre, et se couvrit de lames de feu. La moitié de la montagne de Culso s'est écroulée, et a couvert la ville et les habitans de Rio-Bamba. Il n'y est pas resté pierre sur pierre; les rues sont devenues des rivières et les places des abymes.

Dans toute cette contrée, des maisons qui étaient

les jours où il y eut beaucoup de rosée, et ceux qui les précédèrent, le vent souffla du sud et du sud-ouest, et non du nord. Le même auteur dit que ces vents soufflant de points très-élevés, peuvent ne pas se faire sentir dans la partie inférieure de l'atmosphère. On pourrait le lui accorder, si les vents du sud avaient cessé de souffler dans la basse région de l'air;

sur une hauteur se sont trouvées dans un vallon, et celles qui étaient dans un vallon, se sont trouvées sur une hauteur. Il y en a eu qui ont été transportées d'un lieu dans un autre, sans avoir perdu un seul meuble.

Dans les premiers jours qui suivirent ce désastre, on écrivait, de ce théâtre de désolation : « Nous voici « réunis dans une plaine. Quel spectacle! Les uns ont « perdu un bras, les autres une jambe. Ceux-ci pleu-« rent leurs enfans, ceux-là leur père et leur mère, et « leurs autres parens. On n'ose approcher des villes, à « cause de la putréfaction des cadavres. On ne trouve « pas un pain pour un doublon (20 francs.) Beaucoup « de personnes sont mortes de faim, et d'autres de « soif, à cause de la corruption des eaux. Comme si « ce n'était pas assez de toutes ces calamités, des voleurs « se sont rassemblés et pillent de tous côtés, sans pitié « pour les malheureux qui font entendre leurs cris de « dessous les ruines. Enfin les Indiens se sont soulevés, « et disent fièrement qu'ils ne paieront plus de tributs. »

(*Note du traducteur.*)

mais comme ils ont été continuels, et qu'ils ont eu les mêmes caractères que dans la saison précédente, l'objection est sans force. Des vents qui souffleraient en sens contraire, lors même que l'un serait supérieur et l'autre inférieur, dissiperaient les vapeurs, loin de les fixer, et les empêcheraient de se condenser, ce qui peut seul les transformer en brouillards humides.

CHAPITRE V.

Considérations sur la botanique du Pérou. — Encouragemens donnés à cette science par les incas. — Commission formée en 1778, pour examiner les productions du règne végétal au Pérou. — Voyage de M. de Jussieu dans ce pays. — Flore du Pérou. — Nouvelle commission formée en 1790, pour le même objet que la première. — Plante qui constitue la nourriture ordinaire des llamas, des pacos, des vigognes, etc. — Lieux particuliers où elle croît.

La botanique, considérée comme science, fut, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, assez négligée au Pérou. Les indigènes, passionnés pour l'agriculture et l'empirisme, cherchaient, au contraire, à connaître les vertus d'un grand nombre de plantes. La doctrine que les pères transmettaient à leurs enfans, le goût naturel qu'avaient les Péruviens pour la botanique, et l'emploi qu'elle leur procurait, les rendaient excellens herboristes. Tous les historiens sont d'accord sur ce point. Long-tems même après la conquête, les Indiens avaient plus de connaissances dans la botanique, que ceux des Espagnols qui professaient la méde-

cine au Pérou. On peut citer comme des preuves de cette assertion, les actes soutenus en 1637, à l'université royale de Saint-Marc de Lima, pour démontrer la nécessité d'y établir deux chaires de médecine. En cette occasion, le docteur Alonzo, professeur gratuit de langue Quechua, représenta ce qui suit : « Ces deux chaires sont nécessaires, » dit-il, « parce qu'il y a dans ce pays une infinité de « plantes médicinales, qui sont propres à gué- « rir quantité de maladies et de blessures, et « que les Indiens connaissent mieux que nos « médecins. Ils se guérissent même sans le « secours de ceux-ci ; et l'expérience a dé- « montré qu'un grand nombre de personnes « abandonnées par la Faculté, sont parties « pour Cercado et pour Surco, (villages in- « diens situés, l'un tout auprès, et l'autre à « peu de distance de Lima) pour se faire « traiter par les indigènes, et même par les « femmes de ces derniers. » Les progrès qu'avaient faits les Indiens dans la connaissance des plantes médicinales, étaient dus à la perspective que leur donnait cette science, d'être nommés médecins des incas, qualité qui ne leur permettait pas de s'avilir jusqu'à l'exercer parmi le bas peuple. La loi, qui or-

donnait expressément que nul ne fût oisif, et que ceux qui n'étaient ni agriculteurs ni militaires, fussent herboristes, était également favorable à l'étude de la botanique. D'après toutes ces observations, on doit considérer les Indiens comme les fondateurs de cette science au Pérou. Cependant les révolutions qui suivirent la conquête, l'obstination, la défiance et l'esprit mystérieux des indigènes privèrent les vainqueurs de plusieurs des avantages que pouvaient leur procurer les connaissances des vaincus [1]. D'un autre côté,

[1] Don Pedre de Osma nous a laissé un document daté de Lima, et de l'an 1658, qui prouve l'obstination avec laquelle les Indiens s'efforcèrent de soustraire leurs connaisssances aux européens. Il y dit qu'étant sorti de chez lui, accompagné de plusieurs amis, dans le dessein de connaître la partie du corps de la vigogne, où est formé le bézoard, les Indiens non-seulement refusèrent de répondre aux différentes questions qui leur furent adressées à ce sujet, mais ils ne voulurent point faire connaître la composition du poison qu'ils portaient sur eux. Cependant ce secret ayant été révélé par un jeune indien, âgé de dix ou de douze ans, ses compatriotes voulurent lui couper la tête. Osma le prit sous sa protection; mais ayant ensuite négligé les précautions nécessaires pour sa sûreté, le jeune homme tomba entre les mains des Indiens, qui le mirent à mort.

les colons espagnols n'ont pas cherché à les recouvrer, et ils se sont contentés de ce que leur ont transmis la tradition et l'histoire.

L'Europe, au contraire, n'a point négligé le Pérou, et elle l'a fait examiner par des naturalistes. Cependant les voyageurs qui pénétrèrent avant l'année 1770, dans ce pays, n'y acquirent que peu de connaissances. Les plus anciens, faute d'une méthode convenable pour arranger les collections qu'ils avaient faites, furent obligés de n'emporter, pour ainsi dire, que des échantillons [1]. Ceux qui

[1] Parmi ces voyageurs, le premier, selon l'ordre des tems, est ce même Osma, dont nous venons de parler. Il visita le Pérou peu après la conquête. Quoiqu'il fût homme d'épée, il décrivit quelques plantes de manière à prouver qu'il ne manquait pas de talent. Le second est le Père Joseph d'Acosta, que son histoire naturelle a fait nommer *le Pline espagnol*. Il arriva au Pérou, vers l'année 1572, quarante ans après la mort d'Atahuallpa, événement qui forme l'époque où la conquête fut assurée. Le troisième est le docteur Mathias de Porres, qui était médecin du vice-roi du Pérou, vers l'année 1615. Il composa, sur tous les fruits et toutes les plantes du Pérou, un ouvrage qui fut imprimé à Lima, en 1621. Il est aussi auteur d'un autre livre, intitulé : *Concordancies médicinales*, Concordances médicinales, où il a traité d'un grand nombre de plantes du Pérou, qui possédaient quelque vertu

leur succédèrent, quoiqu'ils eussent les talens nécessaires, ne firent pas plus de découvertes, parce qu'ils n'étendirent pas leurs recherches au-delà de la côte [1], ou que s'ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, ce ne fut que pour avoir le chagrin de perdre les fruits de leurs travaux [2].

particulière. Le quatrième et cinquième écrivains sont les licenciés Calderon et Robles, qui firent conjointement un traité sur les plantes du Pérou.

[1] Dans les années 1709, 1710 et 1711, le Père Louis Feuillé fit plusieurs excursions le long de la côte du Pérou. Il dessina et décrivit, selon le système de Tournefort, un grand nombre de plantes qu'on trouve dans cette partie du pays.

[2] En l'année 1736, la célèbre expédition, entreprise dans le dessein de mesurer les degrés de la terre sous l'équateur, arriva au Pérou. La commission des savans était composée des académiciens français, Godin, Bouguer et La Condamine, et de don Jean et de don Antoine Ulloa. M. de Jussieu y était attaché en qualité de botaniste, et M. de Morainville en qualité de dessinateur. M. de Jussieu s'était appliqué avec beaucoup de zèle et de soin à étudier la botanique du Pérou. Son domestique s'imaginant que la caisse qui renfermait les échantillons et les dessins du botaniste français était remplie d'or, la lui vola à Buenos-Ayres. Cette perte contraignit M. de Jussieu à retourner à Lima; mais son âge avancé et les fatigues que lui occasionèrent ses travaux continuels, ne lui permirent pas de la réparer.

Dans le cours de l'année 1778, une commission formée par ordre de Charles III, roi d'Espagne, pour rechercher les productions du règne végétal dans cette partie de ses domaines, et pour en déterminer les propriétés, arriva au Pérou. Elle était composée de don Joseph Pabon pour l'Espagne, de M. Dombey pour la France, et de don Hippolyte Ruiz, justement nommé le Linnée de ce pays. Ces commissaires furent secondés par d'autres botanistes. L'expédition terminée, don Jean Tafaya et don François Pulgar demeurèrent au Pérou, pour y continuer les recherches et fonder le jardin botanique de Lima. Ce fut seulement alors que les plaines de la partie inhabitée du Pérou, et que les montagnes des Andes, où la nature a signalé son inépuisable fécondité, furent visitées et examinées avec une scrupuleuse attention. Dix ans d'étude et d'application ont procuré d'immenses richesses botaniques, et ont fourni à la métropole les matériaux nécessaires pour composer ce grand ouvrage auquel on a donné le titre de flore du Pérou.

Marchant sur les traces de son auguste père, le souverain actuel de l'Espagne accorde sa protection à ceux qui cultivent l'his-

toire naturelle. Une nouvelle expédition commandée par don Alexandre Malespina, aborda au Pérou en 1790. Elle avait principalement en vue d'y faire des recherches botaniques, et elle visita toutes les parties quelconques de ce pays [1]. En même tems on prit les meil-

[1] Cette expédition a été très-avantageuse au Pérou, tant sous le rapport de la navigation, que sous celui des connaissances qui furent acquises, relativement à l'état politique et civil, à l'agriculture, au commerce, à la minéralogie, et enfin à l'histoire naturelle de ce pays. Don Antoine Pineda-y-Ramirez, commandant des gardes espagnoles, qui peut, à juste titre, passer pour le Waller du Pérou, a particulièrement dirigé ses recherches sur la lithologie, la tetrapodologie, l'ornithologie, l'ichtyologie et la chimie. Don Thadée Haëncke et don Louis Née se sont entièrement chargés de la partie botanique. Le premier était disciple du célèbre Jacquin. Ses recherches sur la métallurgie, sur la minéralogie, sur l'entomologie, etc. dans lesquelles il a joint à la vivacité naturelle à son âge, des connaissances peu communes, tant sous le rapport de la théorie que sous celui de la pratique, lui ont fait infiniment d'honneur. Don Louis Née qui est doué d'autant d'intelligence, et qui, quoique plus avancé en âge, n'a pas moins d'activité, a enrichi la botanique du produit de ses pénibles travaux.

Dans ce précis historique, nous n'avons parlé que des professeurs et des savans qui ont visité le Pérou.

leurs moyens pour fonder une chaire, et augmenter les collections dans le jardin des plantes de Lima. L'infatigable botaniste, secondé par son habile dessinateur, don François Pulgar, a entretenu une communication continuelle avec le pays des montagnes, et avec Lima et Madrid. La flore du Pérou, augmentée par des envois successifs, doit être un éternel monument de la munificence de deux souverains, un dépôt des trésors du règne végétal, et une preuve authentique que le Pérou n'abonde pas moins en plantes utiles qu'en métaux précieux.

Nous terminerons cette note, en citant les hommes qui cultivent avec distinction la botanique dans ce pays, et dont les noms passeront à la postérité avec celui de plusieurs plantes. Ce sont le Père François Gonzales Laguna, qui a été chargé de planter et de diriger le jardin botanique de Lima, et du nom duquel don Hippolyte Ruiz a nommé la *gonzaletia dependens*, qui croît dans le pays des montagnes; le docteur Cosmé Bueno, principal cosmographe du Pérou, et dont le nom a aussi été donné, par le même botaniste, à la *cosmea balsamifera*, communément appelée *limoncillo;* et enfin le docteur Gabriel Moreno, médecin de Lima, dont M. Dombey a fait passer le nom à la *peruana morena*, vulgairement appelée *rosario*, dans le district de Chauchin, où elle est indigène.

Il ne faut pas croire cependant que toutes les plantes du Pérou soient renfermées dans l'inestimable collection que nous venons de désigner. Les plantes inconnues et rares qui croissent sur les montagnes, formeraient à elles seules un catalogue. Le manque de chemins pour gagner les vastes plateaux qu'offrent quelques-unes de ces montagnes, et pour examiner la direction des ruisseaux et des courans d'eau, forme un obstacle qu'on parviendra peut-être à lever un jour. On verra, dans le cours de cet ouvrage, qu'on a déjà fait de grands progrès en examinant plusieurs des montagnes des Andes, dont on a aussi rendu l'accès plus facile.

Les avantages que doivent procurer aux sciences et aux arts, les travaux de la société académique de Lima et ceux de don Jean Tafaya, sont incalculables. L'agriculture cessera d'être négligée, comme elle l'a malheureusement été jusqu'ici. Le commerce du Pérou s'accroîtra à mesure que s'augmentera la quantité des productions naturelles du pays, et qu'on découvrira des végétaux propres à la nourriture des quadrupèdes [1]. Cette

[1] Il se trouve dans les plaines de Bombon, une herbe, nommée *callua-callua* par les Indiens, et qui donne

observation s'applique également aux herbes et arbrisseaux qui servent à teindre, et à plusieurs autres usages [1]. Les limites de l'histoire naturelle, de la physique et de la médecine, seront reculées, et cette dernière science s'enrichira plus spécialement, non-seulement par de nouveaux spécifiques, mais aussi par l'emploi de plusieurs plantes, qui peuvent être substituées à celles qu'on apporte d'Europe [2].

Tels sont les avantages que l'étude de la

tous les trois jours aux moutons, trois mois avant la tonte, augmente considérablement leur laine. La *hualga*, ou la *barba jovis*, espèce de *psoralea*, est un excellent préservatif contre cette maladie contagieuse, qui attaque ces mêmes animaux, et est connue sous le nom de *tac*.

[1] Parmi les arbrisseaux indigènes qui croissent spontanément sur les montagnes du Pérou, se trouve le cafier. Les botanistes péruviens Ruiz et Pavon l'ont découvert en 1785, au pied de la montagne de Carpis, dans la province d'Huanuco. On en trouva le café d'excellente qualité.

[2] On trouve au Pérou, plusieurs espèces d'*hypericum*, de *senna*, de valériannes, etc. que les Indiens emploient efficacement dans leurs établissemens de la Sierra, et qui sont rejetées dans la capitale, où l'on donne une préférence aveugle à celles qui viennent d'un pays lointain.

botanique peut procurer au Pérou, dont le territoire est rempli de productions du règne végétal; et d'après les talens que les Péruviens ont montrés en tout ce qui concerne l'histoire naturelle [1], il n'est pas permis de douter des progrès qu'ils pourront faire dans la science qui est le sujet de ce chapitre.

Il est un fait lié à la botanique du Pérou, fait qui ne doit pas être omis ici. On sait que les animaux connus sous les noms de *llamas*, de *pacos*, de *vigognes* et de *huanacos*, sont indigènes des hautes montagnes de ce pays. Mais une particularité qui n'a été remarquée par aucun naturaliste, est que, quoique ces montagnes s'étendent, sous la dénomination de Cordillères, jusqu'au 10e degré de latitude septentrionale, et qu'elles aient toutes à-peu-près la même hauteur et la même température, ces animaux ne se trouvent pas

[1] Franco Davila, natif du Pérou, s'est rendu très-célèbre à Paris, par son cabinet d'Histoire naturelle, dont il a publié un catalogue descriptif, fort estimé de tous les savans. Après une résidence de vingt ans dans la capitale de la France, il passa à Madrid par ordre de Charles III, roi d'Espagne, et y établit le cabinet d'Histoire naturelle, dont il a eu la direction jusqu'à sa mort.

au-delà de la ligne du côté du nord, et par conséquent on n'en voit point dans les provinces de Quito, de Santa-Fé, etc., où le climat, du moins dans les montagnes, est cependant analogue à celui du haut Pérou. La seule cause apparente d'une telle singularité, est que cette sorte de plante, que les naturalistes péruviens appellent *ycho* ou *ychu*, et que les auteurs de la flore du Pérou nomment *xarava*, ne croît point sur toute l'étendue des montagnes septentrionales de la Cordillère. Cette plante appartient à la famille des graminées, et paraît être la nourriture ordinaire ou naturelle des llamas, des pacos, des vigognes, etc. Elle est extrêmement abondante dans les montagnes du Pérou; mais jusqu'à présent, les naturalistes ne l'ont pas découverte dans celles de Quito, de Santa-Fé, etc.

Les deux llamas représentés dans la planche de l'atlas qui accompagne cet ouvrage, ont été amenés du territoire des mines à Lima, pour y figurer dans une procession composée d'Indiens; et en conséquence, ils sont bardés d'argent. L'histoire naturelle des animaux de cette espèce est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en faire mention ici;

mais nous dirons quelque chose des vigognes, qui fournissent cette laine superbe à laquelle elles donnent leur nom. Les Indiens, pour en obtenir la toison, les chassent au point que, probablement, la race un jour en sera détruite au Pérou. Si, comme l'assurent plusieurs indigènes très-intelligens, la vigogne peut être apprivoisée, ainsi que le llama, la multiplication en serait très-avantageuse au commerce du pays.

CHAPITRE VI.

Minéralogie. — Mines de différens métaux qui se trouvent au Pérou. — Produits des mines de ce pays depuis l'année 1778, jusqu'à la fin de 1789 et en 1790. — Territoire montagneux de Lauricocha, vulgairement appelé *Pasco*. — Climat rigoureux de cette contrée. — Découverte des mines de Pasco, faite par un pâtre. — Exploitation de ces mines. — Montagne de Raco. — Granit qu'on en tire. — Rivières et lacs qui se trouvent dans le territoire des mines. — Mine de vif-argent de Huancavelica. — Produits de cette mine. — Source d'eau chaude de Huancavelica. — Condition de ceux qui exploitent des mines au Pérou.

Il y a dans l'intendance de Lima, y compris Guarochiri, quatre mines d'or, cent trente et une mines d'argent, une de vif-argent et quatre de cuivre. Toutes étaient exploitées en 1790, où cette énumération fut faite. Différens motifs avaient fait abandonner soixante et dix mines d'argent.

A l'époque citée ci-dessus, on tirait le minerai de deux cent vingt-sept mines d'argent, dans l'intendance de Tarma et de ses dépendances, Pasco et Huallanca; et il y en avait vingt

et une de négligées. Il s'y trouvait, en outre, deux mines qui donnaient une grande quantité de plomb.

Dans l'intendance de Truxillo, y compris Chota qui en dépend, on exploitait trois mines d'or, ainsi que cent trente-quatre mines d'argent ; et il n'y en avait pas moins de cent soixante et une d'abandonnées.

On comptait dans l'intendance de Huamanga et Lucanos, soixante mines d'or, cent deux mines d'argent, et une de vif-argent, les unes et les autres en pleine activité. Trois mines d'or et soixante-trois d'argent y avaient été fermées.

Dans l'intendance de Cuzco, y compris Curahuasi, on n'avait encore découvert que des mines d'argent. Il y en avait dix-neuf, et on les exploitait avec succès.

Dans l'intendance d'Arequipa et Caylloma, on exploitait une mine d'or et soixante et onze mines d'argent. On avait abandonné quatre mines du premier de ces métaux et vingt-huit du second.

Dans l'intendance de Quantajaya et Tacna, on exploitait une mine d'or et vingt mines d'argent. Il y avait d'abandonnées, dix mines d'or et trente d'argent.

Dans l'intendance de Huanvelica, de Castrovirreyna et Lircay, ses dépendances, on exploitait une mine d'or, huit mines d'argent, deux de vif-argent, et dix de plomb. Deux mines d'or et deux cent quinze mines d'argent étaient fermées. La quantité de mines d'argent qui n'étaient plus exploitées, peut s'expliquer par l'abondance de l'eau, qui insensiblement les a comblées.

Il résulte de cet état, que dans les huit intendances, entre lesquelles est divisée la vice-royauté du Pérou, il y avait, en 1791, soixante-neuf mines dont on tirait de l'or, sept cent quatre-vingt-quatre dont on tirait de l'argent, quatre qui donnaient du vif-argent, quatre du cuivre et douze du plomb. Dans le même tems, on comptait vingt-neuf mines d'or et cinq cent quatre-vingt-huit mines d'argent, que différentes causes avaient fait abandonner. Les mines du royaume de Quito et celles de la vice-royauté de Buenos-Ayres, quoique ces domaines puissent être considérés comme faisant partie du territoire du Pérou, n'étaient pas comprises dans ce tableau.

Depuis le commencement de 1780 jusqu'à la fin de 1789, les mines du Pérou ont donné trente-cinq mille trois cent cinquante-neuf

marcs d'or à vingt-deux carats, et trois millions sept cent soixante-trois marcs d'argent [1]. Dans l'année 1790, les mines d'argent ont produit quatre cent douze mille cent soixante et dix marcs de ce métal, ce qui fait un excédant de trente-huit mille cent quarante-sept marcs sur le terme moyen du produit de chacune des dix années précédentes.

Il paraît que les mines du Mexique sont beaucoup plus productives que celles du Pérou; car dans la même année 1790, qui fut loin d'être une des meilleures, on frappa dans la monnaie royale de Mexico, cinq mille vingt-quatre marcs d'or, et deux millions cent soixante et dix-neuf mille quatre cent cinquante-cinq marcs d'argent. La différence pour ce dernier métal était par conséquent de plus de cinq pour un.

La nature contre-balance souvent ses propres bienfaits, par la manière dont elle les accorde. L'or et l'argent, indépendamment de ce qu'ils sont enfouis dans les entrailles de la terre, ne sont, en général, produits que dans

[1] Le marc d'or étant évalué cent vingt-cinq piastres, et le marc d'argent huit piastres, le total du produit des mines, pendant les dix années indiquées ci-dessus, a été de 7,703,545 liv. sterling.

des contrées désertes et sous un climat rigoureux. Les mines les plus riches se trouvent dans des montagnes escarpées, rarement dépouillées de neige, et situées dans un pays que rend inhabitable sa stérilité. Potosi, Cailloma, Piedra-Parada, Pasco, etc., sont des preuves de cette assertion. On en jugera par la description de la dernière de ces mines. Le territoire où elle est s'appelle proprement montagne de San Stephano de Lauricocha. Il se trouve à l'extrémité septentrionale des plaines de Bombon, et est environné de plusieurs autres petites montagnes qui constituent une partie des grandes Cordillères. Le sol de cette contrée est extrêmement stérile, et le climat en est très-rigoureux. L'orge, le seul grain qui puisse y lever, n'y parvient pas au point de former des épis. Il y pleut, il y neige constamment durant six mois de l'année. Il y a, pendant les autres six mois, de très grands froids, dans l'intervalle desquels on éprouve de violens orages.

La découverte de ces mines fut accidentelle; et, comme il le paraît par des documens conservés dans les archives de Lima, elle eut lieu vers l'année 1630. Un Indien appelé Huari Capcha, qui faisait paître son

troupeau, étant obligé de passer la nuit dans les montagnes, chercha un refuge derrière une de celles-ci. Il alluma un grand feu, et fut extrêmement surpris au point du jour, d'apercevoir parmi les cendres plusieurs grains d'argent fondu. Contre l'usage des Indiens, il communiqua l'avis à don Jean de Ugarte, riche propriétaire qui demeurait dans la vallée de Huariaca. Ugarte fit sur-le-champ fouiller les hauteurs. Sur la place même où le feu avait été allumé, et tout autour de ce point, il trouva des passages qui le conduisirent à plusieurs mines qu'on exploita, dans la suite, avec le plus grand succès.

La célébrité des mines de Pasco attira bientôt un grand nombre de personnes à qui l'enthousiasme inspira la courageuse résolution de s'établir dans ces déserts sauvages, qui semblaient n'être destinés qu'à servir de retraite aux bêtes féroces. En peu de tems un établissement espagnol fut formé dans une contrée, où auparavant il n'y avait pas une seule hutte pour mettre à couvert un malheureux Indien.

A-peu-près à la même époque, il y avait dans la province de Concuchos, une caisse royale et un établissement destiné non-seule-

ment à recueillir les tributs, mais à diriger les travaux d'une mine riche qu'on exploitait pour le compte de sa majesté catholique. Vers l'an 1660, cette mine fut épuisée, et la caisse royale transférée à Huanuco; puis, en 1669, à Pasco, ville située à deux lieues de la montagne de Lauricocha. Enfin, en 1785, la caisse royale qui était établie à Atun-Jauja, fut unie à celle de Pasco.

On ne connaît pas avec précision la quantité de métal que les mines de Lauricocha fournirent dans le premier moment; mais il est certain que le territoire qui contenait le minerai, éprouva le même accident que tous les autres, c'est-à-dire que l'eau s'introduisit dans la plus grande partie des veines.

Don Martin de Retuerto, propriétaire de la mine particulièrement appelée Lauricocha, fit faire une ouverture au pied de la montagne, et fut le premier qui vérifia la véritable direction des filons. Il en tira beaucoup de métal dans les commencemens; mais bientôt il fut forcé d'abandonner son entreprise. L'irruption des eaux empêcha presque entièrement l'exploitation. Plusieurs entrepreneurs éprouvèrent le même sort.

Le colonel don Joseph de Maiz y Arcas

ayant, en l'année 1758, acheté des héritiers de Retuerto la mine de Lauricocha, fit faire une autre ouverture près de l'ancienne. Ce fut l'ouvrage de deux années; mais l'effet répondit si bien à l'intention, que cette mine seule rapporta annuellement de soixante mille à quatre-vingt mille marcs d'argent. Au moyen de pompes, don Joseph parvint à faire écouler toutes les eaux. Cet habile mineur étant mort, ses exécuteurs testamentaires négligèrent le moyen qu'il avait employé, et bientôt la mine fut inondée.

Comme les mines de Santa Rosa et de Caya étaient dans le même état, il semblait que l'inondation dût ensevelir toutes les richesses de la montagne. Les travailleurs étaient forcés de gratter le peu de minerai qu'ils trouvaient à l'orifice des mines; mais ils reconnaissaient bientôt qu'il ne paierait pas la peine et les frais du raffinement. Tous les intéressés formèrent une association, et convinrent de faire une ouverture dans la partie inférieure du roc minéral de Santa Rosa. L'exécution de ce plan fut confiée à don Felix de Ijurra, mineur habile, dont la probité, l'expérience et le zèle s'étaient déjà fait remarquer dans des entreprises du même genre. Malgré les

obstacles que la nature lui opposait à chaque pas, et quoiqu'il eût à suppléer de ses propres deniers au manque de fonds qu'occasionait la négligence ou l'embarras pécuniaire de plusieurs des associés, don Félix acheva son entreprise; il fit écouler les eaux qui étaient entrées dans les mines de Santa Rosa; et il restitua en quelque sorte tout le sol minéral. Don François Cuellar, alors gouverneur de Tarma, le seconda de tout son pouvoir. Les mesures sages de don Jean de Galvez, lieutenant-gouverneur de ces provinces en 1792, ont perfectionné cette entreprise, qui a fait autant d'honneur à ceux qui y ont eu quelque part, qu'elle a été avantageuse à l'Etat.

Dans le dessein d'en retirer l'eau, on a fait récemment à grands frais une nouvelle ouverture dans la partie inférieure de la mine de Lauricocha. L'attente des propriétaires a été presque entièrement remplie. Le minerai de cette mine très-productive est contenu dans une substance semblable à de la cendre, et d'une couleur qui tire sur le bleu. On n'a point encore découvert, au Pérou, une mine qui donne autant d'argent que celle-ci.

Le territoire montagneux et minéral dont nous parlons, renferme dans toute son éten-

due, outre les mines de Santa Rosa et de Lauricocha, celles de Yanacancha, de Caya, de Cheupimarca et de Pariajilca. Quoique riche, la mine de Cheupimarca a été peu exploitée, parce que les eaux s'y sont introduites quelque tems après l'ouverture. Le minerai de ces mines (excepté celle de Lauricocha) est de couleur jaune et tacheté de rouge, et ordinairement il donne de dix à douze marcs par caxon [1]. Un banc, vulgairement nommé *Manteau-Royal*, s'étend sur un territoire d'une lieue et demie de circonférence, et c'est pourquoi il se fait que les mines ne sont point bornées à la direction des veines. Dans l'année 1789, on fit l'extraction de quinze mille à seize mille caxons, et l'on raffina environ cent vingt mille marcs d'argent, dans la raffinerie royale de Pasco.

A l'ouest du territoire minéral et à la distance de deux lieues et demie, se trouve la montagne de Raco, qui a la forme d'un cylindre tronqué par le haut. Elle est entièrement composée de granit blanc, qui, jeté dans l'eau, devient d'un bleu foncé. On appelle

[1] Le marc pèse une demi-livre, et le caxon contient deux tonnes et demie.

ce granit, *ala de Mosca*, dans le pays. Le grain en est ferme, et il est d'une très-grande utilité pour la construction des bâtimens.

La rivière qui traverse le territoire minéral, a six ou sept lieues de cours, et se divise en plusieurs bras parmi lesquels sont ceux de Sullumarca, de Qinua, etc. Il y a en outre beaucoup de lacs formés par la pluie, et qui, de même que les bras de rivière dont il vient d'être question, sont très-avantageux pour l'exploitation des mines. Cependant il faut convenir que les lacs ont grandement contribué à inonder celles-ci.

Jusqu'au milieu du seizième siècle, la méthode de raffiner l'argent par le moyen de l'amalgame, ou par le mélange du mercure avec les particules d'argent contenues dans le minerai pulvérisé, ne fut point parfaitement connue. L'ancienne méthode consistait en une fusion, effectuée par des moyens plus ou moins compliqués, ou dans la trituration du minerai, et le dépôt des parties métalliques dans des machines hydrostatiques. Pierre Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, employa le mercure pour raffiner l'argent; et l'Amérique doit à ce respectable Espagnol, les

progrès qu'elle a faits ensuite dans la minéralogie.

La mine d'Huancavelica fut découverte vers l'année 1566. Il importe peu de savoir si cette découverte provient d'un bloc de cinabre cristallisé, accidentellement trouvé entre les mains d'un Indien, par un Portugais nommé Enrique Garcès, ou si une portion de cette substance fut jetée par un hasard heureux sur le chemin de Navincopa, domestique d'Amador Cabrera. Il est certain du moins qu'au mois de septembre 1570, Philippe II, roi d'Espagne, acheta de Cabrera, la mine d'Huancavelica, et que le surintendant, don Pèdre de Los Rios, s'occupa sur-le-champ des moyens de la faire exploiter. Le premier gouverneur fut don François d'Angulo. Sous son administration, qui dura cinq ans, c'est-à-dire, depuis 1571 jusqu'à 1576, on tira plus de neuf mille quintaux de la mine d'Huancavelica, qui a toujours continué d'appartenir exclusivement à la couronne [1].

[1] Ce fut sous le gouvernement de don Martin de Valanzequi, qu'on fit l'extraction de la plus grande quantité de mercure qu'on ait tirée dans un espace

En l'année 1735, le système d'administration de cette mine fut changé. Jusqu'alors elle avait été confiée à un des membres de l'audience royale de Lima; mais à la fin, elle le fut à un gouverneur particulier, qui n'avait de commun avec ses prédécesseurs que le titre de surintendant. Vers le milieu de l'année 1790, la surintendance fut enlevée à celui qui était alors gouverneur, et réunie à la vice-royauté de Lima. Il y eut, depuis la découverte de cette mine précieuse jusqu'à l'année 1792, soixante-six gouverneurs, y compris don Manuel Ruiz de Castilla, qui possédait alors cet emploi.

Durant les deux cent dix-neuf ans qui se sont écoulés depuis l'époque où l'on a commencé de fondre le minerai produit par la mine d'Huancavelica, jusqu'à l'année 1789, on en a tiré et fait entrer dans les magasins royaux, un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux, vingt-cinq livres et deux onces de mercure. Cette masse étant divisée entre les deux cent dix-neuf ans dont je viens de parler, donne pour chaque année,

de tems donné. De 1646 à 1648, la mine fournit de dix-sept à dix-huit mille quintaux de ce métal.

quatre mille sept cent cinquante quintaux ; vingt-neuf livres et cinq onces [1].

Entre les années 1571 et 1748, on dépensa huit millions deux cent quatre-vingt mille six cents piastres, pour l'extraction et la fusion du minerai. Il paraît par les registres royaux, que depuis 1748 jusqu'à l'année 1789, la dépense fut de deux millions trois cent quatre mille deux cent quarante-cinq piastres et quatre réaux. La somme totale de dix millions cinq cent quatre-vingt-sept mille huit cent quarante-cinq piastres et quatre réaux, étant divisée entre les deux cent dix-neuf années, fait pour chacune d'elles une somme égale à quarante-huit mille trois cent quarante-six piastres deux réaux et demi.

Le prix du vif-argent a été sujet à beaucoup de variations. En l'année 1786, ce métal produisit soixante piastres par quintal; et il s'éleva par degrés à soixante et treize, qui faisaient le prix courant au commencement de 1791. Il y a eu des tems où il a été plus cher. Il y en a eu aussi où il a été au-dessous de

[1] Depuis le mois de janvier 1790, jusqu'à la fin du mois d'août de la même année, que don Pedre de Tagle-y-Bracho se demit de l'intendance de cette mine, on en tira quatre cent six quintaux.

soixante piastres par quintal. Le prix a dépendu de la correspondance qu'a eue la mine avec l'intérieur, ainsi que des dépenses pour l'exploiter, et enfin de l'abondance ou de la rareté du minerai. Cependant, en évaluant la quantité (ci-dessus citée) d'un million quarante mille quatre cent cinquante-deux quintaux, vingt-cinq livres deux onces de mercure extrait de la mine, au terme moyen des prix divers auquel il a été vendu, on trouvera qu'il aura produit une valeur totale de soixante-sept millions six cent vingt-neuf mille trois cent quatre-vingt-seize piastres et deux réales [1].

En formant cet état, on a pris soin de rectifier les erreurs commises au sujet de la mine d'Huancavelica, par plusieurs historiens et plusieurs géographes [2], et de donner des renseignemens nouveaux.

[1] En déduisant les dépenses, d'après le taux indiqué ci-dessus, la mine d'Huancavelica a produit à l'Espagne, près de trois cent douze millions de livres tournois, dans l'espace de tems que nous avons désigné. Cette mine jouit du privilége exclusif de fournir aux propriétaires des mines d'or et d'argent du Pérou, le vif-argent dont ils ont besoin pour séparer le métal du minerai.

[2] Parmi les écrivains qui ont publié de faux renseigne-

Il se trouve dans la ville d'Huancavelica une source d'eau chaude, qui a la propriété de pétrifier, et qui est considérée comme une grande curiosité dans le pays.

Le Mexique a constamment prospéré par ses mines, tandis que le Pérou se soutient à peine par les siennes, quoiqu'elles soient plus nombreuses et plus riches. Cette différence provient du différent degré d'estime qu'on accorde à l'exploitation dans chacun de ces deux royaumes. A Mexico, un négociant ou un capitaliste avance, sur la seule parole de celui qui exploite, cinquante ou cent piastres pour découvrir une mine, et il ne renonce point à ce genre de spéculation, lorsqu'il apprend que la trace de la veine est perdue. Au Pérou, au contraire, à peine un *habilitador* [1] a-t-il déboursé dix ou douze piastres, si même il a été jusque-là, qu'il voudrait que le mineur et ses mines fussent mis au moulin, afin que le *pina* pût lui être assuré, et que ses profits éventuels fussent déterminés.

mens sur ce point, on peut citer M. Berenger, continuateur de Busching; les auteurs de l'Encyclopédie méthodique; Echart, etc., etc.

[1] Les *habilitadores* sont des speculateurs qui s'établissent dans le voisinage des mines, et font des

Les ennemis de ceux qui exploitent des mines, soutiennent qu'à parler en général, les hommes de cette profession sont des imposteurs et des fourbes, desquels on ne doit attendre aucune exactitude dans les paiemens. Leurs défenseurs ne nient pas qu'il ne se trouve dans cette classe, comme dans toutes les autres, des gens qui ne méritent aucune confiance, et que malgré la vigilance du gouvernement, on n'ait admis dans les associations de mineurs, des hommes indignes d'y être reçus. Souvent il arrive aussi que l'entrepreneur le plus honnête est forcé de s'écarter un peu de la rigidité de ses principes. Il ne peut trouver aucun appui s'il parle de sa mine sans enthousiasme, et sans exagérer les avantages qu'elle présente. Lorsqu'il montre le minerai, on le déprécie, et l'on exige de lui des sûretés, tandis qu'il ne peut avoir encore que des espérances. Enfin, il est évident que c'est l'avarice qui vient à son secours. En conséquence, on doit avouer qu'il n'est pas très-surprenant qu'il commence par exagérer et qu'il finisse par tromper.

avances aux mineurs. Ils sont payés en *pina*, c'est-à-dire, en argent dégagé du mercure avec lequel il a été amalgamé et non fondu.

Quant à l'accusation de manquer d'exactitude à remplir leurs obligations, portée contre les mineurs, il y a beaucoup de choses à dire. Par fois, la nature les enrichit, et par fois ils éprouvent toute la cruauté des hommes. Ceux qui les tyrannisent le plus, sont les *habilitadores*, ou les prêteurs d'argent. Ceux-ci, pour le paiement des sommes qu'ils ont avancées, reçoivent le pina au taux très-bas de six piastres quatre réales, et quelquefois à six piastres deux réales, quoiqu'à proportion du prix du métal fondu, le pina vaille sept piastres trois réales. De la sorte, ils touchent un intérêt de dix-huit pour cent, dans le court espace de trois ou de quatre mois, terme auquel expire le crédit qu'ils font. Cependant ils jettent les hauts cris, si l'entrepreneur est seulement quelques jours en retard. De plus, le dernier demandera, supposons-le, deux mille piastres pour les dépenses courantes de sa mine, et fera, en conséquence, ses arrangemens avec l'habilitador. Celui-ci ne fournit jamais la somme en une fois; il ne la délivre que partiellement en faisant toujours de belles promesses. Ainsi il arrive que le malheureux mineur ne peut se procurer à tems les choses néces-

saires à l'exploitation de sa mine. Ce n'est pas tout encore : la somme stipulée ne lui est point livrée entièrement en espèces ; on lui en donne une grande partie en marchandises portées à un taux très-élevé. L'entrepreneur étant forcé de les distribuer parmi les Indiens qui travaillent pour son compte, ceux-ci s'endettent, et souvent il arrive qu'ils désertent. Ainsi donc, il perd à-la-fois et leurs services et tout ce qu'il leur a fourni. Enfin les deux points de l'accusation peuvent être réduits aux propositions suivantes : qu'on n'exige pas des mineurs l'impossible, et leur conduite sera plus exempte de reproches ; qu'on les traite équitablement, et il y en aura peu qui manqueront à leurs engagemens.

L'accusation de prodigalité qu'on leur fait aussi, n'est adoptée que par ceux qui croient aux assertions des collecteurs et des usuriers. Des hommes montés sur des mules pour parcourir péniblement toute l'étendue du terrain qu'ils exploitent, des hommes continuellement enveloppés d'un mauvais manteau, des hommes accoutumés à la sobriété, logés dans de pauvres huttes, et continuellement exposés aux intempéries de l'air dans un climat extrêmement rigoureux, peuvent-ils être

appelés prodigues lorsqu'ils font résonner quelques instrumens pour célébrer leur fête, et qu'ils se revêtent d'habits décens pour entrer dans la capitale ! Le tems n'est plus où le mineur pouvait exposer sur une carte, un lingot de la valeur de cent marcs d'argent, et que le simple inspecteur s'avançait vers la mine précédé d'instrumens. Les passions qui, dans une ville, absordent des capitaux, se contentent d'un sac de patates et d'une jaquette de revèche d'Angleterre, dans une mine.

La première cause du peu de succès de l'exploitation des mines du Pérou, consiste dans le manque de travailleurs et le système d'opération qui a été adopté. Il n'y a que les Indiens qui puissent être employés aux travaux intérieurs des mines. Les nègres ne peuvent les soutenir. La seule résidence dans un pays montueux et dont le climat est rigoureux, les y rend même incapables d'aucun service domestique. Leur teint y change et devient couleur de cendres. Ils y tombent malades et y meurent la plupart. On a mille fois tenté de les employer à l'exploitation des mines d'or de la province de la Paz, où la température est saine et

douce; mais tous les résultats ont été funestes. Soit que les particules d'antimoine répandues dans les mines agissent avec plus de force et d'une manière plus fâcheuse sur le tempérament des Africains, soit qu'il soit plus pénible pour eux que pour d'autres, de descendre dans les entrailles de la terre, chargés de pesans fardeaux, soit enfin que cette occupation leur soit naturellement contraire et qu'elle leur répugne, il est certain qu'ils ne peuvent être d'aucune utilité pour les travaux de ce genre. Les Espagnols n'y sont guère plus propres que les nègres. On a vu un grand nombre de jeunes gens robustes, la plupart déserteurs de la marine, qui, pressés par le besoin ou poussés par le desir de gagner, se sont appliqués aux différens travaux des mines, mais que l'affaiblissement de leur santé, causée par les souffrances qu'ils avaient endurées, a contraints à les discontinuer. Il y a peu d'années qu'un Péruvien recueillit et envoya dans le territoire minéral de Huarochiri, des déserteurs de navires espagnols; et il les employa sur-le-champ à exploiter ses mines. Nul d'entr'eux ne put soutenir plus de quatre mois ce travail. Ceux qui ne péri-

rent pas, furent obligés d'y renoncer, vaincus par la maladie. Les métis, soit par orgueil, soit par impossibilité physique, n'entrent point dans cette pénible carrière, qu'en un mot, les Indiens peuvent seuls parcourir. Ces derniers, accoutumés aux rigueurs du climat et aux inconvéniens du pays où sont situées les mines, sont seuls propres à les ouvrir.

Il serait à désirer que les subdélégués ne souffrissent point dans leurs provinces, d'Indiens oisifs et vagabonds, et que ceux qui, après avoir reçu un avertissement en forme, seraient trouvés à ne rien faire, fussent saisis et envoyés aux mines; il serait à désirer qu'afin que les entrepreneurs pussent payer leurs travailleurs en espèces, qu'ils reçussent ainsi, les avances que leur font les capitalistes, et que les entrepreneurs fussent persuadés que c'est une erreur de croire que les Indiens ne peuvent être conduits par la douceur.

Enfin si la certitude d'un prompt paiement, si l'augmentation progressif du prix du travail, et si un traitement doux ne suffisaient pas pour engager les Indiens à travailler aux

mines, il faudrait que le propriétaire se résignât à la volonté du ciel, et qu'il attendît du tems un remède qui ne répugnât point à ceux qui peuvent seuls le servir efficacement [1].

[1] Dans les mines royales, on force les Indiens à travailler.

CHAPITRE VII.

Sol et agriculture. — Population. — Importation des nègres. — Exagération des massacres imputés aux Espagnols.

A l'époque de la découverte, les terres du Pérou, comme toutes celles du nouveau monde, n'offraient qu'un sol aride et stérile, qui trompait constamment les efforts de ceux qui le cultivaient avec le plus de soin. Les européens qui tentèrent les premiers de former un établissement dans ce pays, furent tous, sans exception, tourmentés par la faim, pressés par toutes sortes de besoins, et réduits à travailler pour le profit de ceux qui devaient leur succéder. Cet inconvénient était inévitable dans une contrée sans culture, et qui ne produisait de plantes que celles que faisait croître la seule nature.

Les indigènes ignorant l'usage des outils de fer, et n'ayant ni chevaux, ni bœufs, ni ânes, il était impossible que les effets de l'agriculture se fissent sentir au loin sur un sol

couvert de forêts et entrecoupé de lacs et de marais dont les exhalaisons corrompaient l'air.

Les observations les plus anciennes et les mieux fondées, nous apprennent qu'au centre même de la zone torride, la terre était si froide à la profondeur de six ou de sept pouces, que les semences qu'on lui confiait étaient gelées. En conséquence, les plantes de l'Amérique, au lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les étendaient horizontalement, pour éviter le froid intérieur qui les eût fait périr.

Ce degré de froid était également sensible dans les impressions de l'air, car la comparaison des expériences les plus exactes donne pour résulat une différence de vingt degrés, entre le climat de l'ancien monde et celui du nouveau, la chaleur étant la même à quarante degrés de l'équateur en Amérique, qu'à soixante en Europe.

Cette disposition de l'atmosphère a dû nécessairement influer sur les productions et les animaux du nouveau monde. Il n'existe entre les tropiques aucune espèce de grands quadrupèdes; et, d'après cette particularité, les naturalistes ont soupçonné que les germes ne pouvaient se développer sous un climat si

peu favorable aux principales organisations du règne animal, conjecture qu'appuie la dégénération sensible de tous les animaux importés d'Europe en Amérique, et qui dans les commencemens, fit craindre que leur race ne s'éteignît insensiblement.

La même altération se fit remarquer dans les productions végétales, transplantées dans le nouveau monde. Le grain de froment confié avec le plus grand soin à la terre, ne produisait qu'une plante inutile, dont la tige était extrêmement grosse. En conséquence, la culture en fut abandonnée en plusieurs endroits. Les vignes ne réussirent point, quoique plantées sous des latitudes plus méridionales qu'elles ne le sont en Europe. Le café est toujours si inférieur à celui d'Arabie, que les habitans du Levant s'aperçoivent facilement, tant au goût qu'à la vue, lorsqu'on en a mêlé avec du moka; et on ne peut le vendre qu'à très-bas prix en Turquie. Les sucres des Canaries, de la Chine et de l'Egypte ont décidément la préférence sur celui du Brésil, quoiqu'il soit réputé le meilleur qu'il y ait en Amérique.

Les plantes aquatiques et grasses étaient donc celles qui croissaient en abondance, sur

un sol marécageux, couvert d'épaisses forêts, et par conséquent très-favorable à la multiplication de ce prodigieux nombre d'insectes qui, à chaque pas, tourmentaient les premiers colons. Les œufs n'étant ni dispersés ni détruits par le vent, qui ne pouvait pénétrer dans ces retraites, les insectes pullulaient rapidement et à l'infini.

Trois siècles de culture ont en partie remédié à ces inconvéniens. Par un travail assidu, par des abattis d'arbres, par le desséchement des lacs, et par la chaleur des habitations, on est parvenu à tempérer la vivacité de l'air. Les efforts de l'agriculture ont fait perdre à la terre le froid qu'elle renfermait. Les sillons tracés par la charrue ont permis aux rayons du soleil de pénétrer à une grande profondeur. Le sol s'est amélioré par les sels qu'y ont déposé les détrimens des végétaux, accumulés pendant une longue suite d'années; il est devenu riche, et il fournit une nourriture suffisante à plusieurs plantes qui acquièrent un volume vraiment extraordinaire.

Mais comme l'industrie ni le travail ne peuvent changer la position d'un pays, celle du Pérou s'oppose constamment à la perfection de l'agriculture.

La grande Cordillère ou la grande chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique méridionale, en forme, au Pérou, une autre plus petite, qu'on appelle *Cordillère de la côte*, et qui est à vingt-cinq lieues de la première. Il en sort des rivières qui, par une inclination brusque, et avec une impétuosité proportionnée, se jettent dans la mer du Sud, près de laquelle est situé le territoire appelé *les Vallées*, qui est fertile par-tout où l'on peut l'arroser par des canaux.

Depuis le port d'Acatama jusqu'à Guayaquil, des déserts de vingt, de trente, et même de quarante lieues d'étendue, et des plaines sablonneuses et arides séparent les unes des autres les vallées. Les rivières ne peuvent leur fournir des moyens d'irrigation, et il est impossible d'attendre ce bienfait des eaux du ciel, qui étant rafraîchies par les neiges, et en même tems échauffées par la zone torride et leur proximité de l'équateur, conservent une température égale qui les empêche d'être condensées en véritables nuages. C'est certainement ce qui est cause qu'il n'y a point de tonnerre ni d'orages dans ce pays; et c'est aussi pourquoi un simple chaume, pour absorber la rosée et l'humidité de la nuit, y

est considéré comme un abri suffisant.

Au revers de la Cordillère de la côte, et dans l'espace qui se trouve entre celle-ci et la chaîne plus élevée, appelée *Cordillère royale* ou *Cordillère des Andes*, sont situées les provinces de *la Sierra*, qui des confins de la juridiction de Chahapoyas, s'étendent jusqu'au grand territoire minéral de Potosi. Les cimes de leurs hautes montagnes, que surcharge toujours un prodigieux amas de neige, fournissent les eaux qui se précipitant en torrens, forment ces excavations qui sont appelées en commun avec les ruisseaux qui les entrecoupent, *Quebradas*, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à nourrir l'homme. Les pentes de ces montagnes offrent des pâturages aux moutons; mais la partie supérieure ne présente qu'une surface de roche, ou totalement nue, ou simplement garnie d'une mousse légère.

D'après cette description, on peut assurer qu'il existe au Pérou des espaces de vingt, et même de trente lieues de longueur, qui ne paieraient pas d'une seule plante propre à nourrir le plus petit animal, les efforts du cultivateur. Cependant la nature a compensé cette stérilité par l'abondance de ces métaux

précieux, dont la quantité s'étant prodigieusement augmentée depuis la découverte de l'Amérique, a changé totalement l'ancien système de commerce dans tout l'univers. Aussi donc, les arides montagnes du Pérou peuvent être, les unes plus et les autres moins, considérées comme d'inépuisables laboratoires, où se forment l'or et l'argent. A l'exception de la mine d'Houantajaya, située près du port d'Iquique, à deux lieues de la mer, les mines les plus riches sont comprises dans les parties le plus insalubres de la Sierra, où le manque total de plantes, ou en d'autres termes, la stérilité du sol, est le plus sûr indice de leur existence.

Comme les Indiens ignoraient non-seulement l'usage de l'argent, mais encore l'art de faire mouvoir des machines au moyen de l'eau, et tous les secrets de la minéralogie, les métaux qu'ils tiraient du sein de la terre ne formaient pas des sommes considérables. Le dernier empereur du Pérou ne put réunir pour sa rançon [1] la valeur d'un million et demi de piastres, en or et en argent; et le pillage de Cuzco ne fut pas évalué à plus de dix millions. C'était cependant beaucoup,

[1] Zarate, Histoire de la conquête du Pérou.

vu l'unique procédé qu'employaient les Péruviens, et qui consistait pour l'or, à en recueillir parmi le sable des rivières, les particules entraînées par les eaux; et pour l'argent, à le tirer d'une excavation qui souvent n'avait pas plus d'un pied de profondeur.

Les calculs les plus modérés des écrivains espagnols, parmi lesquels on peut citer particulièrement Moncade, Navarette et Ustariz, font monter à neuf mille millions de piastres les sommes que l'Espagne a reçues d'Amérique, durant les deux cent quarante-huit ans écoulés depuis la conquête, jusqu'à l'année 1740. La mine de Potosi, durant les quatre-vingt-dix ans qui suivirent l'époque où elle fut ouverte pour la première fois, produisit seule trois cent quatre-vingt-quinze millions six cent dix-neuf mille piastres, extraction prodigieuse, et qui paraît toujours plus surprenante, lorsque l'on considère que la métallurgie avait été jusque-là pratiquée au Pérou, non selon les règles de l'art, mais selon une aveugle et vieille routine. Cette abondante source de richesses doit-elle obtenir la préférence sur les autres dons de la terre? ou les productions naturelles et les substances premières par lesquelles l'agriculture s'étend et se per-

fectionne, doivent-elles être les objets d'une égale attention? C'est là un problême d'économie politique, qu'il sera facile de résoudre, en se formant une juste idée de la position, du sol et des productions territoriales du Pérou.

La vice-royauté du Pérou, depuis les démembremens qu'on en a faits, et sur-tout depuis l'érection de celle de Buenos-Ayres, commence, du côté du nord, à Tumbez, et finit, du côté du sud, à Vilcanota, qui forme l'extrémité méridionale de la province de Tinta. Elle a, dans cette direction, cinq cents lieues de longueur. De Vilcanota, elle s'étend par la côte, jusqu'au désert d'Acatama, sur un espace de plus de six cents lieues. Elle est divisée en sept intendances, qui renferment mille trois cent soixante bourgades et quarante-neuf départemens (ainsi qu'on les nomme réellement), nombre auquel les soixante et dix-sept anciennes juridictions ont été réduites. La population du Pérou ne répond pas à une si grande étendue de territoire. Selon ceux qui le font monter le plus haut, le nombre des habitans du Pérou n'est pas de plus d'un million, y compris quatre cent mille Indiens. Le reste consiste en blancs, ou

en individus de différentes castes. Cette estimation, lorsqu'on la compare aux relations exagérées des ennemis des Espagnols qui ont voulu flétrir les lauriers de ceux-ci, par l'odieuse qualification d'exterminateurs des Américains, se concilie parfaitement avec le degré d'industrie et la quantité de subsistances que possédaient les nations qui occupaient anciennement cette contrée. Au fait, il est impossible de croire que depuis 1513, époque de la première expédition au Pérou, jusqu'à l'année 1517, que commença l'importation des nègres [1] destinés à suppléer au défaut sensible de bras pour la culture des terres, on ait versé tant de sang, et sacrifié tant de victimes, uniquement pour le plaisir aussi insensé que barbare, de commettre des crimes et de

[1] En 1510, Ferdinand-le-Catholique envoya, à ses propres frais, quelques nègres en Amérique; mais le privilége exclusif fut accordé, en 1516, à un particulier appelé *Chevris*. Celui-ci céda, pour la somme de trois mille ducats, ses droits à une compagnie de marchands génois qui, au commencement de l'année 1517, mirent à terre sur la côte de l'île de Saint-Domingue, cinq cents africains mâles et autant de femmes; et ce fut là le premier débarquement de nègres.

détruire. Comme en même tems, il est certain que les territoires où ne pénétrèrent point les Espagnols ne sont que des déserts immenses, où l'on ne trouve aucune trace d'habitation humaine, et que sous le gouvernement des incas, il n'y avait pas, dans tout le Pérou, excepté Cuzco, une seule place qui méritât le nom de ville, la justice exige qu'on détruise les fausses idées qui se sont répandues au sujet de la prétendue extermination de l'Amérique. Elle eût été épouvantable, si les calculs qui font monter à trois cent millions, le nombre des aborigènes, n'étaient pas dépourvus de toute vraisemblance. Toutefois, l'auteur [1] qui les a donnés n'a pas été cru. Les écrivains qui différent le moins de lui, ne portent pas la population de toute l'Amérique et des îles qui en dépendent, à plus de cent millions d'individus; et cependant, ils s'écartent encore de la vérité, puisque les arithméticiens politiques qui ont traité ce sujet avec impartialité, n'ont donné qu'une population de quarante millions d'ames au Nouveau Monde, lorsqu'il fut découvert.

Les véritables causes du peu de population de l'Amérique, se trouvent dans le genre de

[1] Riccioli.

vie auquel ses habitans primitifs étaient bornés. Leur existence dépendant principalement de la chasse et de la pêche, ils étaient dans une continuelle agitation, en même tems qu'ils manquaient de certains alimens favorables à la propagation de l'espèce humaine. Les guerres presque continuelles que se faisaient les différentes nations, les sacrifices de victimes humaines qu'offraient plusieurs d'entr'elles, les crimes si communs parmi quelques autres, l'insalubrité du climat, sur-tout dans les îles et dans les provinces qui avoisinent la ligne, et enfin l'ignorance des arts utiles, et principalement de ceux qui procurent les douceurs de la vie, concoururent à empêcher les hommes de se multiplier.

Le célèbre Linnée a remarqué que les rivières sont plus larges et plus étendues, à proportion du volume de leurs eaux, dans les contrées sauvages et sans culture, qu'elles ne le sont en des pays habités par des peuples civilisés. Le Pérou est une preuve de la justesse de cette observation. Il faut sans cesse y passer des ruisseaux et des torrens, ce qui gêne extrêmement les communications, vu qu'il n'y a que peu de ponts. Ceux qu'avaient construits les indigènes manquaient d'arches.

Les radeaux et les ponts de cordes suppléaient au défaut d'autres ponts, inconvénient que ne ressentaient pas infiniment des peuples qui n'avaient à se déplacer que pour porter leurs tributs à Cuzco.

Les causes secondaires dont nous venons de parler, jointes au vice inhérent du sol, ont arrêté les progrès de l'agriculture au Pérou. La nature, en lui prodiguant tous les métaux, l'a condamné à une sorte de stérilité, quant aux autres productions végétales. L'histoire des incas présente l'observation suivante : « Il « n'y a que peu de bonnes terres au Pérou : « l'extrême rigueur du froid empêche le maïs « de croître dans le territoire de Callao, qui « a plus de cent cinquante lieues de circon- « férence. Dans les vallées, la rareté de l'eau « est un obstacle insurmontable à la végéta- « tion ; et d'ailleurs, il y a plus de sept cents « lieues de côtes, dont le terrain est aride et « brûlé, où il ne pleut jamais, et que n'arrose « aucune rivière. » Telle est la manière dont s'est exprimé un des plus anciens historiens du Pérou.

[1] Garcilazzo.

CHAPITRE VIII.

Commerce intérieur du Pérou. — Exportations.

Le tems qui décide souverainement de tout ce qu'il est possible de faire, a démontré la justesse des observations que nous venons de rapporter; et dans le cours de près de trois siècles, il n'y a eu aucune augmentation dans les productions végétales du Pérou. Celles-ci cependant sont suffisantes pour les habitans. Les provinces se communiquent réciproquement les articles de consommation qui surabondent dans les unes, tandis qu'ils manquent dans les autres. La balance de ce commerce, qui se fait à-la-fois et par terre et par mer, est en faveur de la vice-royauté de Lima; et à la fin de l'année 1789, elle était de 725,192 piastres. Elle varia peu les années suivantes. Les profits que cette même vice-royauté retira de l'exploitation de ses productions, dans les provinces de Buenos-Ayres, passèrent un million de piastres. On ne peut dire qu'elle fasse aucun commerce maritime avec ces provinces,

quoique la guerre de 1779 ait été cause qu'on a envoyé de Callao à Montevideo, deux ou trois navires chargés en partie de cacao et de quinquina qu'on devait transporter à Cadix, et en partie de sucre, de miel et d'étoffes de la fabrique du pays, pour la consommation de l'intérieur. Il est vrai que la barque qui de tems en tems se rend du port de Montevideo à celui d'Aréca, pour fournir de vif-argent les mines situées dans ce gouvernement, porte ordinairement du suif et de l'herbe du Paraguay; mais c'est en si petite quantité, que cela ne doit point changer la précédente évaluation.

Le commerce intérieur des productions introduites par les intendances d'Arequipa et de Cuzco, dans cette même juridiction de Buenos-Ayres, au moyen des villes intermédiaires de Potosi et de Chuquisaca, montaient, en 1789, à la somme de 2,034,980 piastres. Il en revenait 1,300,475 aux intendances d'Arequipa pour des eaux-de-vie, pour des vins provenant des vallées de Locumba, de Mages et de Victor, pour du maïs et de la fleur de farine, pour du coton, de l'huile, du piment, du sucre et d'autres productions moins importantes. Le reste qui se montait à 734,505

piastres, revenait à l'intendance de Quito pour des étoffes de laine, pour du sucre, pour des grains, etc. En retour, l'intendance d'Arequipa recevait de Buenos-Ayres, du bétail, des poissons secs, de la laine, du suif, du cacao, du cuivre, de l'étain, etc. pour la valeur de 389,260 piastres. Celle de Cuzco tirait de la même juridiction, des mules, des moutons [1], du bétail noir, des peaux, de la cire, du savon, du suif, des flanelles, etc. pour la somme de 475,530 piastres. La balance en faveur de l'intendance d'Arequipa fut de 911,215 piastres, et de 258,975 piastres, en faveur de l'intendance de Cuzco. Au moyen de ce commerce, on introduit annuellement dans la vice-royauté de Lima, plus d'un million de piastres frappées à la monnaie de Potosi.

Comme les provinces de la Sierra, annexées à Buenos-Ayres, abondent le plus en mines, et qu'en conséquence elles sont les plus sté-

[1] Dans cette même année 1789, on fit passer, par la route de Cuzco, cent vingt mille moutons, de la juridiction de Buenos-Ayres dans celle de Lima, où annuellement on envoie des provinces de la Sierra, annexées à la première de ces juridictions, vingt mille mules.

riles, il faut faire passer, pour les consommateurs dont le nombre est très-considérable, les productions naturelles de la côte, qui est la seule partie du Pérou où l'on puisse cultiver les terres avec avantage. Arequipa, par sa proximité, est, pour les vivres, la ressource de ces provinces, et les manufactures de Cuzco leur fournissent les flanelles et les autres étoffes de laine propres à faire des vêtemens. Remarquons cependant que les marchandises fabriquées en Europe, qui ont été introduites par la rivière de la Plata, ont depuis peu fait considérablement décliner cette branche de commerce, les articles venus par cette voie n'ayant été vendus que peu de chose au-dessus du prix de fabrique.

Le commerce se fait sur mer, avec les autres gouvernemens; et les marchandises sont embarquées à Callao, sur des vaisseaux de différentes sortes, et dont le plus grand nombre appartiennent à des habitans de Lima. On réunit dans ce port, de seize mille tonneaux à dix-sept mille [1]; et cinq mille sont destinés

[1] Voici la liste des vaisseaux qui, vers la fin de 1789, appartenaient au port de Callao. Gallions : le

à ce commerce, ou en d'autres termes, à la navigation de la mer du Sud, y compris Guatimala et Panama. La balance est invariablement, plus ou moins, contre la vice-royauté de Lima, ce qui en fait sortir beaucoup d'espèces.

Le commerce du Pérou avec le Chili se fait par les trois ports de la Conception, de Valparaiso et de Coquimbo. Les articles exportés de Lima consistent principalement en étoffes fabriquées, soit dans les environs, soit à Quito, en sucre, en sel et en riz. La vice-royauté du Pérou reçoit en retour, une grande

San-Miguel, de 1,800 tonneaux; l'*Hercule*, de 1,200; l'*Aguila*, de 1,000; le *Nepomuceno*, de 950; le *Piedad*, de 900; la *Barbara*, de 850; la *Begona*, de 750, et un nouveau bâtiment de 900.—Vaisseaux marchands: le *Baldiviano*, de 650 tonneaux; le *Rosario*, de 600; le *Socorro*, de 600; le *Sacramento*, de 500; le *Carmen*, de 500; le *Dolores*, de 400; la *Cordelera*, de 400; la *Rosalia*, de 350; la *Barca*, de 350; le *Belencito*, de 350; et la *Venturita*, de 300. — Paque-bots: la *Rosa*, de 400 tonneaux; la *Perlita*, de 300; la *Santa-Theresa*, de 300; l'*Africa*, de 300; le *Copacavano*, de 250; l'*Aurorita*, de 200; le *Carmen*, de 200; le *Rosarito*, de 150; le *Nemopucenito*, de 150; la *Centella*, de 175; la *Pena*, de 175; l'*Ester*, de 150; le *Venturoso*, de 150; et enfin le *San-Antonito*; de 125.

Total, 16,375 tonneaux.

quantité de blé, du suif, du cuivre, des peaux, des cordes, etc. Les exportations se montaient, en 1789, à la somme de 458,370 piastres, et les importations s'élevaient à celle de 629,800 piastres, ce qui fit en faveur de Quito, une balance de 171,430 piastres.

La stérilité que l'affreux tremblement de terre, arrivé vers la fin du 18.e siècle, a occasionée dans les vallées des environs de Lima, peut être considérée comme la cause de cet avantage pour Quito. Les années qui suivirent ce bouleversement, les récoltes manquèrent; et les plaines ayant totalement cessé d'être propres à la culture du froment, on le vendit trente piastres le boisseau. De là provint le commerce qui se fait actuellement en blé; et les navires qui le transportent aujourd'hui étaient autrefois chargés de différentes sortes de marchandises.

Il paraît que le blé destiné à la consommation des habitans de Lima, forme la moitié de la valeur des importations. En 1789, on y transporta du royaume de Chili, dix-huit mille boisseaux de froment, qui coûtèrent 275,000 piastres. Ses autres productions étant moins abondantes et moins nécessaires, auraient rendu ce royaume constamment

dépendant du Pérou. La vente des denrées, que, pour les faire passer dans les provinces d'Arequipa et celles de Buenos-Ayres, qui en sont voisines, on envoie aux ports d'Iquique, d'Arica, d'Ilo et d'Aranta, communément dits ports intermédiaires, ne rapporte pas une somme de plus de 46,675 piastr. Il faut encore en déduire la valeur de l'herbe du Paraguay, qu'y déposent deux vaisseaux qui partent annuellement du port de Pascamayo, principalement chargés de tabac pour le compte du roi.

Quoique l'île de Chiloë soit annexée à la vice-royauté de Lima, sa proximité du Chili la fait, sous les rapports commerciaux, considérer comme soumise au gouvernement de ce dernier royaume. On ne peut déterminer avec précision la valeur du commerce de cette île, parce qu'on en confond les productions avec d'autres que n'en fournit point le sol. En 1789, les exportations de Chiloë se montèrent à 30,000 piastres, et les importations à 51,200. En conséquence, il y eut une balance de 21,200 piastres contre la vice-royauté de Lima.

Valdivia n'ayant rien à exporter, il ne s'y rend annuellement que deux navires, dont l'un part de Valparaiso, chargé de vivres, et

l'autre de Lima. Celui-ci porte la solde des troupes qui composent la garnison. Ce défaut total de commerce ne prouve pas que le sol soit stérile. Vers la chaîne des montagnes, et à peu de distance de la ville, il y a des vallées qui abondent en toutes sortes de productions, et principalement en grains. Les montagnes sont couvertes de chênes et d'autres arbres de construction dont on fait de fréquentes demandes; et les mines d'or de ce district ont été citées pour la finesse du métal, qui n'était jamais au-dessous de vingt-trois carats. Toutefois les habitans ayant été immolés par les Indiens vers la fin du dix-septième siècle, et la population actuelle ne se montant pas à plus de deux mille ames, l'état de Valdivia est devenu déplorable. Pour en relever le commerce, on en a dernièrement déclaré le port franc, en le soumettant à la présidence du Chili.

Les ports de Realexo et de Sonsonate sont les seuls qui soient fréquentés, à cause de l'exportation qui se fait depuis Callao jusqu'à la côte de l'extrémité méridionale du royaume de Guatimala. Cette exportation consiste en fourrures, en vins, en eaux-de-vie, en huiles, etc. Elle est si peu considérable, qu'en

1789, elle ne produisit pas une somme de plus de 28,350 piastres. D'un autre côté, les importations en indigo, en piment, en poix, en planches de cèdre, en bois de Bresil, etc., formèrent l'équivalent de la somme de 124,500 piastres, ce qui fit, contre la vice-royauté de Lima, une balance de 96,150 piastres. La remise des droits sur les importations et sur les exportations, qui a été faite dernièrement aux ports d'Omoa et de Truxillo, situés dans la partie méridionale du même royaume de Guatimala, produiront de toute nécessité un changement dans ce commerce.

La vice-royauté de Lima fait avec celle de Santa-Fé, un commerce qui est en partie intérieur et en partie maritime. L'un a lieu par la province de Quito, et l'autre par les ports de Guayaquil et de Panama. Depuis Callao jusqu'au port de Puna et à la rivière de Guayaquil, les exportations consistent en vins ou cuirs de Coquimbo, de Nasca, de Pisco et de la Conception; en eaux-de-vie, en sucre, en farine, en cuivre, etc. Celles du même port de Callao jusqu'à celui de Panama, se composent principalement d'étoffes fabriquées dans le pays, de laines et de farine. Les principaux articles de commerce envoyés par

terre aux ports intermédiaires de Paita, de Pascamayo et de Truxillo, etc., et que de là on transporte à Guayaquil et à Panama, sont du coton, des peaux tannées, des souliers, des chapeaux, des flanelles et du sucre. Les exportations de l'année 1790 formèrent une valeur de 128,295 piastres.

Les importations de la vice-royauté de Santa-Fé dans celle de Lima, se font par les ports de Guayaquil et de Panama, jusqu'à Callao, et aux ports intermédiaires de Paita et de Truxillo. Elles consistent en cacao, en café et autres productions. En 1789, elles furent de 284,440 piastres. La balance, contre la vice-royauté de Lima, fut donc de 156,164 piastres.

Telle est l'esquisse du commerce du Pérou. Elle démontre combien il est déchu, puisqu'à l'exception des avantages que plusieurs provinces de la vice-royauté de Buenos-Ayres lui procurent, il ne peut balancer les importations qu'il est obligé de faire. La matière sera mieux éclaircie par la récapitulation suivante :

Exportation à Buenos-Ayres,	2,034,980 piastres.
Importation de Buenos-Ayres,	864,790
Balance en faveur de Lima,	1,170,190

Exportation au Chili,	458,317 piastres.
Importation du Chili,	629,800
Balance contre Lima,	171,483
Exportation à Chiloë,	30,000
Importation de Chiloë,	51,200
Balance contre Lima,	21,200
Exportation à Guatimala,	28,350
Importation de Guatimala,	124,500
Balance contre Lima,	96,150
Exportation à Santa-Fé,	128,295
Importation de SantaFé,	284,460
Balance contre Lima,	156,165
Total des exportations,	2,679,942
Total des importations,	1,954,750
Résultat en faveur de Lima,	725,192

Il faut ajouter à cette somme le produit du frêt que l'on déduit d'abord du montant des ventes, et qui appartient exclusivement à des individus qui habitent dans la juridiction de Lima, et sont les seuls propriétaires des vaisseaux de commerce, et des mules sur le dos

desquelles se font les transports par terre. Le droit de commission pour la vente et la livraison des productions du pays, est fixé à quatre pour cent; mais, quant aux achats, quant aux recouvremens pour les villes situées dans l'intérieur du pays, et quant aux remises faites par elles, c'est la coutume de leur rendre gratuitement ces services d'amitié et de confiance. Ce moyen par lequel les négocians mettent leurs entreprises à l'abri des hasards auxquels sont exposés les navires, n'est point en usage au Pérou. Dans le fait, le peu de vaisseaux qui naviguent dans la mer du Sud, ne suffiraient pas pour établir des bureaux d'assurance.

L'état que nous venons de donner, ne peut être augmenté que de peu, par la petite quantité de laine de vigogne, et par les deux mille quintaux de quinquina qu'on exporte tous les ans. Le premier article ne produit qu'une somme de dix mille piastres. Quant au quinquina, on le vend au bas prix de vingt-cinq piastres le quintal, ce qui produit cinquante mille piastres. On a depuis peu tiré des territoires montagneux d'Huanuco, de Tarma et de Xauja, une espèce particulière de quinquina; mais la quantité en a été peu

considérable. Comme la qualité supérieure dont il est, l'a fait préférer à toutes les autres espèces qu'on a découvertes en Amérique, il y a lieu d'espérer qu'il formera bientôt un article de commerce important. On le connaît sous le nom de *roxa*, ou d'écorce rouge, et il diffère essentiellement des autres espèces, qu'on appelle *arrollada*, ou écorce roulée.

Les lois recommandent fortement de s'occuper du commerce des laines; mais il ne peut en résulter de grands avantages pour le Pérou. Outre ce qu'il en coûte pour nettoyer, carder et peigner la laine, les frais de transport par terre et par mer sont si considérables, qu'il ne reste que peu de chose aux spéculateurs. L'arrobe de laine, qui pèse vingt-cinq livres, vaut une piastre dans les lieux où se fait la tonte. On évalue les frais de transport, depuis les provinces de Xauja et de Pasco jusqu'à Lima, à quatre réales, ceux de nettoyage à deux piastres, et ceux de transport à Cadix, trois piastres. Comme, indépendamment des risques et des frais de commission, la laine est soumise dans ce port à un droit de trois piastres et trois réales, elle ne peut soutenir la concurrence avec les

laines de Ségovie et de Castille, qui sont d'une qualité supérieure, et peuvent se vendre à plus bas prix.

De tous les détails que nous venons de donner, on doit conclure qu'il faut que les provinces du Pérou cherchent des richesses dans les entrailles et non à la surface de la terre. On y trouve en abondance toutes celles qui composent le règne minéral : l'alun, la couperose, l'ocre, le cristal, des basaltes, le soufre, le *copé*, espèce de napthe noire, aussi dure que l'asphalte, et qui, bien qu'elle brûle les cordages, défaut qu'on peut corriger en la mêlant avec d'autres substances ; remplace le goudron. Enfin il y a du cuivre, du plomb, du fer, et de l'or et de l'argent, ces deux métaux précieux qui servent en général d'instrument d'opération pour toute espèce de commerce.

Dans le discours qui sert d'introduction à ses Mémoires sur l'Amérique méridionale, Zapata prétend qu'au commencement du dix-septième siècle, on comptait au Pérou dix-huit mille endroits dont le sol était minéral, en comprenant dans ce nombre cent vingt mille mines. Quoique des causes qu'on indiquera ci-après aient fait décliner cette

branche d'industrie, les mines actuellement exploitées donnent annuellement quatre millions et demi de piastres en or et en argent, sans parler de la quantité de ces métaux qu'on emploie à des objets de luxe.

CHAPITRE IX.

Commerce extérieur ou d'importation. — Causes de la décadence de ce commerce.

Comme la balance du commerce varie à proportion de l'abondance ou de la rareté, il est impossible de dire avec précision quelle est la quantité et la valeur des articles qu'on introduit annuellement au Pérou. De plus, les états des douanes ont le défaut de ne pas porter le prix des marchandises, mystère dont l'explication est le résultat des observations secrètes du négociant, et qui ne pourrait être connu du gouvernement sans une vérification inutile et odieuse, qui détruirait la liberté des conventions. Le calcul fondé sur le nombre des consommateurs, approcherait le plus de la vérité, si les diverses classes d'habitans du Pérou ne se distinguaient les unes des autres par une différence totale dans les étoffes qui composent leurs vêtemens. Par exemple, celles dont se vêtent les cultivateurs et les ouvriers, dans toutes les provinces,

sont fabriquées dans le pays. Le moyen le plus propre à faire connaître ces renseignemens utiles et à conserver l'exacte balance qui doit être maintenue entre l'introduction et la dépense, est de proportionner les importations à la valeur effective des productions territoriales. Si les importations ne sont pas assez considérables pour le pays, les habitans souffrent tous les inconvéniens de la rareté. Si elles excèdent la consommation, les spéculateurs font des pertes inséparables d'une surabondance qui fait baisser les prix.

Cette maxime dont la théorie et la pratique démontrent également la justesse, est confirmée par l'état actuel du commerce dans la vice-royauté du Pérou. Nous avons déjà fait voir que les productions annuelles, soit en or, soit en argent, soit en autres articles, n'y forment pas une valeur de beaucoup plus de cinq millions de piastres; et dans le cours d'une année, à compter du mois de septembre 1785, seize vaisseaux, dont les cargaisons furent estimées vingt-quatre millions, ont mouillé dans le port de Callao. Cette excessive importation et celle des années suivantes, qui fut à-peu-près la même, ont, ainsi que la facilité d'approvisionner par la rivière de la

Plata, les provinces de l'intérieur du pays, fait pousser de grands cris sur la décadence du commerce, sur les embarras qu'il éprouvait, et sur la rareté des espèces qui devaient lui donner de la vigueur et de l'activité; car on se persuadait que ces inconvéniens étaient les résultats de la liberté du commerce. Les plaintes vagues et mal fondées, formées par des gens qui n'ont que l'intérêt particulier en vue, doivent être étouffées comme contraires à l'intérêt général.

Des étrangers prévoyant les avantages qui peuvent être les fruits de nouveaux réglemens, ont eu recours à des sophismes pour décréditer ce système vraiment utile. L'Espagne, disent-ils, n'étant que médiocrement peuplée, vu l'étendue de son territoire, ne doit pas accroître les ressources des ports de mer, qui faisant des profits plus prompts, plus sûrs et plus multipliés, favorisent le commerce au préjudice de l'agriculture et de la population. Cadix, à cause de son enceinte limitée, étant hors d'état de recevoir un plus grand nombre d'habitans, on y faisait passer les productions destinées au commerce. De là, résultait le double avantage des fonds qui étaient mis d'abord dans la circulation, puis

revenaient dans l'intérieur, pour entretenir les terres sur lesquelles résidait le propriétaire. Le nombre des navires employés au commerce des Indes, est infiniment plus considérable dans ce port qu'en tout autre; et par conséquent, il est plus facile d'y partager les risques, chose avantageuse pour le marchand qui ne peut consentir à exposer toute sa fortune. Les différentes spéculations qui se font relativement à l'abondance ou à la rareté de certains articles de commerce, et que pour éviter les pertes qu'occasione une concurrence trop forte, il est aisé de fonder sur les demandes et les remises faites en Amérique, ne peuvent être formées dans des ports situés à une très-grande distance les uns des autres. Enfin, les prix modérés auxquels on pourra se procurer les marchandises étrangères, lorsqu'elles seront rassemblées en un seul lieu, s'élèveront infiniment par l'effet du nouveau système, qui les dispersant, ne permettra pas de les maintenir à la juste valeur où la concurrence les aurait réduites.

Si l'objet de cette discussion était de justifier le système dont on vient de parler, il ne serait pas difficile de dissiper les vaines terreurs, enfantées par l'intérêt particulier, et de démon-

trer les avantages que la nation retire de la liberté illimitée du commerce. Mais comme les réflexions qui naissent de ce sujet, doivent nécessairement se borner aux effets produits sur la vice-royauté de Lima, on peut assurer, sans hésiter, et sur le témoignage des états comparatifs les plus exacts, que les malheurs dont on s'est plaint si fortement et dont on se plaint encore, ne proviennent pas de cette source.

L'Espagne se faisant illusion sur sa prospérité, et désirant s'approprier les richesses et les productions du Nouveau-Monde qu'elle venait de conquérir, non-seulement y prohiba tout commerce avec les pays étrangers, mais elle opposa des obstacles à celui que les habitans pourraient faire entr'eux. Quoique par l'édit que Charles I.er rendit en 1529, le commerce des Indes, afin que les avantages qu'il procurerait fussent communs à toutes les provinces de la couronne de Castille, eût dû être partagé entre les différens ports de l'Océan et de la Méditerranée, on fit les réglemens les plus sévères pour forcer à se rendre directement à Séville, les vaisseaux qui revenaient en Espagne. Cette restriction détruisit l'effet de la permission générale.

Le système des gallions fut adopté, comme

le plus propre à opérer l'approvisionnement des provinces; et l'échelle des prix, formée par les députés du commerce d'Espagne et de celui du Pérou, fixa la juste valeur des marchandises et des effets. La perte de la Jamaïque, arrivée au milieu du dix-septième siècle, augmenta considérablement le commerce de contrebande. Le pillage de Panama que fit, en 1670, l'anglais John Morgan, et qui força de retirer les capitaux et de retarder les remises jusqu'à ce qu'on sût l'arrivée des vaisseaux à Carthagène, et le privilége que, conformement à un article des préliminaires du traité d'Utrecht, on accorda, en 1713, à une compagnie de négocians anglais, et qui consistait dans le droit de fournir, l'espace de trente ans, des nègres au Pérou, furent par la concurrence qu'ils établirent, si contraires aux foires célèbres de Panama, qu'après celle qui se tint en 1737, il fut impossible de suivre plus long-tems ce système. On y substitua le commerce qui se fit par des vaisseaux détachés qui doublaient le cap de Horn. Leur nombre ni le tems de leur départ n'étaient point fixés, la permission de les employer de la sorte étant une faveur sujette à une infinité de délais et de formalités, établis sous le prétexte de

prévenir les fraudes, et qui combinés avec le taux élevé des droits, empêchaient le succès de toute entreprise. A la fin, on accorda la liberté du commerce, qui fut promulguée au mois d'octobre 1778, mais qui ne put avoir généralement lieu que dans les derniers mois de l'année 1783, à la conclusion de la paix. Comme dans la chaleur de la nouveauté, les spéculations se multiplièrent au point extraordinaire dont on a déjà parlé, le manque de vente et de retours contraignit un grand nombre de négocians à suspendre leurs paiemens. Ces faillites ne devaient donc pas être attribuées à la liberté : elles provenaient d'un manque de combinaison. Le commerce étant soumis aux caprices des hommes et à une foule d'incidens compliqués, il faut pour s'y livrer avec succès, un degré de vigilance et d'attention que certainement on ne remarqua point au Pérou, dans les années 1785 et 1786, où le grand nombre de ceux qui spéculèrent sur les importations, surchargèrent de marchandises pour vingt-quatre millions de piastres, un pays qui n'en consomme que pour quatre millions tous les ans. Cet excédant occasiona une stagnation telle, que le commerce en fut interrompu.

Entreprendre de régler le commerce par des lois particulières et fixer le nombre des tonneaux qui doivent être embarqués, c'est opposer un mal continuel à un inconvénient passager. Qu'on laisse à tous les sujets d'un Etat l'espoir d'acquérir, ainsi que celui de jouir du fruit de leurs travaux, et leurs revers les rendront plus circonspects sur le choix des moyens. L'agriculture et le commerce, ainsi que tous les arts, ont, pour prospérer, besoin de la liberté et de cette activité que donne l'intérêt particulier. C'est au Gouvernement qu'il appartient de les surveiller ; mais une fois placé sur la voie qui conduit à la félicité générale, le citoyen doit la suivre tranquillement et sans être inquiété. Lorsque dans le commencement du dix-septième siècle, l'impossibilité où l'Espagne était d'approvisionner ses colonies, engagea les négocians de Saint-Malo d'ouvrir, en doublant le cap de Horn, un commerce avec l'Amérique méridionale, l'émulation générale occasionée par l'appât du gain, excita une concurrence qui réduisit considérablement la valeur des marchandises; et même en quelques cas, où il fut impossible de trouver à s'en défaire à aucun prix, les supercargues furent obligés

de les faire jeter au feu. Cet exemple rétablit promptement l'équilibre.

Si l'on faisait une comparaison exacte des progrès du commerce dans les tems antérieurs à la permission, et de son état présent, on verrait que le Pérou a cherché constamment à maintenir la même proportion entre ses importations et ses exportations, et que l'augmentation opérée par la liberté, a réparti les profits dans un plus grand nombre de mains qu'auparavant, ce qui a été aussi avantageux au trésor public qu'à tous les sujets du roi.

Les avantages du système actuel sont trop évidens pour que nous le comparions à celui des *armadas* ou des gallions. La suppression de ceux-ci a extrêmement nui aux nations étrangères, en les privant des profits qu'elles retiraient de l'approvisionnement du Pérou, et en les empêchant de s'en approprier en grande partie les trésors, par une importation qui ruinait le pays.

Dans le dix-septième siècle, le chargement des gallions et des vaisseaux qui les suivaient, était évalué à quinze mille tonneaux, pour la consommation du Pérou, et de la province de Terre-Ferme. En 1540, il était réduit à deux mille, la contrebande ayant fourni les

treize mille tonneaux de surplus. La facilité avec laquelle un riche négociant pouvait s'emparer de toute une branche de commerce, le rendait l'arbitre du prix qu'il élevait à un taux que la seule nécessité contraignait de modérer. Le quintal de fer se vendait cent piastres, celui d'acier cent cinquante; et une aussi monstrueuse disproportion entre la valeur réelle et le prix exigé, avait également lieu pour toutes les autres marchandises. Les retours pour le compte de la métropole étaient proportionnés à la très-petite part qu'elle avait à ce commerce. Depuis l'année 1714 jusqu'à l'année 1739, il n'y eut que trente-quatre millions de piastres d'enregistrées. Durant tout cet espace de tems, on ne mit en mer que quatre *armadas*, quoique les réglemens portassent qu'on ferait partir des gallions tous les ans, ou tous les dix-huit mois au plus tard. Les délais favorisèrent la contrebande; et le quarante-troisième article de l'assiente par lequel il était permis aux Anglais d'envoyer annuellement dans les colonies espagnoles, un vaisseau du port de cinq cents tonneaux, devint si préjudiciable au Pérou, que le mal parût presque incurable. Cependant on y remédia en partie,

lorsqu'en 1748, on permit la navigation autour du cap de Horn, à des vaisseaux qui furent appelés *vaisseaux de regître*, et au moyen desquels les communications avec la métropole devinrent plus directes et plus fréquentes. Les calculs des étrangers qu'avait favorisés la marche méthodique et lente des gallions, furent dérangés par l'incertitude du départ et du nombre des vaisseaux. Depuis cette époque, tout ce que l'Europe peut fournir d'utile, d'agréable ou de commode, s'est insensiblement répandu dans le Pérou. Les prix ont diminué au point qu'on peut maintenant[1] se vêtir du drap le plus beau, moyennant une somme qui n'eût pas suffi pour se procurer le drap le plus grossier des fabriques du pays. La population de Lima où, en 1749, on ne comptait pas quarante-cinq mille ames, s'est élevée à cinquante-deux mille. L'accroissement des capitaux, et la modicité de l'intérêt payé par le spéculateur, ont fait exploiter plus de mines et raffiner une plus grande quantité de métal. Actuellement on frappe annnellement dans la monnaie de Lima quatre cent mille marcs d'argent, au lieu de deux cent

[1] En 1791, année où furent faites toutes ces observations. (*Note du traducteur.*)

trente mille, au plus, qu'on y frappait auparavant. Enfin les retours pour la métropole se sont quadruplés, comme les productions du pays. Ils se sont montés par an, à quatre millions et demi de piastres d'argent, et à environ un million en marchandises, sans parler de ce qui a été envoyé par Buenos-Ayres et Carthagène.

Ces avantages se sont accrus par degrés. Lorsque les premiers vaisseaux de regître mouillèrent dans le port de Callao, le prix de l'assurance était de vingt pour cent, à Cadix. L'année suivante, il tomba à quinze, et il diminua successivement, au point qu'en 1790, il n'était plus que de deux pour cent. Cette réduction est une preuve évidente de la bonté du système actuel. Pour savoir si un pays est riche ou pauvre, et pour connaître le degré de protection qu'on y accorde au commerce, il suffit d'examiner l'intérêt de l'argent. S'il est élevé, le commerce décline faute d'encouragement et d'une communication active qui le soutiendrait. Si d'un autre côté, l'intérêt de l'argent est bas, la circulation est animée, et s'étend par la distribution des fonds, dans les mains de la partie la plus industrieuse et la plus utile de la nation.

L'Espagne, qui en 1500 payait dix pour cent d'intérêt, n'en paya plus que quatre en 1550, la découverte de l'Amérique ayant accru à un point excessif, et tout-à-coup, le nombre des espèces qui étaient en circulation dans le royaume.

Cependant la quantité d'espèces qui circulent dans un pays n'est pas toujours un sûr indice de l'état de son commerce, qui peut fleurir d'une manière extraordinaire, sans que ses productions soient parfaitement en rapport avec l'argent. Par exemple, le produit des manufactures de l'Angleterre fut de cinquante et un million sterling en 1783, et de soixante-huit millions trente mille liv., même monnaie, en 1784; cependant, il n'y avait pas en circulation dans tout ce pays, y compris l'Ecosse, plus de trente millions d'espèces d'or, et de sept d'espèces d'argent. Quoique la liberté ait pu, comme on l'a allégué, avoir diminué le montant des espèces au Pérou, il ne s'ensuit donc pas qu'elle ait causé la décadence du commerce de cette vice-royauté.

Hume dit, dans ses Essais politiques, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour réduire la valeur des espèces, que l'établissement

des banques, des fonds publics et des billets de confiance. Si ceux-ci sont multipliés, les autres deviendront rares en proportion; et de la sorte une grande partie des métaux précieux disparaîtront; car en voyant que le papier n'a point de valeur hors du pays qui lui en a donné une nominale, l'étranger ne voudra point recevoir que des espèces monnayées qu'il importe de conserver par-tout. Ces réflexions ont été confirmées par l'expérience. L'or et l'argent circulaient abondamment dans les colonies américaines, avant qu'on y eût introduit des billets de crédit; mais aussitôt que ceux-ci eurent paru, on ne vit presque plus d'espèces sonnantes. Cette petite quantité d'or et d'argent qui circule en Angleterre, est, selon les écrivains politiques, le résultat des billets de banque et des autres effets de ce genre qu'on y met dans la circulation; et les avantages que la France retire à cet égard [1], sont attribués à la rareté des effets de confiance dans le commerce.

La monnaie de cuivre, dont en 1542 on tenta l'introduction dans l'Amérique méri-

[1] Nous venons de dire que ce morceau a été composé en 1791. La France était alors bien près de vérifier l'observation de Hume. *(Note du traducteur.)*

dionale, mais à laquelle força de renoncer la répugnance des Indiens, qui en moins d'un an, en jetèrent dans les rivières et les lacs pour plus d'un million de piastres, ne peut qu'être contraire dans un pays dont les principales productions consistent en or et en argent, et qui doit entretenir l'idée, quelque illusoire qu'elle puisse être, que les véritables richesses d'un Etat consistent dans l'abondance de ces métaux. Les avilir par leur concurrence avec un autre signe, ce serait ralentir l'ardeur de ceux qui s'occupent à les tirer des mines, et faire revivre ce système erroné qui porta l'Espagne à prohiber les tissus d'or et d'argent.

Il fut défendu, sous des peines très-sévères, aux citoyens de Gênes de se servir de vases de porcelaine; mais ils furent maîtres de les remplacer par de la vaisselle d'or ou d'argent. Le gouvernement de cette république avait sagement prévu que s'il laissait baisser la valeur de ces métaux, l'Etat en serait insensiblement dépouillé, et se verrait réduit à l'indigence, comparativement aux autres nations qui ne recevaient pas la monnaie de cuivre et le papier comme espèces sonnantes.

Ces observations dont en général la justesse

est évidente, acquièrent plus de force encore, à l'égard de l'Amérique méridionale, où l'argent peut être considéré comme la principale production du pays. De même qu'il serait absurde à une nation agricole, de chercher à augmenter l'industrie et les produits du sol, en tenant ses grains renfermés dans ses greniers; de même aussi, ce serait une erreur de supposer que l'introduction d'une monnaie de cuivre, et du papier, serait utile à l'Espagne et à ses possessions en Amérique. Les *quartillos* ou les quarts de reales qu'on frappe actuellement, sont un expédient plus heureux pour remédier aux inconvéniens qui résultent du besoin de petite monnaie, et pour donner plus d'activité à la circulation. Ils maintiendront le taux de l'argent, et en même tems les retours seront plus mulipliés et plus prompts par l'introduction de signes représentant de petites valeurs.

On a fortement recommandé l'encouragement de l'agriculture, comme l'unique moyen de tirer le Pérou de l'état d'abjection où il est plongé. Cette proposition qu'on a adoptée sans examen, et que l'inexpérience a répétée, doit céder à une discussion plus approfondie. D'après la nature du climat et du sol, la plus

grande partie des terres du Pérou ne peuvent être cultivées avec quelque apparence de succès. Ce sont ou des déserts arides, ou des montagnes glacées, qui sont condamnées à une stérilité perpétuelle. Cependant il n'y a point de doute que les productions du territoire ne pussent, jusqu'à un certain point, être augmentées par l'amélioration d'autres terres, et par la culture de plaines immenses qu'arrosent de grandes rivières et les eaux du ciel. Ce fut par de tels moyens que les provinces de Biscaye et de Guipuscoa, qui sont naturellement stériles, ont été fertilisées, au point que la plus grande partie des terres y donnent annuellement deux récoltes. Il en est de même de la Catalogne, qui bien que le territoire en soit montagneux, passe pour une des provinces les mieux cultivées de l'Espagne. Mais il ne conviendrait pas d'entreprendre, à grands frais, au Pérou, des travaux immenses; car les produits ne pourraient couvrir la dépense, et n'enrichiraient pas infiniment le pays. C'est de l'augmentation et du nombre des habitans, et non de l'extension du territoire qu'en dépend la prospérité. Depuis deux siècles et demi, différentes causes ont concouru à faire périr les naturels de

l'Amérique. La petite vérole qui, avant l'année 1588, n'était point connue au Pérou, y a fait les plus grands ravages; et il en sera toujours ainsi parmi les Indiens, qui, pour se garantir des piqûres des insectes, se frottent le corps d'une composition de piment et d'huile, et se durcissent tellement la peau, que l'éruption ne se fait plus que très-difficilement. L'usage immodéré des liqueurs fortes, et le service oppressif, connu sous le nom de *meta*, service qui arrachant l'indien à sa femme et à ses enfans, le force à s'exiler à deux cents ou à trois cents lieues, l'expose aux inconvéniens du changement de climat, et le fait descendre dans les entrailles de la terre, où il ne respire qu'un air pestilentiel, ont réduit le nombre des indigènes à sept cent mille, dans la vice-royauté de Lima. Une semblable diminution s'est fait remarquer en d'autres parties de l'Amérique méridionale. L'an 1600, le diocèse de Mexico contenait, selon les documens les plus authentiques, cinq cent mille Indiens tributaires; et lors du dénombrement, fait en 1741, il ne s'en trouva plus que cent dix-neuf mille six cent onze. La population de la tribu de los Angelos, qui à la première de ces époques se montait à deux cent cin-

quante-cinq mille ames, n'était plus que de quatre-vingt-huit mille deux cents à la seconde. La tribu d'Oaxaca qui, en 1600, se composait de cent cinquante mille individus, était réduite à quarante-quatre mille deux cent vingt-deux, aussi en 1741. Ce vide immense dans la population n'est pas restreint aux seules possessions espagnoles; et il paraît qu'il est de la destinée des nations sauvages de s'éteindre en s'approchant des peuples civilisés.

Cet inconvénient fit recourir à l'importation des nègres en Amérique, très-peu de tems après la découverte, c'est-à-dire en 1517. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1790, près de onze millions de ces malheureux ont été arrachés à leur pays natal. On peut supposer qu'il en entre annuellement cinq cents dans la vice-royauté de Lima. Toutefois ce nombre n'en augmente que faiblement la population. Le chagrin que les nègres ressentent de se voir réduits à un dur esclavage, le cruel traitement qu'ils éprouvent pour les fautes les plus légères, l'insuffisance et la mauvaise qualité de leurs alimens, les travaux pénibles auxquels ils sont condamnés, travaux dont les femmes ne sont pas même exemptes à la fin de leur grossesse et dans les

premiers jours qui suivent leur délivrance, sont aussi au nombre des causes qui arrêtent la propagation de leur espèce; mais il n'en est point ainsi de ceux qui ne sont point soumis au joug de l'esclavage. A la vérité leur multiplication a causé des abus qui ont plus d'une fois occasioné l'intervention de la loi. Par le mélange des différentes castes, ceux qui descendent des nègres sont parfaitement blancs à la quatrième génération.

Les émigrans européens qui se sont embarqués dans les gallions et en d'autres vaisseaux, ont été presque tous ensevelis dans le tombeau des Espagnols, nom que l'air morbifique qu'on y respire, a fait donner à Porto-Bello. Il en pérît une fois, au moins six cents en une semaine; et la mortalité fut telle ensuite, qu'il fallut discontinuer les embarquemens. Ceux qui pour fuir le danger, se sont retirés au Pérou, ont été ou des hommes qui ayant usé des moyens qu'ils avaient pour acquérir une fortune, sont allés la dépenser dans leur pays natal, ou des gens qui, découragés par une perspective fâcheuse, sont demeurés dans le célibat, ou des vagabonds qui n'avaient que le desir d'amasser des richesses; ceux-ci procréent peu d'enfans, parce qu'ils ne pourraient les nourrir.

Si le manque de bras et le peu de consommation intérieure mettent de grands obstacles aux progrès de l'agriculture, au Pérou, les distances, la position géographique et le manque de canaux, de ponts et de chemins, n'en opposent pas de moindres au commerce extérieur. En conséquence on n'y connaît point celui qui consiste à acheter les productions d'une province pour les revendre dans une autre. C'est aussi par la même raison qu'on ne s'y sert point de chariots; et les transports y étant infiniment plus chers et plus longs qu'en toute autre contrée, la circulation et l'importation y sont presque impossibles. Il faut amener les productions, de quarante ou de cinquante lieues de distance. En les transportant on essuie une foule de délais et l'on rencontre une infinité d'obstacles ; et la consommation intérieure étant à-peu-près nulle, les marchandises sont exposées aux risques d'une navigation prolongée, qui est très-coûteuse.

Il semble donc démontré que, faute de consommation intérieure et extérieure, et par l'effet de sa position locale, et des divers obstacles dont on a parlé, le Pérou ne peut prétendre à un commerce très-étendu sous

le rapport des productions animales et végétales. Il doit par conséquent se borner à extraire une plus grande quantité d'or et d'argent, et proportionner les importations de la métropole, de manière que l'introduction des marchandises n'excède pas le produit annuel de ces métaux; car c'est-là l'unique moyen de maintenir un juste équilibre. Il est bien connu que les mines de ce pays sont très-diversifiées. C'est ce don de la nature qu'il convient de mettre à profit, et loin qu'on l'ait fait, la diminution de la consommation du vif-argent au Pérou, prouve qu'on y a, sans nécessité, abandonné un grand nombre de mines productives. On ne peut nier toutefois que la disposition des terres, qui depuis la cîme des Cordillères vont constamment en pente jusqu'à la mer, n'ait fréquemment occasioné des inondations qui ont couvert des territoires minéraux d'une grande étendue. Il est vrai aussi que le peu de rapport de beaucoup de mines et le bas aloi du minerai qu'on en tirait, ont contraint de renoncer à les exploiter. Enfin la rareté des bras qui s'est fait sentir dans toutes les provinces du Pérou, a nécessairement fait fouiller moins de mines, et moins cultiver la terre.

CHAPITRE X.

Notice sur la religion des anciens Péruviens.

Toutes les nations ont reconnu en tout tems que le monde est l'ouvrage d'un Dieu qui le conserve et le gouverne. La nature elle-même en offre les plus fortes preuves. La voûte céleste ornée de flambeaux lumineux, le soleil, ce souverain des années et des jours, les plaines couvertes de fleurs et de moissons dorées, les quadrupèdes qui foulent la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, les poissons qui nagent dans les eaux, démontrent la puissance de l'Éternel et la perfection de son ouvrage. L'homme seul quittant les traces de la lumière, s'enfonce dans les ténèbres, substitue l'impiété à la religion, et rend aux créatures l'hommage qu'il ne doit qu'à son créateur.

L'idolâtrie était poussée au plus haut degré d'extravagance au Pérou, quand Manco Capac, qui joignait beaucoup d'adresse à une grande ambition, parvint à persuader aux

Péruviens que le soleil était son père, et l'avait envoyé sur la terre pour établir son culte et gouverner toutes les nations en son nom. Le brillant éclat de cet astre, l'ignorance qui régnait parmi les peuples du Pérou, et les fables débitées par cet aventurier, servirent de base à une nouvelle religion et à la monarchie des incas. Ces princes se vantant de devoir leur origine au soleil, s'empressaient de donner des preuves du zèle avec lequel ils remplissaient les intentions de cette prétendue divinité, et du respect dont ils se disaient pénétrés pour elle. Ils lui érigèrent dans la capitale de l'Empire, un temple magnifique où ils prodiguèrent les ornemens d'or et d'argent, et qu'ils remplirent de figures de toutes sortes d'animaux. Non-seulement l'astre du jour y était représenté sous sa forme naturelle, mais on l'y révérait encore sous les emblêmes qu'offraient différentes idoles. On y remarquait celles d'*Apuinii*, ou du soleil lui-même, comme créateur et souverain maître; de *Churi Inti*, son fils; d'*Imic-Vauqui*, son frère, et de *Tarigatanga*[1]. Elles recevaient toutes les plus grands hommages.

[1] Un en trois, et trois en un. Plusieurs auteurs qui prétendent que saint Thomas visita le Pérou, disent que

Des vierges, auxquelles on donnait le nom d'*Acllnacunas*, étaient consacrées au culte du soleil et demeuraient dans son temple [1]. Leur personne était sacrée. L'inca et les *Cucipatas*, ou les prêtres du soleil, avaient seuls la faculté d'approcher des autels de la divinité, ce qu'ils ne faisaient qu'avec de grandes marques de respect, qu'en faisant de profondes génuflexions et en silence. C'était de la sorte qu'ils se présentaient sur-tout pendant le *Raymi*, fête solennelle qui tombait au mois de décembre, et était célébrée par des danses et par des chants.

Dans leur zèle pour le culte de leur prétendu père, les monarques du Pérou suivaient, à l'égard de leurs conquêtes, des maximes toutes différentes de celles des anciens Romains, qui plaçaient au Capitole, parmi les statues des divinités tutélaires de Rome, les images des dieux révérés dans les pays qu'ils avaient soumis. Les incas, en éten-

cet apotre résidait à Cuzco, qu'il y prêcha l'Evangile, et l'incompréhensible mystère de la Sainte-Trinité, mais que le tems et l'extrême ignorance des Indiens ont altéré cette tradition, et que les incas l'ont superstitieusement appropriée au culte du soleil.

[1] Elles y restaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

dant leurs domaines, accroissaient le nombre des adorateurs du soleil; et s'ils renfermaient dans son temple les idoles des peuples subjugués, ce n'était point pour leur rendre hommage, mais pour les conserver comme des garans de la fidélité de leurs nouveaux sujets [1].

Quelque intérêt qu'eussent les incas à propager une religion qui leur était si favorable, puisqu'elle assurait leur couronne [2], et quelque grand que fût le soin avec lequel ils s'efforçaient d'en maintenir le culte, l'un d'eux voyant l'astre du jour faire une révolution perpétuelle, fut forcé de reconnaître que ce mouvement continuel était propre à une créature, et annonçait clairement que cette planète dépendait d'une cause suprême qui la gouvernait entièrement. Inspiré par ces sublimes idées, il confessa la toute-puissance de cette cause, à laquelle il donna le nom de

[1] Malgré cette coutume qui était générale, l'inca Huayna consultait l'idole *Rimac*, ou l'orateur, dont le nom corrompu avec le tems a produit celui de la ville de Lima.

[2] Les Indiens étant persuadés que les incas étaient issus du soleil, les considéraient comme des dieux. En conséquence, la plus légère offense envers eux était un sacrilége affreux.

Pachacamac [1]. Cependant le culte superstitieux que les Péruviens rendaient à un être créé, ne fut aucunement altéré par cette déclaration. En réfléchissant à la beauté et à l'heureuse influence de cette planète, on trouve des motifs qui font excuser leur erreur. Le soleil, par la diffusion de sa lumière, réjouit l'esprit, vivifie et fortifie le corps, fait éclore des fleurs qui flattent la vue et l'odorat, fournit d'herbes salutaires les prairies, dore les épis de Cérès et mûrit les fruits de Pomone.

Tels étaient les principaux objets que révérait la masse du peuple, qui voulut même trouver une divinité pour chaque situation, pour chaque besoin, pour chaque ministère. De tous côtés s'élevaient des *huacas* ou des temples dans lesquels les Péruviens sacrifiaient à leurs idoles, faisaient des libations de *chica* [2], offraient des *cuyes* [3] et du *coca* [4], et faisaient évaporer ou consumer par le feu les aromates qu'ils leur présentaient. Croyant

[1] Le Tout-Puissant. On lui avait élevé un temple dans la vallée de Lurin.

[2] Liqueur fermentée tirée du maïs.

[3] Des lapins sauvages.

[4] Herbe nutritive et propre à fortifier, qui ressemble au bétel des Indes orientales, et sert aux mêmes usages.

que leur fortune et leur vie dépendaient de ces idoles, ils les intercédaient pour eux-mêmes et pour la conservation de leurs biens. Ne se reposant pas toutefois sur de tels protecteurs, ils avaient des lares ou des dieux tutélaires qu'ils croyaient occupés à veiller sur les familles. Ces dieux étaient considérés comme les propriétaires des habitations, et leurs qualités étaient indiquées par les noms de *Conopas* et de *Guasicamayac*, qu'on leur donnait [1]. Les plantations avaient des divinités qui rendaient les récoltes abondantes. Les *Compas* [2] étaient chargés de fournir toute l'eau nécessaire à l'irrigation des terres en culture. C'était aux *Mamateras* [3] à faire croître le maïs et à rassembler de grands amas de grains. Les *huancas* [4], comme propriétaires particuliers de telle ou de telle portion de territoire, devaient soulager les agriculteurs dans leurs travaux.

[1] Seigneurs ou maîtres de la maison.

[2] C'étaient des pierres auxquelles les Péruviens demandaient de l'eau.

[3] Pierres de la forme d'un long cylindre, auxquelles on demandait d'abondantes récoltes de maïs.

[4] Grosses pierres qui étaient placées dans les plantations, et que les Indiens croyaient en être les divinités tutélaires.

Sollicitant en toute occasion le secours de la divinité, les Péruviens cherchaient à communiquer son essence à des choses créées, à des choses dépourvues de toute sensation et incapables de produire elles-mêmes les moindres effets. Cette erreur leur en faisait commettre de plus grandes et troubler les mânes de leurs ancêtres. L'asyle des morts était profané par principe de religion, et les *malquis* [1], élevés au rang des dieux, recevaient dans les plaines les sacrifices qu'on leur offrait.

Toutes leurs erreurs étant couvertes du voile de la piété, les Péruviens n'apercevaient point une si étrange altération d'esprit. En conséquence, ils ne faisaient pas un seul pas sans invoquer la divinité qu'avait créée leur imagination, et sans lui faire une offrande. Ils inventèrent des rites inutiles et multiplièrent les présages. Ils coupaient en grande cérémonie, pour la première fois, les cheveux de leurs fils. Ils rassemblaient alors leurs parens, leurs amis, montraient beaucoup de joie, et donnaient à l'enfant de l'or, de l'argent et d'autres objets. Les mères en faisaient autant lorsque leurs filles arrivaient à l'âge de puberté. Enfin on avait recours, en de

[1] Les corps morts.

telles occasions, à des charmes, à des enchantemens, pour assurer la félicité de la jeune personne ou de l'enfant.

Les malades s'empressaient de se baigner dans les rivières et dans les étangs, et répandaient leur salive sur le *ychu* [1]. Ils étaient persuadés que par là ils guériraient ou soulageraient leurs maux.

S'il y avait éclipse de soleil ou de lune, ils croyaient que, poursuivis par de puissans ennemis, les astres qu'ils divinisaient avaient besoin de secours. Ils gémissaient, poussaient de grands cris, s'imaginant que le retentissement des échos troublerait les assaillans et les forcerait à renoncer à leur entreprise.

Les étincelles que le feu faisait jaillir, ils les considéraient comme des signes de sa colère. Pour l'appaiser, ils lui présentaient du maïs et du *chica*. S'ils entendaient roucouler une tourterelle, ou si quelque oiseau poussait des sons plaintifs, c'étaient les présages les plus sinistres. On faisait des offrandes à ces animaux; on les suppliait de s'éloigner, ou de faire tomber le poids de leur colère sur des ennemis.

Excités par une curiosité vaine, et dési-

[1] Espèce de roseau.

rant de pénétrer dans l'avenir, les Péruviens avaient recours à la magie. Les *Camascas* et les *Achicamayos* étaient leurs oracles. Ces devins prétendaient découvrir ce qu'il y avait de plus obscur et de plus caché. Pour y parvenir, ils mêlaient avec leur salive du jus de coca dans la pomme de leur main, et ils laissaient écouler cette mixtion entre le pouce et l'indicateur. Toute la science consistait à observer la manière dont la liqueur s'épanchait. Les Camascas et les Achicamayos se disaient maîtres des secrets de la nature, et prétendaient avoir le droit de dispenser les biens et les maux, la fortune et la santé.

CHAPITRE XI.

Mœurs et coutumes des Indiens de la Pampa-del-Sacramento, et des montagnes des Andes.

Après la conquête de l'Amérique, il parut dans l'ancien monde, une foule de descriptions du nouveau, auquel on donnait une quantité d'Empires que toute la terre n'aurait pu contenir. Le tems a dissipé ces chimères, qui n'ont été utiles qu'en ce qu'elles ont porté plusieurs missionnaires à visiter les montagnes. Il paraît résulter de leurs relations qu'il n'y a dans tout le pays qui environne Manoa, et dans la plaine immense qui aboutit du côté de l'est à la Cordillère du Bresil, d'autres trésors que ceux dont il sera parlé dans les voyages des pères Sobreviela et Girbal, ni d'autre état social que celui que nous allons faire connaître par les détails suivans.

Les Indiens de cette contrée vivent dans les forêts, et forment de petites tribus qui sont soumises à un ou à deux caciques, et se

considèrent comme des nations distinctes et même ennemies les unes des autres. Ils sont ordinairement d'une haute taille, robustes et bien faits. Lorsqu'il naît parmi eux un enfant mâle, dont les membres sont mal conformés ou qui a quelque autre défaut, on le prive aussitôt de la vie. Leur complexion est plus belle que celle des Créoles ; et même les Cossivos pourraient, à cet égard, soutenir le parallèle avec les Européens, si leur vie errante dans les montagnes, si les graisses dont ils se frottent et les piqûres des mouches de sable et des mosquites ne leur gâtaient la peau. Ils s'attachent sur-tout à bien asseoir toutes les parties du corps, et à rendre plats le front et le derrière de la tête, afin, disent-ils, qu'elle ressemble à la lune quand elle est en son plein. Ils serrent avec des bandes de chanvre le corps et les jointures aux garçons, dès leur plus tendre enfance. Ils enveloppent le front dans du coton, sur lequel ils appliquent une petite planche carrée. Ils en font tout autant à l'occiput ; et ils fixent le tout avec des cordes, jusqu'à ce que l'effet qu'ils attendent ait été produit. Ainsi la tête est alongée par le haut et aplatie derrière et devant. Une telle coutume ne peut manquer d'altérer les facultés du cer-

veau. En effet, il est impossible de trouver des hommes plus dépourvus de pensée que ne le sont les montagnards du Pérou. Ils vont presque nus. Les hommes portent une chemisette peinte de différentes couleurs, et à manches courtes. Ce vêtement qui descend jusqu'à mi-cuisse , s'appelle *usti*. Les femmes mariées sont toutes vêtues du *pampanilla*, jupon qui est ouvert sur les côtés, qui tombe de la ceinture aux genoux, et est fait de même étoffe que la chemise des hommes. En s'asseyant, les Indiens des deux sexes ont soin de fixer entre les cuisses les bords de leur vêtement, afin de couvrir ce que la décence ordonne de cacher. Cependant les filles se montrent dans l'état où Eve paraissait dans le paradis terrestre. Il y a d'autres tribus dans lesquelles hommes et femmes sont tout nus, coutume qui est probablement l'effet de la chaleur du climat. Les hommes laissent retomber leurs cheveux sur le front jusqu'aux sourcils, et derrière jusqu'au bas de l'oreille. Ils forment au sommet de la tête, un nœud, qu'ils entremêlent de longues et superbes plumes. Ils se percent, à la manière des habitans de la côte de Malabar, la peau du menton et le cartilage du nez, et ils portent diverses pendeloques en or et en ar-

gent. Ils ont aussi des bracelets et des colliers faits de dents d'animaux, et même de dents d'hommes qui ont péri à la guerre. Ils attachent à leurs épaules un carquois, et tiennent l'arc et les flèches à la main. Les femmes ne laissent, ainsi que les hommes, tomber leurs cheveux sur le devant de la tête que jusqu'aux sourcils; mais derrière, ils flottent dans toute leur longueur. Ils teignent tous, d'une couleur sombre, leurs dents et leurs lèvres, et ils se peignent tout le corps de différentes couleurs. Le rouge est reservé pour la figure.

Comparés aux habitans des Maldives et à plusieurs autres peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, les Indiens du Pérou peuvent passer pour continens. Tous, à l'exception des caciques, ont en horreur la polygamie, et les mariages formés entre parens, jusqu'au quatrième degré inclusivement. Les caciques font quelquefois la demande; mais plus fréquemment les chefs des deux familles font un accord en vertu duquel les deux jeunes gens sont unis et élevés ensemble. Cette éducation en commun produit parmi eux un amour si tendre et si passionné, qu'on y voit plus d'une Artémise faire passer en son propre sein les cendres de son époux. Cependant les liens du

mariage ne sont pas indissolubles. Les deux époux sont maîtres de se séparer et de chercher fortune ailleurs. Toutefois les femmes sont ordinairement les dernières à rompre le lien conjugal.

L'idolâtrie a été si générale qu'il est surprenant de ne pas la trouver établie parmi la plupart des nations indiennes qui habitent la partie montagneuse du Pérou. Elles croient en un Dieu à qui elles donnent une figure humaine, et qu'elles font créateur de la terre, ainsi que du ciel, où il s'est retiré, disent-elles, lorsqu'il a eu créé la première. Elles le nomment père ou aïeul; mais elles ne lui dressent point d'autel, elles ne lui élèvent point de temple, et ne lui rendent aucun hommage. Elles ne s'adressent à lui que lorsqu'il y a un tremblement de terre. Elles croient que ce phénomène provient de ce que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue, et connaître par le bruit qu'ils font, le nombre de ceux qui existent. Dans cette croyance et persuadés que le globe tremble à chacun des pas que fait la divinité, les Indiens sentent à peine la secousse la plus légère, qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent, et frappent du

pied, en s'écriant : Nous voici ! nous voici !

En examinant les obscures traditions des montagnards du Pérou, on peut reconnaître la trace des grands événemens, arrivés soit dans les tems anciens, soit en des siècles moins reculés ; mais elle est si imparfaite qu'il serait téméraire d'en induire, à l'exemple de quelques auteurs, que les apôtres ont prêché l'Evangile dans le sud de l'Amérique. Ces mêmes Indiens croient à un être malfaisant, qui habite au centre de la terre. Ils le considèrent comme la cause de leurs infortunes, et ils tremblent à son nom. Les plus rusés d'entr'eux mettent cette croyance à profit pour s'attirer le respect, et se font passer pour les délégués de l'esprit malin. Ils prennent les noms de *Moharis* ou d'*Agoreros*. On les consulte presqu'en toute occasion. On a recours à eux dans les intrigues amoureuses, dans les maladies, ou lorsqu'il s'agit de se mettre en campagne ; mais s'il arrive plus d'une fois que leurs pronostics soient faux, on le leur fait payer chèrement.

Pour accroître le pouvoir de l'amour, les Indiens emploient le *piripiri*, nom générique de plusieurs sortes de compositions tirées du règne végétal. L'une de ces mixtions une fois

introduite dans l'estomac, produit sur les femmes, un effet particulier [1]. La plante appelée *guayanchi*, étant portée par un homme dans l'*usti*, et par une femme dans le *pampanilla*, ou frottée contre les jambes, les bras, les armes, etc., resserre, disent-ils, les nœuds de l'amour, et assure le succès de toute entreprise. Pour nuire aux uns, pour favoriser les autres, pour obtenir de la pluie, pour faire déborder les rivières, pour fixer le beau tems, et avoir d'abondantes récoltes, ils mâchent et jettent en l'air une autre espèce de *piripiri*, et accompagnent cet acte de plusieurs paroles et de divers enchantemens. Le succès en une seule occasion, suffit pour donner de la confiance aux Indiens, quoique peut-être ils aient été trompés mille fois. Intimement persuadés qu'ils ne peuvent échapper à l'influence du *piripiri*, aussitôt qu'ils connaissent qu'on a usé de ce moyen à leur égard, ils considèrent attentivement la personne qui s'est enflammée pour eux, et ils lui trouvent ou s'imaginent lui trouver mille traits aimables qu'ils n'avaient pas encore remarqués.

[1] *Una de ellas, tragada, se cree disminuir el volumen de ciertas partes del sexo feminino, y mejorar su conformacion.* Texte espagnol.

Le principal emploi des moharis consiste dans le traitement des maladies. Toute maladie est attribuée à leurs enchantemens, et sur-le-champ on prend les moyens de découvrir par qui le sort a été jeté. Pour y parvenir, le plus proche parent boit une grande quantité de jus de *floripondium*, et soudain il tombe enivré par la force de ce breuvage [1]. On le place dans une posture propre à l'empêcher de suffoquer. Il reprend ses sens au bout de trois jours, et alors le moharis qui ressemble le plus au sorcier que le parent a vu dans ses rêves, doit entreprendre la cure. Si dans l'intervalle le malade meurt, on fait périr celui dont les enchantemens sont censés avoir occasioné cette mort; et si l'homme ivre n'a point vu de sorcier, le premier moharis qu'on rencontre est immolé.

On ne peut nier que les moharis n'aient par la tradition et par la pratique, acquis la connaissance d'un grand nombre de plantes et de poisons, avec lesquels ils font et des cures surprenantes, et beaucoup de mal. Mais la manie de tout attribuer à une vertu surnaturelle, leur fait joindre une foule de pratiques superstitieuses aux moyens naturels qu'ils

[1] *Datura arborea*. Linn.

emploient. Leur manière de guérir, la plus ordinaire, est de placer deux hamacs tout près l'un de l'autre, soit dans une maison, soit en plein air. Dans le premier est couchée la personne dont on entreprend la guérison, et dans le second, est le mohari ou l'agorero. Celui-ci se balance, et d'une voix de fausset prie les oiseaux, les quadrupèdes, les poissons, de rendre la santé au malade. De tems en tems il se lève sur son séant, et fait mille gestes extravagans. Il applique des poudres et des plantes aux parties affectées, ou bien il les suce. Si le mal augmente, le médecin adresse, en chantant, une sorte d'hymne à l'ame du malade, hymne dont le refrein est : *ne pars point, ne pars point.* Les assistans se joignent à lui, et ils redoublent leurs chants, plus le moribond s'affaiblit. Quand tous les enchantemens sont inutiles et que la mort approche, le mohari s'élance hors de son hamac, et prend la fuite, au milieu de quantité de bâtons, de pierres et de mottes de terre qu'on fait pleuvoir sur lui. Si c'est un guerrier qui est sur le point de rendre le dernier soupir, toute la nation se rassemble et se divise par bandes, dont chaque homme vient dire au mourant : *Où voulez-vous aller ? pourquoi nous quit-*

tez-vous ? avec qui marcherons nous aux amas [1] ? Ils lui rappellent ses actions héroïques, le nombre des ennemis qu'il a tués, et les plaisirs auxquels il va renoncer. On emploie différens tons. Quelques-uns élèvent la voix, d'autres la baissent. Le pauvre malade est forcé de supporter toutes ces importunités, sans murmurer. Lorsqu'il est sur le point d'expirer, un grand nombre de femmes s'approchent. Celles-ci lui ferment de force, la bouche et les yeux ; celles-là l'enveloppent dans son hamac, et pesant sur lui de tout le poids de leur corps, elles avancent son dernier moment. D'autres courent éteindre la lumière, et faire sortir la fumée, afin que l'ame ne voyant point l'issue par où elle pourrait s'échapper, s'embarrasse et demeure arrêtée sur le toit. Enfin, pour qu'elle ne rentre pas dans l'intérieur de l'édifice, on a soin d'en entourer les portes d'immondices dont l'odeur la force à se retirer.

Quant à la destinée de l'ame après la mort, les Indiens ont différentes opinions. Les uns croient qu'elle passe dans un autre monde où elle vit de même que dans celui-ci, mais où elle jouit de plus de repos. Un des mission-

[1] Aux ennemis.

naires qui exercèrent les premiers l'apostolat dans le pays de la tribu des Maynas, demandait à un vieillard qui était sur le point de rendre le dernier soupir, pourquoi il désirait si vivement de visiter un autre monde; et le moribond répondit que ses parens l'y attendaient avec des plantains et des *yucas* [1] bouillis. Comme les Indiens ne conçoivent rien que de matériel, ils se persuadent que dans l'autre vie il y a des danses, des divertissemens, des combats et des courses champêtres. Les éclairs sont des assauts, le bruit, qu'occasionent des exhalaisons, est celui que font les bêtes féroces, dont les ennemis ont pris la forme immédiatement après avoir été décapités. La voie lactée est le théâtre des plaisirs. On y fait une brillante réception au guerrier. En conséquence, lorsqu'il meurt, on place à côté de lui sa hachette de cuivre, pour qu'il puisse faire son entrée triomphante. D'autres Indiens croient à la transmigration, non-seulement en des corps humains, mais dans ceux des bêtes. Les ames des caciques, des guerriers, des femmes fidèles, passent dans les animaux qui sont jugés les plus estimables, tels que les singes, les tigres, etc. Comme ils pensent que

[1] Racine dont se fait le pain de *cassave*.

les ames de leurs pères ou celles des caciques entrent dans le corps des singes qui ont une queue, ou dans celui des singes qui portent une barbe, ils font quantité de génuflexions devant les animaux de cette espèce, qu'ils considèrent comme des patriarches. Quoique les Indiens dont nous parlons, s'imaginent que certains esprits parcourent les airs, ou sont retenus au fond des rivières, soit à cause de leurs crimes, soit parce qu'ils ne peuvent trouver un corps qui leur convienne, ils n'ont en général aucune idée d'un séjour de tourmens dans une vie future.

Aussitôt qu'un homme est étouffé de la manière que nous avons indiquée, quelqu'un le prend avec précaution dans ses bras, et pousse un petit cri auquel les parens les plus proches répondent par des gémissemens qu'accompagnent les cris de mille femmes rassemblées en cette occasion. Celles-ci, tant que dure ce pénible concert, portent la main à leurs yeux pour recueillir leurs larmes, puis elles la baissent jusqu'à terre pour les y essuyer. Il en résulte, autour des sourcils et des cils, un cercle qui leur donne un aspect hideux, et qu'elles n'effacent que lorsque le deuil est fini. Les premiers cris cessent à l'aspect de

plusieurs pots de *masato*[1], et toute la compagnie va briser les meubles du décédé et brûler ses vêtemens, pour qu'on l'oublie plus promptement. Si le défunt était un cacique ou un guerrier fameux, ses funérailles durent plusieurs jours de suite, pendant lesquels le peuple se rassemble de grand matin, à midi, le soir et à minuit, pour le pleurer. Cette musique funèbre se fait devant la demeure de la femme et des parens, et l'on chante, au son des instrumens, les actions héroïques du mort. Tous les voisins se joignent à ce chœur sans sortir de leurs maisons. Les uns gazouillent comme des oiseaux, les autres hurlent comme des tigres; ceux-ci contrefont l'espèce de caquet des singes; ceux-là coassent comme des grenouilles. Les concertans s'interrompent fréquemment, soit pour boire du masato, soit pour détruire ce qui appartenait au défunt, et l'incendie de la maison termine la cérémonie.

[1] Pour se procurer cette boisson, les Indiens font bouillir une certaine quantité de *yucas*, jusqu'à ce qu'elle ait la consistance d'une pâte. Ils l'humectent avec de la salive, et la laissent fermenter pendant trois jours. Ils la délayent ensuite dans l'eau, et ils ont alors une liqueur très-forte et très-enivrante.

Enfin il est quelques tribus parmi lesquelles les plus proches parens coupent leurs cheveux en signe de douleur.

Le jour du décès on met le corps, avec toutes les marques de distinction du défunt, dans une jarre peinte, qu'on dépose dans une fosse creusée à l'un des angles de l'habitation. On remplit cette fosse jusqu'à ce qu'elle soit de niveau avec le sol. Les obsèques terminées, on oublie jusqu'au nom du guerrier qui n'est plus. Les Roamaynas exhument le corps aussitôt qu'ils jugent que les chairs sont consumées; et après avoir lavé les os, ils placent le squelette dans une sorte de cercueil de terre cuite, et orné de plusieurs symboles funèbres. Ils l'emportent dans leur maison; mais au bout d'un an, les ossemens sont inhumés de nouveau, et l'on ne songe plus au défunt. Au reste, les usages relatifs aux mourans et aux morts, sont très-diversifiés parmi les nombreuses tribus qui habitent le vaste territoire des Andes.

Strabon affirme que les peuples de la Bactriane faisaient dévorer les vieillards par leurs chiens; et Eusèbe soutient la même chose des habitans de l'Hyrcanie. Une telle inhumanité paraît incroyable au savant marquis de Saint-

Aubin [1]. Ce que Figueroa [2] rapporte des Cocamas et des autres nations barbares qui occupent le même territoire qu'eux, n'est pas moins invraisemblable. Il dit que lorsqu'un enfant est venu au monde, le père et la mère délibèrent pour savoir s'ils le laisseront vivre, afin qu'il se trouve à leur mort quelqu'un qui les pleure, ou s'ils le feront périr pour ne pas surcharger leur famille. Lorsqu'ils ont pris ce dernier parti, ils enterrent l'enfant tout vivant. Cependant l'un des deux peut soustraire à la mort l'innocente créature; et alors on l'élève et on la chérit tendrement. Il arrive même aussi quelquefois, dit-on, qu'un étranger s'en charge. Peut-être ces Indiens pensent-ils que les jours de l'homme sont si malheureux, qu'ils rendent service à celui qui vient de naître, lorsqu'ils rapprochent ainsi le terme de son infortune.

Le manque d'instrumens aratoires est sou-

[1] Traité de l'Opinion, v. 78.

[2] Le Père François Figueroa était un célèbre missionnaire de l'ordre de Jésuites. Il visita la province de Maynas; et en 1665, il en donna une description très-étendue. Son manuscrit, que nous avons sous les yeux, est composé de quinze pages in-folio, et nous l'avons consulté fréquemment.

vent cause que les Indiens ont quelque peine à subsister. Cependant leurs terres donnent toutes sortes de fruits, et nourrissent un grand nombre de quadrupèdes; et leurs rivières sont très-poissonneuses : mais ils ne peuvent se passer de certaines racines qui demandent de la culture. La principale est l'yuca, avec laquelle ils font le masato, leur unique délice, et presque leur seule boisson. Rarement ils boivent de l'eau, parce que la chaleur et les nombreux marécages du pays la leur rendent très-mal-saine. Pour cultiver l'yuca, ils défrichent une petite portion de forêt, au moyen d'une hache de pierre, faite avec beaucoup de patience [1]. Après avoir brûlé le bois qu'ils ont abattu, ils retournent la terre avec une sorte de bâton formé à-peu-près comme une épée. Ils cultivent également le cotonnier qui leur

[1] Le Père Girbal a rapporté de Manoa une de ces haches, dont la forme ressemble parfaitement à celle des nôtres; mais qui, au lieu de manche, a deux oreillons et une cannelure où passent les cordes, au moyen desquelles on tient le tout réuni. Pour faire ces instrumens, les Indiens se servent d'autres pierres et du *chambo*, ou de la petite hache de cuivre. Avec de la patience et de l'eau, ils parviennent à leur donner la forme qu'ils doivent avoir.

fournit la plus grande partie des matériaux qu'ils emploient pour fabriquer leurs légers vêtemens.

Cependant l'agriculture et la fabrication de leurs étoffes demandent si peu de tems, qu'on pourrait dire que toute l'occupation des Indiens consiste à pêcher, à chasser et à faire la guerre. Ils emploient pour ces trois exercices les mêmes instrumens, qui sont des tubes, des lances, des massues, des chinganas [1], des poignards, des dards et des flèches, faits des bois les plus durs, et dont les pointes sont trempées dans les poisons violens que ces peuples tirent du règne végétal. Pour prendre le poisson, ils ont ordinairement recours aux tubes et aux flèches. Celles-ci et les dards sont les armes dont ils se servent contre les quadrupèdes; et ils les lancent avec une extrême adresse. En conséquence, ils ne craignent point de rencontrer dans leurs forêts, un tigre ou toute autre bête féroce [2]. Ils le provoquent

[1] C'est une sorte de lance dont le manche est d'une espèce d'ébène appelée *chonta*. Un roseau dépouillé de son écorce, forme la pointe de cette arme, qui blesse cruellement.

[2] Les Conivos, dans leurs fêtes, s'amusent à chasser la bête fauve. Ils attirent l'animal dans un enclos; ils

et l'attendent de pied ferme, dans la persuasion que l'animal le plus terrible doit succomber à l'instant même où il est atteint d'un de leurs traits empoisonnés [1]. Ils n'ont pas moins d'adresse à la pêche. Dès qu'ils aperçoivent un gros poisson, ils le blessent à la tête avec une flèche; et ils se servent d'hameçons d'os, pour prendre les petits poissons. Depuis l'âge de cinq ans, ils s'exercent à conduire des canots ou des pirogues [2]; et ils les manœuvrent avec autant de force que d'habileté. Ils naviguent et s'arrêtent alternativement. L'un d'eux placé à la poupe, tient une rame qui sert de gouvernail, un autre est à la proue pour découvrir les bancs de sable que forment de gros arbres entraînés le long des rivières.

La grande passion des Indiens, le sujet de leurs divertissemens, la source de leurs plai-

le rendent furieux, puis ils le tuent avec beaucoup d'adresse.

[1] C'est une chose remarquable que dans les combats ces Indiens ne se servent jamais d'armes empoisonnées; et cependant les européens qui emploient contr'eux le fer et le feu, les appellent *barbares*.

[2] On trouvera dans les voyages des missionnaires, une description particulière de ces barques.

sirs, leur félicité suprême, c'est la guerre. S'il s'agit de l'entreprendre, toute la nation se rassemble, ayant à sa tête le cacique, ou celui qui doit conduire les guerriers au combat. On fume du tabac, on fait passer les pots de masato à la ronde; et lorsque la liqueur commence à produire son effet, on délibère sur un sujet si important. C'est ordinairement le desir de piller, ou le sentiment de quelque injure, qui met aux Indiens les armes à la main. Lorsque l'expédition est résolue, ils ordonnent au mohari des jeûnes très-rigoureux. Il se retire alors dans une hutte, où il ne communique avec qui que ce soit, et d'où il ne sort que mourant de faim. Il représente alors la nécessité d'entrer en campagne. Si la guerre est heureuse, on donne mille éloges au jongleur, et on lui abandonne la meilleure partie du butin; mais si elle se termine malheureusement, il ne reçoit que des injures et des coups. Le jour où ils doivent se mettre en marche, les Indiens prennent des armes offensives. Ils ont, pour armes défensives, des boucliers de roseaux entrelacés, et couverts de peaux de bêtes. Ils se frottent les yeux avec du poivre rouge, afin d'y voir plus clair pour découvrir l'en-

nemi. Ils forment une colonne; le général leur adresse une courte harangue, par laquelle il les exhorte à signaler leur valeur et leur constance; et de tems en tems, il donne quelques coups sur les cuisses à ceux qui font mal leur devoir, ou qui ne sont pas à leur poste. Ces dispositions faites, on marche au combat.

Les attaques étant fréquentes et inopinées, les bourgades sont fortifiées. Elles sont composées de plusieurs bâtimens fort larges, et ont deux portes de communication, l'une du côté de l'escarpement, et l'autre de niveau avec le sol. Le tout a la forme d'une demi-lune; et la partie convexe est tournée vers une forêt. De profondes excavations sont faites au centre de la place; et l'on amasse sur d'autres points, des pierres et des ronces, que l'on couvre de terre et de feuilles de palmier, pour embarrasser l'ennemi dans sa marche. A une certaine distance, des tambours composés de troncs d'arbres creux, sont suspendus par une corde, dont un des bouts est fixé à terre. Les assaillans lâchant cette corde pour s'avancer, font rendre au tambour un son qui avertit du danger. Cependant tous les Indiens étant familiarisés avec ces stra-

tagèmes, parviennent souvent à les faire échouer.

Lorsque les Indiens approchent du territoire de leurs ennemis, ils font halte, et se forment en colonne. Le général les harangue une seconde fois, et s'efforce d'exciter leur courage. Ensuite ils arrangent soigneusement leurs *llautos* ou leurs plumets, ainsi que leurs colliers et leurs bracelets; ils préparent leurs armes, et courent impétueusement les uns contre les autres, pour se rendre plus formidables. Ces préparatifs achevés, ils font reconnaître par leurs partis le terrain et les arbres, et choisir le plus sûr chemin. Gardant le plus profond silence, ils s'avancent vers les habitations, auxquelles ils donnent l'assaut, en poussant de grands cris. A l'exception des enfans qu'ils emmènent en captivité, ils mutilent ou décapitent tous ceux qu'ils rencontrent. Gorgés de sang humain, chargés de butin, et sur-tout emportant les têtes des ennemis qu'ils ont immolés, ils reprennent le chemin de leurs propres habitations. Quelquefois les assiégés se défendent avec succès; mais le plus souvent ceux qui attaquent remportent la victoire. En conséquence, lorsqu'ils sont menacés d'un assaut,

les Indiens se réfugient presque toujours dans la forêt. S'étant réunis, ils vont à la rencontre de l'ennemi, dont ils arrêtent les progrès. Devenus assaillans à leur tour, l'issue du combat est ordinairement en leur faveur; et ils ne font pas quartier à un seul homme. Mais, quel que soit le succès, ils achèvent de détruire la bourgade qui a été assiégée, et ils se retirent dans un autre lieu.

Si ceux qui se sont engagés dans une expédition militaire réussissent, ils dépêchent à leur nation un messager chargé de lui annoncer leur victoire. A l'instant où elle est connue, les Indiens qui sont restés dans le pays vont au-devant des guerriers. Les femmes accueillent ceux-ci; elles en célèbrent les louanges à proportion du nombre de têtes qu'ils rapportent; et en même tems, elles font des reproches à ceux qui n'ont point à présenter un pareil trophée. L'impression qui en résulte dans l'esprit des Indiens est si forte, qu'ils préféreraient mourir plutôt que de rentrer dans leurs maisons sans tenir une tête à la main, ou sans quelqu'autre signe extraordinaire de leur vaillance. Les Itucalis, lorsqu'ils ont décapité un ennemi, se coupent une petite partie de la peau qui recouvre la paroi

du nez. Ils font entrer dans l'incision de petites coques de palmier, ce qui semble former des verrues ou des excroissances de chair, dont le nombre s'accroît de tems en tems, et qui à la fin forme une chaîne qui remonte depuis le bout du nez jusqu'aux sourcils, et défigure infiniment celui qui la porte.

De retour chez eux, les Indiens font bouillir la tête de leurs ennemis. Ils en détachent ensuite la peau qu'ils empaillent et font sécher à la fumée, pour en former un masque. Les dents leur servent à faire des colliers, et ils suspendent les crânes au toit de leurs habitations.

Au jour fixé, on célèbre les victoires avec la plus grande pompe, dans la maison du capitaine ou du cacique. Quantité de pots de masato sont placés en rang dans une vaste salle, où il y a des siéges divers, selon la différente qualité des convives. Tout le peuple se rassemble en même tems, et fait mille extravagances. Les guerriers tiennent par les cheveux les masques dont nous venons de parler. Rassemblés à la porte de la maison où se donne le festin, ils préparent leurs armes; et, après avoir fait une attaque simulée, ils se retirent comme s'il étaient re-

poussés. Au troisième assaut ils rompent leurs rangs, et forment un cercle. Les danses et les chants commencent alors. Le principal objet de ceux-ci est d'insulter aux masques; on les accuse de lâcheté, ou de n'avoir pas jeûné, ni frotté leurs yeux avec du poivre rouge. Ces reproches sont suivis du récit des hauts faits de ceux qui ont remporté la victoire. Les intermèdes se terminent par de copieuses libations; et l'on danse, on chante et on boit alternativement, plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, c'est-à-dire, jusqu'à ce que toutes les jarres soient vides. Figueroa dit plaisamment qu'il ne sait pas comment la tête des Indiens peut résister à tant de bruit, comment leur voix peut suffire à tant de cris, et leur estomac à une si grande quantité de liqueurs. Enfin, pour terminer la fête, on forme deux colonnes, dont l'une est opposée à l'autre, et l'on danse de nouveau. On s'attaque ensuite. Les plus forts saisissent leurs adversaires par les cheveux, et les frappent rudement, puis chacun se retire paisiblement.

Les Indiens traitent leurs captifs avec beaucoup d'humanité, et pour ainsi dire, comme des frères. Ils vivent aussi très-

cordialement entr'eux, et demandent excuse à ceux qu'ils peuvent avoir offensés. Ils sont fort hospitaliers. Leur manière de recevoir les étrangers consiste à leur baiser le bout des doigts, qu'ils portent ensuite au menton; puis ils ouvrent la main, comme on le fait parmi les nations civilisées.

CHAPITRE XII.

Détails sur les nègres qui résident dans le district de Lima.

Le triste sort de ces esclaves leur donne des droits à la commisération. Souvent ils sont traités plus durement que des bêtes de somme, dans les plantations qu'ils arrosent de leurs sueurs. Les nègres forment la plus grande partie des agriculteurs et des domestiques au Pérou. En conséquence, nous pensons qu'un tableau de leurs usages ne peut manquer d'intéresser.

La religion est la consolation des malheureux. Les nations les plus barbares en ont fait l'épreuve, à l'époque de leurs plus grands revers; et elles n'ont trouvé de soulagement que dans la persuasion qu'ils étaient les effets de la volonté d'un Etre suprême. Les nègres de Guinée croient que c'est par un ordre exprès de Dieu, qu'est établi l'esclavage [1]. Il

[1] Le hollandais Bosman, dans son voyage en Guinée, rapporte la fable dont les nègres infèrent qu'ils sont

n'est donc pas surprenant qu'imbus de ces idées, les esclaves nouvellement importés se livrent d'abord à des pratiques de religion.

Les castes principales des nègres occupés aux travaux domestiques et ruraux dans le district de Lima, sont celles des Terranovans, des Lucumes, des Mandingues, des Cambundians, des Carabalies, des Cangaes, des Chalas, des Huarochiries, des Congos et des Misanguans. Plusieurs de ces dénominations, telles que celle d'Huarochiries, ont été données arbitrairement; et d'autres, comme celle de Terranovans, dérivent du nom du pays où ceux auxquels on l'applique ont été débarqués.

Chaque caste est soumise à deux chefs, qui sont élus par la confrairie, et demeurent en exercice jusqu'à la mort. L'élection se fait dans la chapelle de Notre-Dame du Rosaire,

destinés à l'esclavage. Ils disent que Dieu, après avoir créé les noirs et les blancs, proposa aux premiers de choisir entre deux dons, l'un de posséder de l'or, et l'autre de savoir lire et écrire. Les nègres prirent l'or, et laissèrent aux blancs la connaissance des lettres. Irrité de la cupidité des noirs, Dieu ordonna qu'ils fussent perpétuellement gouvernés par les blancs, et qu'ils les servissent en qualité d'esclaves.

fondée aux frais des nègres, dans l'église du grand couvent de Saint-Dominique. Les votans sont les chefs (*capataces*) et les vingt-quatre que l'on peut considérer comme les sénateurs de chaque nation. Les chapelains sont présens; et le choix tombe toujours sur un des plus anciens nègres qui ont l'honneur de descendre des fondateurs. Le nom de celui qui est élu, s'inscrit sur un registre, sans la participation de la haute cour judiciaire. Les mêmes formalités s'observent lorsqu'il s'agit de créer un chef subalterne, ou un des vingt-quatre assistans. Mais à leur réception, les chefs sont obligés de payer dix piastres, et les autres, douze. Une moitié de cette somme est appliquée au culte de la Vierge, et l'autre moitié l'est à payer les rafraîchissemens qu'on distribue aux électeurs.

Toutes ces dignités procurent à ceux qui en sont revêtus, beaucoup de considération dans leur caste; mais elle n'adoucit en rien leur esclavage.

Au moyen d'un demi-real de souscription annuelle fait par chaque individu, les confrairies sont en état de subvenir aux frais du culte, et à ceux des funérailles des frères. Le premier lundi après la fête du *Corpus*

Christi, les contributions sont déposées sur une table placée au milieu de la petite place qui est devant l'église de Saint-Dominique. Lorsqu'il en est besoin, le chef fait une collecte dont il distribue le produit parmi ses subordonnés et parmi les confrères.

C'est le lundi de l'octave de la fête Dieu, que les nègres choisissent pour déployer leur magnificence. Toutes les castes se réunissent et forment une procession qui sort de l'église que nous venons de nommer. Chaque caste a sa bannière, et fait porter un dais sous lequel marche le roi ou la reine, tenant un sceptre de la main droite, et un bâton de commandement, ou quelqu'autre instrument de la main gauche. Ces grands personnages sont accompagnés de tous les individus qui appartiennent à la caste, et ceux-ci jouent de divers instrumens, la plupart desquels rendent un son très-désagréable. Les nègres qui composent la suite du roi ou de la reine, se disputent à qui aura le plus horrible déguisement. Quelques-uns paraissent sous la forme de diables; d'autres sont couverts de plumes, des pieds jusqu'à la tête; ceux-ci imitent les ours, et portent sur les épaules la peau d'un animal; ceux-là représentent

des monstres ayant des cornes sur la tête, des pattes de lion, des queues de serpent et des plumes de faucon. Ils sont tous armés d'arcs, de flèches, de massues et de boucliers. Ils se peignent le visage en rouge ou en bleu, selon la coutume du pays qui leur a donné naissance. Ils poussent mille cris affreux, et font les mêmes gestes que s'ils attaquaient réellement un ennemi. L'air sérieux et l'enthousiasme féroce qu'ils montrent dans cette sorte de représentation, peuvent donner une idée de la barbarie qui accompagne leurs opérations militaires dans leur patrie. Ces déguisemens qui seraient amusans dans le carnaval, sont indécens dans un acte religieux, et surtout dans une procession solennelle. L'autorité suprême a, par des raisons de prudence, empêché les nègres de porter et de tirer des armes à feu dans la cérémonie, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire autrefois.

Toutes ces assemblées ont la religion pour prétexte; mais elles conduisent à d'autres, dont le plaisir est l'unique objet. Chaque caste a dans la ville de Lima, un lieu de réunion qui lui appartient en propre; et même les plus nombreuses en ont deux ou trois. Il y en a seize en tout. Le chef de la caste est

président de l'assemblée. La plus stricte étiquette s'y observe, quant à la préséance que règle toujours l'ancienneté. Ces nègres qui supportent avec une patience extrême les travaux les plus pénibles, qui sont presque indifférens à la bonne ou à la mauvaise nourriture, qui sont peu sensibles aux châtimens, ne peuvent endurer une injustice ni souffrir la moindre préférence entr'eux. Etre placé un peu plus haut, ou un peu plus bas, c'en est assez pour les rendre heureux ou malheureux. L'assemblée commence régulièrement à deux heures de l'après-midi. On passe la première heure à régler ce qui peut concourir au bien-être de la caste, à fixer les contributions, et à arranger les querelles entre mari et femme, etc., etc. Les chefs rendent compte des dépenses qu'ils ont faites, et de celles qu'ils se proposent de faire, s'il y a lieu. Ce qui, dans ces rencontres, est le plus digne de l'observation du philosophe, c'est la gravité avec laquelle tous les membres opinent, écoutent, prononcent, et la soumission qu'ils font voir en obéissant. Leur promptitude à passer d'un extrême à un autre, n'est pas moins remarquable. L'heure consacrée aux affaires étant expirée, le bal commence ; et

il continue jusqu'à sept ou huit heures du soir. Les murs des lieux où l'on danse sont couverts, particulièrement en-dedans, de tableaux qui représentent les anciens rois, les combats, et les divers divertissemens des nègres. La vue de ces peintures grotesques les échauffe et les transporte. On a remarqué souvent que les fêtes qu'ils célèbrent hors de leurs quartiers ne sont pas de si longue durée, ni si animées que les autres.

Lorsqu'un nègre danse sans une compagne, ce qui arrive le plus souvent, il saute de tous côtés, et pirouette avec force, sans avoir aucun objet particulier en vue. Tout le talent consiste à danser long-tems, et à suivre dans les balancemens du corps, la mesure indiquée par le chant. Si un ou deux couples dansent en même tems, les hommes se placent en face des femmes; ils chantent et font mille contorsions.

Nous avons déjà fait observer que la musique des nègres est extrêmement désagréable. Leur principal instrument est un tambour couvert d'une peau, ou bien un cylindre de bois, creux en-dedans. Lorsqu'il est fait de cette dernière sorte, on ne le bat point avec des baguettes, mais avec la main. Les nègres

ont encore de petites flûtes où ils soufflent avec les narines. Ils tirent aussi des sons d'une mâchoire de cheval ou d'âne, dont les dents sont mobiles. Le frottement d'un bâton bien poli, contre un autre bâton dont la superficie est coupée transversalement, produit le même effet. L'instrument qui a quelque mélodie, est celui qu'ils nomment *marimba*. Il est composé d'un certain nombre de tablettes, longues, minces et étroites, ajustées à la distance de quatre lignes des embouchures de plusieurs calebasses sèches et vides qui, de même que les tablettes, sont fixées à un arc de bois. On en touche avec deux petits bâtons, comme du psaltérion des bohémiens. La différence de diamètre des calebasses qui, depuis la seconde jusqu'à la dernière, va toujours en diminuant, rend cet instrument susceptible d'être modifié, selon les différens tons du diapazon; et de la sorte, les sons qu'il rend ne peuvent manquer d'être agréables, même aux oreilles délicates. Il faut convenir cependant que, sous le rapport de la musique et de la danse, et sous celui de tous les talens quelconques et du goût, les nègres sont aussi inférieurs aux Indiens que ceux-ci paraissent l'être aux Espagnols.

A la mort d'un chef ou d'un des vingt-quatre, et même lorsque la femme de l'un d'eux est morte, toute la caste se rassemble dans le lieu où se tient sa congrégation, et l'on y place le corps. Quatre chandelles composent le luminaire. Les enfans du défunt s'asseyent au pied de la bière, et les parens se placent sur les côtés. De tems en tems ils adressent la parole au mort. Des espèces de pleureurs tournent à l'entour, et s'arrêtent quelquefois pour répèter à voix basse et dans leur idiôme particulier, des prières consacrées par leurs propres rites. Chaque personne présente contribue d'un demi-réal, aux frais de l'enterrement et à l'achat de la boisson qui doit être distribuée. C'est communément du *guarapo*, sorte de liqueur fermentée ; et quelquefois c'est de l'eau-de-vie. Avant de commencer à boire, on porte à la bouche du défunt une coupe pleine et on lui adresse un long discours. Après avoir supposé qu'il a bu, on présente le vase au chef des pleureurs, et il passe de main en main jusqu'à la dernière personne de la compagnie, et en suivant à la rigueur le rang d'ancienneté. Cette cérémonie, qui commence par la tristesse, se termine par l'ivresse, par des danses et des chants.

Lorsque la veuve d'un chef veut contracter un second mariage, il faut qu'elle donne à toute l'assemblée des preuves de l'affection qu'elle avait pour son époux, et des regrets que lui a fait éprouver sa perte. Au jour appelé *quitaluto* [1], elle est portée dans une chaise, depuis sa demeure jusqu'au lieu où se rassemble la caste. Elle entre en pleurant, et si elle ne joue pas bien son rôle, elle court le risque de recevoir quelques coups de fouet, dont on punit son insensibilité. Immédiatement après son arrivée, on immole un agneau. C'est un sacrifice offert aux mânes du défunt, à la mémoire duquel l'épouse est sur le point de dire un éternel adieu. Elle présente sur une soucoupe d'argent les souliers qu'elle a usés durant son veuvage. Ces cérémonies terminées, on passe aux préliminaires de l'acte civil du mariage, et tous les frères s'empressent de régaler de toutes sortes de viandes et de liqueurs, les nouveaux mariés.

Lorsqu'il arrive qu'un veuf se remarie, on n'observe point toutes ces formalités. Les nègres prétendent qu'il n'est pas de la dignité de l'homme de pleurer pour la mort d'une

[1] Cessation du deuil.

femme, lorsqu'on peut la remplacer si facilement.

Les autres assemblées que forment les esclaves, sont moins intéressantes à retracer, parce qu'elles ressemblent trop, soit aux nôtres, soit à celles que nous avons déjà décrites.

CHAPITRE XIII.

Détails sur deux géans péruviens. — Exemple de longévité.

En examinant les différentes parties du globe, on reconnaît que l'Amérique méridionale est le pays où l'on trouve le plus de preuves en faveur de l'existence des géans. Les anciennes traditions y portent que dans les premiers âges, une certaine race d'hommes à qui ceux de la plus haute taille parmi les autres n'allaient qu'au genou, prit terre à la pointe Sainte-Hélène, sur la côte de Guayaquil. Les sépulcres découverts sur la côte du Pérou, et ceux qu'on trouve dans la province de Chichas-y-Tarija, rendent vraisemblables ces traditions. On voit dans le cabinet d'histoire naturelle de Lima, une dent molaire qui appartenait à une momie qu'on a trouvée dans la province que nous venons de nommer, et qui pèse une livre et demie [1]. En conséquence,

[1] La personne qui possédait la dent dont il est fait mention ci-dessus, et dont la véracité ne peut être ré-

cette momie devait être plus grande que le squelette tiré de terre par Habicot, qui assure qu'il avait vingt-cinq pieds et demi. Peut-être les Patagons dont la stature a été estimée de neuf à treize pieds, descendent-ils de ces formidables géans qui, après avoir débarqué à la pointe Sainte-Hélène, se seraient avancés jusqu'aux terres Magellaniques, où ils auraient propagé leur race.

Le vice-roi de la Nouvelle-Grenade a fait embarquer pour l'Espagne un ouvrier des mines, âgé de vingt et un ans, et nommé *Pierre Cano*. Ce jeune homme crût modérément jusqu'à l'âge de quinze ans. Il parvint ensuite à la taille gigantesque de sept pieds cinq pouces trois lignes et demie, mesure d'Espagne. Telle était la pauvreté de ce malheureux In-

voquée en doute, assure que le corps de la tête duquel fut détachée cette dent, a été transporté avec beaucoup de soin et à grands frais, de Tarija à Cuzco, par ordre du marquis de Valle Umbroso, qui l'a fait embarquer pour Madrid. On dit que, dans la traversée, ce corps a été pris par les Anglais, et emmené à Londres. Le Père François Gonzale Laguna possédait une dent de la même espèce, qui avait été apportée aussi de la province de Tarija, et qui pesait plus de cinq livres, quoique plusieurs portions en eussent été enlevées. Elle a été envoyée au cabinet de Madrid.

dien, qu'il n'avait jamais porté de souliers lorsqu'il arriva à Santa-Fé. Ceux qu'on lui fit alors avaient un pied et demi de longueur.

Au mois de mai 1792, on a amené à Lima, de la ville d'Ica, un autre Indien, qui se nommait *Basile Huaylas*, et était né dans la province de Castro-Virreyna. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans, et il avait de hauteur sept pieds deux pouces et quelques lignes, mesure d'Espagne. Ses membres étaient mal proportionnés; et il était d'une grosseur monstrueuse depuis la ceinture jusqu'à la tête inclusivement. Celle-ci formait environ le tiers de toute la personne. Les épaules avaient de largeur les cinq sixièmes d'une aune. Les bras étaient si longs que, lorsque ce géant était debout, l'extrémité de ses doigts touchait ses genoux. La jambe droite était d'un pouce plus courte que la jambe gauche, défaut provenant, dit-on, d'un coup qu'Huaylas avait reçu étant enfant. Ainsi que tous les géants, il n'avait point les os des jambes assez forts, et celles-ci ne pouvant soutenir parfaitement le poids du corps, les extrémités inférieures étaient affaiblies et crochues. Malgré la petitesse relative des jambes d'Huaylas, ses pieds pouvaient être comparés à ceux de Pierre Cano. Tout le

poids de son corps était de quatre arrobes, ou de trois cent soixante-deux livres. Huaylas n'était pas glouton. Il est vrai qu'il était Indien, et que ses compatriotes sont d'une étonnante sobriété, lorsqu'ils ont à se nourrir à leurs dépens, quoique dans le cas contraire, le plus mince, le plus chétif d'entr'eux dévore comme un géant.

Il paraît que l'homme peut soutenir longtems son existence au Pérou. Don Jean-Modeste de Castro-Monte y mourut le 12 décembre 1790, dans la ville de San-Sébastian de Huaraz, à l'âge de cent trente-trois ans. Il était né dans cette province, et y avait résidé constamment. Il avait eu deux femmes, et il laissa huit enfans, qui lui avaient donné une foule de petits enfans et d'arrière-petits enfans. Sa seconde femme mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et en avait passé quatre-vingts avec lui. Don Jean ne but jamais ni vin, ni liqueurs fortes; jamais il n'eut la plus légère indisposition, ni même un mal de tête. Il conserva toutes ses facultés jusqu'à ses derniers momens. On ne remarqua, le jour de sa mort, aucune altération dans sa santé. Après avoir reçu la communion, il rendit le dernier soupir, presque sans douleur ni effort. Son

équité, sa charité, sa générosité lui avaient acquis l'estime et l'amitié de tous les habitans de la province, qui le regrettèrent vivement. Ce fut à la régularité de sa conduite et à sa tempérance, qu'il dut cette longue vie, qu'il consacra aux travaux de l'agriculture.

CHAPITRE XIV.

Divisions administratives, judiciaires et militaires des possessions espagnoles. — Provinces entre lesquelles se divise la vice-royauté de Lima ou du Pérou. — Topographie. — Province de Truxillo.

Les possessions des Espagnols en Amérique, sont toutes gouvernées selon le même système, qui néanmoins paraît être fort compliqué. Elles forment différentes vice-royautés, qui sont divisées en provinces ; et celles-ci sont subdivisées en corrégidories. Les *audiencias* ou les audiences sont des tribunaux dont la juridiction s'étend sur les *partidos*, ou les arrondissemens. On distingue dans l'ordre militaire, des capitaineries générales, des gouvernemens et des commandemens.

Le Pérou se divise en six provinces, qui sont celles de *Truxillo*, de *Lima*, de *Guamanga*, de *Cuzco*, d'*Arequipa* et de la *Paz*. Nous allons parcourir successivement les lieux principaux de chacune de ces provinces, à commencer par celle de Truxillo.

S. Miguel-de-Piura, chef-lieu de la corré-

gidorie, est située sur un terrain fort élevé et sablonneux. Les maisons sont construites en briques crues, vu qu'on en emploie peu d'autres dans le pays, ou en roseaux d'une espèce appelée *quinchas*. Communément elles sont fort basses. La ville de Piura ayant été fondée en 1531, par François Pizarre, fut le premier établissement espagnol au Pérou; mais elle fut bâtie d'abord dans la vallée de Targasala, où l'air parut si mal-sain qu'il fallut la transférer au lieu qu'elle occupe actuellement. Elle contient environ 15,000 habitans Espagnols, métis, Indiens et mulâtres. Comme il n'y pleut presque jamais, l'air en est sec et chaud; mais il est sain. Une petite rivière baigne les maisons de Piura, et en fertilise le territoire. En été l'eau y manque absolument. On remédie à cet inconvénient par des puits que l'on creuse plus profondément, à mesure que la sécheresse augmente, et dont on tire toute l'eau nécessaire pour les divers besoins de la vie.

Il y a à Piura un hôpital desservi par les religieux Bethléemites. On y guérit toutes sortes d'infirmités et de maladies, et sur-tout le mal vénérien, dont la cure est admirablement aidée par le climat.

La corrégidorie de Piura confine du côté du nord, au royaume de Quito, ou à la corrégidorie de Loxa. Elle a la grande Cordillère à l'est, la corrégidorie de Zana au sud, et la mer du sud à l'ouest. La longueur en est de cinquante-six lieues nord et sud, et la largeur de quatorze. Tout le territoire de cette corrégidorie, compris sous le nom de *Vallées*, produit des algorrabales, du maïs, du coton, des grains, quelques fruits et des racines. Les plus grandes richesses des habitans consistent dans les pâturages, où ils nourrissent de grands troupeaux de chèvres et de chevreaux, dont la peau sert à faire du maroquin, et de la graisse de savon, que l'on envoie à Lima, à Quito et à Panama. Une autre branche du commerce de Piura, est la pite, sorte d'aloës dont on fait un fil très-fort, mais délié. Cette plante croît en abondance dans la partie montagneuse de la juridiction. Les mulets rapportent aussi d'assez grands profits au district de Piura. Tous les effets et marchandises qu'on transporte de Quito à Lima, ou qui venant d'Espagne débarquent au port de Payta, ne peuvent parvenir à leur destination que portées par ces animaux. Les envois sont si fréquens, que

ce travail dure toute l'année ; mais les transports sont plus considérables quand les rivières sont à sec, ou qu'elles n'ont que peu d'eau.

Quoique d'ordinaire le voyage se fasse sur des mules, à cause du mauvais état des chemins, on peut cependant aller en litière depuis Piura jusqu'à Lima. Cette sorte de voiture est suspendue à deux grosses cannes, et disposée de manière qu'on ne touche point l'eau quand on passe les rivières. Soit qu'on monte, soit qu'on descende, on ne sent pas le moindre cahot.

Sechura est un bourg situé à environ une lieue de la mer. Il en était autrefois tout proche, et non loin d'une pointe appelée Aguja. Mais ayant été submergé, on le transféra sur l'emplacement qu'il occupe aujourd'hui. On y compte environ deux cents maisons de cannes, avec une église fort grande et bâtie de briques. Il y a dans le voisinage de Sechura, une rivière du même nom, qui souvent est entièrement à sec. Mais dans la saison des pluies, il est impossible de la passer au gué, nulle part. Dans le tems de la sécheresse, on creuse dans le lit même de cette rivière, des puits qui donnent une eau épaisse et saumâtre.

Les habitans de Sechura sont tous Indiens, et voituriers ou pêcheurs. Ils forment environ quatre cents familles.

Au sortir de Sechura, on entre dans un désert de sable, qui s'étend jusqu'au bourg de Morropé, c'est-à-dire, l'espace de vingt-huit à trente lieues du nord au sud. On n'y rencontre aucune plante quelconque, et l'on y voit éparses quelques pierres de sel. Le terrain est si égal, si uni, qu'il est facile de se tromper de chemin; et d'ailleurs, le vent élève continuellement des tourbillons de flamme. Pour juger si l'on est dans la voie, il faut examiner de quel côté vient le vent. Si on l'a en face, on va vers Lima, et si on l'a au dos, on s'éloigne de cette ville, parce qu'il souffle constamment du sud. Ceux qui s'arrêtent pour se reposer et pour dormir, s'exposent à un grand danger, s'ils n'ont pas une connaissance suffisante du pays. Ils courent risque de ne savoir de quel côté tourner à leur réveil. Plusieurs personnes ont péri de fatigue et de faim dans ce désert.

Morropé est composé d'environ quatre-vingts maisons, construites comme celles des bourgs qui le précèdent, et il est habité par une cinquantaine de familles indiennes. Près

de ce bourg coule la rivière de Pozuelos, qui est aussi entièrement à sec pendant l'été, et le long des bords de laquelle croissent beaucoup d'arbres, et se trouvent des chacaras ou des champs cultivés.

A quatre lieues de Morropé est le bourg de Lambayeque, où l'on compte environ quinze cents maisons de toute espèce. Quelques-unes sont de briques, et d'autres de cannes crépies en-dedans, et enduites d'une terre grasse en-dehors. Celles qu'habitent les Indiens ne sont que de cannes ou de roseaux. L'église paroissiale est bâtie de pierres et de chaux. Elle est vaste et convenablement ornée. Il y a trois mille chefs de famille à Lambayeque. Il s'en trouve quelques-uns qui sont d'un rang distingué, et vivent dans l'aisance. Les autres sont de pauvres Espagnols, des métis, des mulâtres et des Indiens.

Ce qui a rendu ce bourg si considérable et si peuplé, ce sont les habitans de la ville de Sagna qui, en 1681, fut saccagée par un pirate anglais, et qui, quelques années ensuite, fut submergée par un débordement de la rivière. Les habitans de Lambayeque s'occupent à des ouvrages de coton, tels que couvertures, manteaux, etc., etc.

Le territoire de cette ville, qu'arrose une rivière du même nom, et que fertilisent aussi des canaux, produit des fruits d'Europe et des fruits propres au pays. A environ dix lieues de là, il y a des treilles dont les raisins donnent un peu de vin, qui toutefois n'est pas aussi bon que celui d'autres contrées du Pérou.

Avant d'arriver à San-Pedro, dernier bourg de la juridiction de Lambayeque, on traverse les deux bourgs de Monsefou et de Xequetepeque, ainsi que la rivière de ce nom, et celle de Sagna qui la précède. San-Pedro contient à-peu-près cent trente maisons de cannes, et l'on y compte une trentaine de familles de blancs ou de métis, une douzaine de familles de mulâtres, et cent trente familles d'Indiens. La rivière qui coule auprès de ce bourg, dont le territoire est fertile et abonde en fruits, s'appelle Pacasmayo. Le chemin de San-Pedro à Payjan, se fait en suivant la plage.

Payjan est le premier bourg de la corrégidorie de Truxillo. Chocopé qui vient ensuite, est éloigné d'environ quatorze lieues de San-Pedro. Ce bourg consiste en quatre-vingt-dix maisons de bajaréques, couvertes de terre cuite; et il est habité par environ soixante

et dix familles, dont près de quarante sont composées d'Espagnols. Des Indiens forment les autres. L'église est bâtie en briques et est vaste et bien entretenue. On raconte, comme une chose extraordinaire pour le pays, qu'en 1726 il plut à Chocopé, pendant quarante jours de suite. La pluie commençait le soir à quatre ou à cinq heures, et finissait le lendemain matin à pareille heure. Le ciel était serein le reste du jour. Toutes les maisons furent détruites, et l'église fut considérablement endommagée. Tant que dura ce déluge, les vents du sud soufflèrent avec une force extrême.

La Chicama fertilise le territoire de Chocopé, qui donne en quantité des cannes de sucre [1], des raisins et des fruits de toute espèce, tant d'Amérique que d'Europe. Le maïs, qui est la production la plus générale du pays des Vallées, donne aussi de fortes récoltes dans ce canton.

Truxillo est située sur un terrain sablonneux, défaut général des villes dites des Val-

[1] Les cannes de sucre croissent en abondance sur les bords des rivières, depuis la Lambayeque; mais nulle part elles ne réussissent aussi bien que sur ceux de la Chicama.

lécs. Elle est à une demi-lieue de la mer, et à quatre-vingts lieues de Lima. Cette ville a pour enceinte un mur de briques. Les maisons sont construites avec cette matière, et sont ornées de portiques et de balcons, qui produisent un bel effet. Les moins considérables sont de bajaréques. Les tremblemens de terre sont cause qu'on donne peu d'élévation aux unes et aux autres. Il y en a même fort peu qui aient un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Truxillo a, dit-on, deux lieues de longueur. Le port de Guanchaco lui sert pour son commerce maritime. Il y a différentes castes ou classes d'habitans dans cette ville. On y trouve plusieurs familles espagnoles très-distinguées, et ceux qui les composent passent pour avoir de l'instruction et de la politesse. Les femmes sont vêtues comme celles de Lima, et ont à-peu-près les mêmes usages. Truxillo est le siége d'un évêque. En 1576, Jean Guttierez de Tolède trouva dans cette ville une prodigieuse quantité d'or, que les Indiens y avaient cachée.

On remarque à Truxillo une différence sensible de l'hiver à l'été, car le froid s'y fait sentir dans la première de ces saisons,

et le chaud dans la seconde. Les campagnes de toute la vallée sont extrêmement fertiles. Elles produisent beaucoup de cannes de sucre, de maïs, de légumes et de fruits, tels que des olives et des raisins. Les parties les plus voisines des montagnes donnent du froment, de l'orge et d'autres grains, tant pour la consommation des habitans que pour les euvois qui s'en font à Panama. On transporte aussi beaucoup de sucre de Truxillo, dans cette dernière ville. A une lieue de la première, coule une rivière qui fertilise les campagnes, par les canaux qu'elle entretient.

CHAPITRE XV.

Province de Lima. —Ville de Santa-Maria. —Pativilca. Guaura. — Chauçay. — Description de la ville de Lima, capitale de la vice-royauté du Pérou. — Fontaine magnifique. — Population de Lima. — Université de cette ville. — Spectacles, promenades, et jeux divers. —Tarma. —Guanouco. — Canete. — Canta. — Ica. —Pisco, etc.

Santa-Maria de la Padilla, ou de la Parvilla, fut d'abord bâtie sur la plage, dont elle est à présent éloignée d'une demi-lieue. Elle était alors fort considérable et très-peuplée; mais ayant été détruite, en 1685, par le pirate anglais Edouard David, les habitans les plus aisés l'abandonnèrent. Ceux qui ne purent se transporter ailleurs, s'établirent où est actuellement la ville, si l'on peut appeler ainsi un assemblage de vingt-cinq à trente maisons de bajaréques, qui servent à loger cinquante familles d'Indiens et de mulâtres fort pauvres.

A environ un quart de lieue de Santa-Maria, coule la rivière de Santa, qui a cinq branches

principales, toutes très-profondes. On la passe au gué, sur des chevaux très-hauts, dressés de manière à pouvoir résister au courant qui est toujours très-fort. Des hommes appelés *Chinborades* dans la langue du pays, sont chargés de reconnaître les passages. Cette précaution est absolument indispensable; car les gués changent fréquemment, et quelquefois même tout-à-coup. En hiver, quand il pleut dans les montagnes, la rivière de Santa s'enfle tellement que de plusieurs jours on ne peut la passer, et que les voyageurs qui ont des marchandises avec eux sont obligés d'attendre que les eaux aient baissé. Quand on n'est point embarrassé de bagages, on se sert de radeaux de calebasse, et on louvoie l'espace de six ou huit lieues au-dessus de la ville, ce qui n'est pas sans danger, car quelquefois le courant est si fort qu'il entraîne tout à la mer.

Casma-la-Baxa et Guarmey sont des bourgs peu considérables. Pativilca est composé de cinquante à soixante maisons. On y compte quelques familles espagnoles; mais la plupart des habitans sont de race mêlée; et il y a peu d'Indiens. Guamanayo, hameau situé sur la Barranca, dépend du bourg de Pativilca. Au

bord de la mer, qui n'est qu'à trois quarts de lieue de ce hameau, on voit les restes d'un ancien édifice des Indiens : ce sont des murailles de briques ; et la grandeur dont elles sont fait juger que ce sont les ruines d'un ancien palais.

Le bourg de Barauca, où commence la juridiction de Guaura, contient soixante ou soixante et dix maisons, et est fort peuplé. Les Espagnols y sont nombreux.

La ville de Guaura consiste en une rue de près d'un quart de lieue de longueur, que forment environ deux cents maisons, les unes de briques, les autres de bajaréques, et quelques cabanes d'Indiens. A l'extrémité méridionale de cette ville est une grande tourelle, avec une porte au-dessus de laquelle est une espèce de donjon. Cette tourelle communique avec un pont de pierres, sous lequel passe la rivière de Guaura qui est assez profonde, et qui baigne les fondemens de la ville sans les endommager ; car ils sont construits sur le roc. Plus loin, est un faubourg dont les maisons sont fort éloignées les unes des autres, et qui a une demi-lieue de longueur. Avant d'entrer à Guaura, du côté du nord, on traverse de belles campagnes, où, aussi loin que

la vue peut s'étendre, soit à l'est, soit à l'ouest, on ne voit que des cannes de sucre, du froment, du maïs et d'autres grains. Enfin, le climat de Guaura est agréable et fort sain. Quoiqu'on sente la différence des saisons dans cette ville, le froid n'y est point rigoureux en hiver, ni le chaud insupportable en été.

Chauçay est une ville située à quatorze lieues de Guaura, et composée de trois cents maisons, les unes de briques et les autres de cannes. Elle est fort peuplée, et renferme beaucoup de familles espagnoles, dont plusieurs sont d'un rang distingué. C'est la plus considérable de la corrégidorie, à qui elle donne son nom.

Les campagnes de Chauçay sont fertiles et arrosées par la rivière de Passamayo, qui coule au sud de la ville, à environ une lieue et demie de distance. Elles produisent quantité de maïs.

La ville de Lima, que les Espagnols appellent la *reine de l'Amérique méridionale*, est située, selon le célèbre géographe don Jean de La Cruz, par 12° 2′ de latitude australe, et 299° 2′ 7″ de longitude du pic de Ténériffe [1].

[1] Selon le même géographe, la vice-royauté du Pérou commence à Tumbez, ville située par 3° 15′ de latitude méridionale. On compte plus de deux cent

Elle est dans une plaine qu'arrose une petite rivière, et se trouve à deux lieues de la mer Pacifique, sur laquelle elle a un port qui a le nom de *Callao*. Lima forme un triangle, qu'environnent des murs de briques, flanqués de trente-quatre bastions. L'un des côtés de ce triangle a plus de deux tiers de lieue de longueur. Les rues sont larges, et se coupent presque toutes à angles droits. Elles sont pavées et embellies par de petits canaux qu'alimente la rivière. Les maisons sont basses, à cause des tremblemens de terre; mais l'apparence en est belle. Elles ont la plupart des jardins, et sont meublées richement. La grande place a de cinq cents à six cents pieds de longueur. Elle est entourée d'édifices majestueux, tels que la cathédrale et le palais

soixante lieues de là jusqu'à Lima. Ordinairement ce chemin se fait de nuit, à cause que le pays étant tout couvert de sable, la réverbération des rayons du soleil y est telle, que les mules n'en pourraient supporter la chaleur au milieu du jour. La verdure et les arbrisseaux y sont si rares, que lorsqu'on en voit, on peut être assuré qu'on n'est pas loin d'une bourgade, ou de tout autre lieu habité; car on ne forme d'établissement que près des rivières. On trouve dans les *tambos* ou les auberges, du pain, du vin, de la volaille, des fruits, le tout très-bon et peu cher.

du vice-roi. Au milieu de cette place est une fontaine, que forment trois bassins posés l'un sur l'autre. Le premier de ces bassins a vingt-cinq pieds de circonférence, le second n'en a que neuf, et le troisième en a environ dix-huit. Au-dessus de celui-ci est une espèce de phare, que forment six colonnes de deux pieds et demi de hauteur, et qui a une coupole surmontée d'une Renommée. Cette figure qui est haute d'un peu plus de trois pieds, est coîffée d'un casque. Elle tient sa trompette d'une main, et les armes du roi d'Espagne de l'autre. Tout est de bronze dans la fontaine de Lima; et les ornemens en sont d'ordre composite. Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur, et offre un grand nombre de figures de séraphins et d'animaux, tels que des lions, des griffons, etc., de la bouche desquelles l'eau sort en abondance. Cette construction a été faite en 1650, par don Antoine de Rivas, architecte célèbre, et par ordre du comte de Salva-Tierra, qui était alors vice-roi.

La ville de Lima renferme cinquante-six temples, que font remarquer la beauté de leur construction, leur étendue et la richesse de leurs ornemens. Le plus vaste et le plus superbe est la cathédrale. Il y a, en outre,

vingt-cinq chapelles publiques, dont plusieurs peuvent, à cause de leur grandeur, passer pour des églises. Les couvens d'hommes sont en grand nombre. Les Dominicains en ont quatre; les Franciscains, trois; les Augustins, trois; les pères de la Mercy, trois; les Minimes, un; les frères de Saint-Jean de Dieu, un; et les Bethléemites, deux. Il y a quatorze couvens de religieuses, sans compter cinq maisons où vivent sous une règle religieuse, des femmes qui ne font point de vœux. Une de ces maisons est destinée aux Indiennes d'une naissance distinguée. Il y a beaucoup de confréries à Lima. On en remarque principalement cinq. Les hôpitaux sont au nombre de quinze; et il y en a de différens pour les différentes castes.

On peut ajouter à ces établissemens, quatre colléges ou maisons d'instruction publique, dans trois desquels on professe la théologie, le droit, la médecine et les arts. Le quatrième est destiné à l'enseignement du latin et à celui des belles-lettres. Enfin, il y a un grand nombre d'écoles publiques, où l'on apprend à lire et à écrire aux enfans, et où même on leur fournit tout ce qui est nécessaire à ce genre d'instruction. Des sommes considérables sont

annuellement consacrées à doter de jeunes filles de bonnes mœurs, soit pour les faire entrer dans un couvent, soit pour leur procurer un mari.

Ce fut en 1600, époque à laquelle le marquis de Salinas était vice-roi du Pérou, que se fit le premier dénombrement des habitans de Lima. Il se trouva, dit-on, de 14,262 ames.

On fit, sous la vice-royauté du marquis de Montes-Claros, en 1614, un autre dénombrement, qui donna à cette ville, 25,454 personnes. Une si forte augmentation, produite sans cause extraordinaire, confirma l'idée que le compte précédent manquait d'exactitude. Du moins, il n'y eut jamais, dans un pareil espace de tems, un si grand accroissement de population dans la capitale du Pérou.

Le comte Monclova, désirant de connaître quel était à Lima le nombre des hommes en état de porter les armes, fit, en 1700, dresser un nouvel état, qui fut de 37,259 habitans, y compris les religieux des deux sexes, les Indiens, les esclaves, etc., etc. Cependant on prétendit qu'il y eut aussi peu d'exactitude [1]

[1] Quoique le manque d'exactitude de la part des habitans de la capitale du Pérou, ait eu pour objet de

qu'en 1660, dans les déclarations des citoyens.

L'étendue, les ressources et la population de Lima, se sont accrues depuis 1700. Quelques classes sont cependant réduites. Par exemple, les couvens renfermaient, y compris celles qui étaient attachées au service de chaque maison, 3,860 personnes. Le seul monastère de l'Incarnation contenait 827 ames, en comptant 434 domestiques. Il y avait 630 personnes, au nombre desquelles se trouvaient 172 religieuses professes dans le monastère de Santa-Clara. On en comptait 1,041, au couvent de la Conception, les domestiques du sexe feminin y montant à 561. Il est facile de juger de la perte qu'a occasionée le célibat de tant de sujets; mais par malheur le nombre des mariages ne s'est pas augmenté, à proportion que celui des professions religieuses a diminué.

Les couvens d'hommes ont aussi perdu considérablement. En 1700, ils renfermaient 2,155 individus, y compris les frères lais, les

diminuer la population, il y a eu sans doute de l'exagération de la part du docteur Montalbe qui, dans son ouvrage intitulé : *El sol del Neuvo Mundo*, écrit en 1683, a donné une population de plus de quatre-vingt-mille ames à Lima.

esclaves, etc. On comptait chez les Dominicains, 428 hommes, qui étaient répartis entre quatre maisons. Les Franciscains étaient au nombre de 393, les Augustins de 321, et les pères de la Merci (*Mercedarios*) 241. Les institutions charitables, connues sous le nom de *Beateries*, ont reçu une augmentation. Elles ne contenaient que 206 personnes, à l'époque déjà citée ; et, en 1791, elles en renfermaient 290.

En 1746, époque où le comte Superunda était vice-roi, la population de Lima et du territoire adjacent, était de 60,000 ames [1], selon les registres des confesseurs. Le terrible tremblement de terre, arrivé dans la nuit du 28 octobre de la même année, et les maladies épidémiques dont il fut immédiatement suivi,

[1] Le dénombrement de 1700 n'ayant été que de 37,259 ames, celui de 1746 offre donc une augmentation de 22,741 ames. Mais comme on ne voit pas la cause de cet accroissement de population, on doit supposer qu'il y a eu exagération de la part de Bravo-de-Castilla, qui en a fourni l'état, et qui, sans doute, a voulu par-là détourner les nations étrangères d'entreprendre, dans les mers du Sud, des expéditions qui pourraient causer aux colonies espagnoles, des pertes et des malheurs semblables à ceux qui accompagnèrent les entreprises de ce genre, qui furent faites durant les 17.e et 18.e siècles.

enlevèrent le quart de la population de cette ville. Un recensement fait en 1757, par le même moyen, par les registres des confesseurs, donna un total de 54,000 habitans. Cependant, comme il y a lieu de supposer que l'on compta ceux des plaines qui environnent Lima, il ne paraît pas que ce résultat doive offrir un point de comparaison. L'observation s'applique également à un autre dénombrement qui s'est fait en 1781 et dans les années suivantes, et par lequel la population de Lima a été portée à 60,800 individus. Ceux qui le firent parurent même persuadés qu'elle pouvait aller à 70,000. Le témoignage des yeux, la consommation du blé, et les actes des naissances et des morts, etc. devaient suffire pour prouver que le calcul était forcé.

L'état qui fait monter à 52,627 ames le nombre des habitans de Lima, a toutes les probabilités en sa faveur. Cependant plusieurs personnes ont trompé le zèle des commissaires par de fausses déclarations, sur-tout relativement aux esclaves. Mais le nombre de ceux qui ont été cachés de la sorte, n'a pas été de plus de 2,000.

Quand les provinces qui constituent au-

jourd'hui la vice-royauté de Buenos-Ayres, furent séparées de la vice-royauté de Lima, on prédit la ruine de cette dernière ville. L'expérience a démontré la fausseté de cette prédiction. La liberté du commerce a rempli le vide que la séparation, dont nous venons de parler, avait pu causer à la capitale du Pérou. Depuis cette époque, la surface de Lima s'est accrue d'un cinquième, ce que prouvent suffisamment les bâtimens construits récemment. Don Manuel de Léon, perpétuel régidor de police, a fait bâtir un terrain considérable qui, auparavant, était nu. Il a couvert de maisons, deux vergers de cent vingt toises chacun, et a presque complété un troisième rang d'édifices. Ces nouvelles constructions, parmi lesquelles il y a un couvent, offrent cinquante-trois portes principales, et forment quatre rues qui contiennent cinquante-trois habitations. On a aussi construit beaucoup d'autres bâtimens, depuis quelques années.

La ville de Lima, dans son état actuel, est partagée en deux cent neuf carrés, dans lesquels il y a huit mille deux cent vingt-deux portes de maisons et de boutiques, et qui forment trois cent cinquante-cinq rues. Elle est

divisée en quatre quartiers principaux, et subdivisée en trente-cinq districts, dans chacun desquels il y a un alcade, que l'on choisit toujours entre les citoyens les plus distingués. Les maisons sont au nombre de trois mille neuf cent quarante et une; et il y en a neuf cent soixante-neuf qui appartiennent à des gens de main-morte.

Par une cédule royale qui parvint à Lima, en 1553, Charles-Quint établit dans cette ville un collége, auquel il accorda des priviléges semblables à ceux dont jouissait la célèbre université de Salamanque. La maison principale de l'ordre de Saint-Dominique fut affectée à cet établissement, qui languit jusqu'à l'année 1571, que le rectorat passa du clergé régulier au clergé séculier. Le collége prit alors le titre d'*Université de St-Marc*[1]. Le vice-roi, don François de Tolède, désirant que les différens cours fussent permanens, lui assigna un capital de 20,312 piastres, sur les tributs des Indiens. On enseigna alors dans cette université, la langue espagnole, la langue générale des indigènes, dont la connaissance

[1] Un grand nombre de saints ayant été proposés, on s'en rapporta au sort, qui donna Saint-Marc pour patron à l'université de Lima.

était nécessaire pour la propagation de l'Evangile, la philosophie, la théologie, le droit canon, le droit civil, et la médecine. La diminution du nombre des Indiens ayant réduit le produit du tribut, les revenus de l'université en souffrirent; mais le marquis de Montes-Claros qui était vice-roi, remplit ce vide par la rente d'un capital de 14,906 piastres, qui dut être prise sur des sommes mises en réserve pour la couronne. Plusieurs particuliers firent ensuite différentes donations en faveur de cet établissement. On y fonda une chaire pour l'enseignement de la médecine, selon la doctrine de Galien, en 1691, et un cours d'anatomie, en 1711. On a élevé un amphithéâtre de chirurgie, en 1790. Comme les lois du royaume ordonnent que la langue espagnole sera seule en usage, on avait supprimé, en 1784, la chaire qui avait été fondée pour l'enseignement de la langue indienne. On l'a remplacée par une chaire de philosophie morale.

Les droits qu'on était obligé de payer pour prendre dans l'université de Lima le bonnet de docteur de l'une des trois dernières Facultés, étaient originairement fort chers. Le récipiendaire donnait, le jour de son admis-

sion, un somptueux festin, et un combat de taureaux sur la grande place, ce qui, en 1743, élevait la dépense à la somme de 10,000 piastres. On statua, pour remédier à cet inconvénient, que chaque candidat verserait dans la caisse de l'université une somme de 2,000 piastres, qui serait partagée également entre tous les docteurs, et qu'il ferait servir une légère collation à ceux qui auraient été présens à son examen. Il fut aussi réglé qu'il paierait quelques droits au recteur et aux autres officiers. Les déboursés ont ensuite été réduits à 1,066 piastres. La dépense que l'on fait pour le baccalauréat est très-modérée; car elle se monte seulement à la somme de vingt-cinq piastres. Conformément aux lois du royaume, lorsqu'on a conféré le degré à dix candidats, on doit recevoir un pauvre écolier *gratis*. L'université, pour encourager la culture des sciences, a souvent même étendu ce bienfait.

Le recteur fait prêter au récipiendaire le serment de soutenir le mystère de l'immaculée Conception, et de détester la doctrine du régicide et du tyrannicide.

Le nombre des docteurs n'est pas limité. En 1791, il était de cent trente-quatre pour

la faculté de théologie, de cent soixante-quatre pour le droit civil, et de douze pour la médecine ; et il y avait six maîtres-ès-arts. Si dans les premiers tems, ce nombre était plus considérable, l'université de Lima peut du moins se vanter à présent, de compter parmi ses membres, des hommes d'un mérite éminent, qui se distinguent dans les plus honorables emplois de l'Eglise et de l'Etat. Il suffit de citer son excellence, don Antoine Porlier, conseiller d'Etat et premier secrétaire des dépêches de justice et de grace de Castille et des Indes; son excellence le comte Castillejo; le comte Del Puerto, fils aîné du précédent et neveu du duc de San-Carlos; don Balthazar Companon, archevêque de Santa-Fé, etc., etc.

Le gouvernement de l'université est confié à un recteur, qui est élu au scrutin secret, le 30 juin, tous les ans. Il doit être âgé de trente ans au moins, et avoir pris le second degré ecclésiastique. On peut le réélire pour un an, et non pour un espace de tems plus long; mais le vice-roi a le privilége, en qualité de vice-patron, de le continuer pour une troisième année. Les autres officiers élus de même, sont denx conseillers, l'un des-

quels est vice-recteur. Il y a, en outre, deux autres conseillers qui appartiennent à la classe des bacheliers. Le procureur-général est un des principaux officiers de l'université. On le consulte avant de prendre aucune détermination importante. Sa place est ordinairement à vie, ainsi que celle du chapelain, du trésorier, etc., etc.

L'université de Lima n'a de revenu fixe que 1230 piastres. Cette somme ne serait pas suffisante, si plusieurs chaires n'avaient pas été supprimées, et si les professeurs qui occupent les autres, ne remettaient pas la moitié de leurs appointemens. Malgré la médiocrité de ses ressources, cette université a signalé sa générosité en toute occasion. Les dons magnifiques qu'elle a faits à la couronne en des tems difficiles, sont consignés sur ses propres registres. Ils se montent à plus de cent mille piastres ; et il serait difficile de trouver dans la ville de Lima, un seul édifice public, à la construction duquel elle n'eût pas contribué avec empressement. Lorsque les Anglais se furent emparés du port de Quayaquil, en 1709, les docteurs, les professeurs et les étudians s'enrôlèrent tous pour le service du roi, et formèrent diverses compagnies, l'une

desquelles était composée d'ecclésiastiques.

L'enseignement a toujours été fructueux dans l'université de Lima. Des hommes de mérite en ont fait l'ornement, presque à sa naissance. Dans une cédule de l'année 1588, Philippe II s'exprimait ainsi : « Les effets ont « répondu à l'intention; et la prospérité géné- « rale du royaume a été le résultat des grands « efforts de ladite université, qui a produit des « sujets distingués dans chacune des Facultés. » Le marquis de Montes-Claros en disait autant en 1614; et le savant don François de Tolède assurait que la tranquillité et l'harmonie dont jouissait le royaume, étaient les fruits de la culture et du progrès des lettres.

Les spectacles forment les amusemens principaux des habitans de Lima. Les décorations du théâtre de cette ville sont belles, et les acteurs ne manquent pas de talent. Il y en a eu qui auraient pu se montrer avec avantage sur la scène de Madrid ou sur celle de Naples. La salle est propre et commode ; et les magistrats font observer le meilleur ordre pendant la représentation. Cependant on ne devrait pas, dans un pays aussi éclairé que l'est actuellement le Pérou, jouer des comédies où figurent des religieux, des papes et

des saints. Plus de goût dans le choix des pièces, plus d'étude de la part des acteurs, un peu moins de véhémence dans leur déclamation, plus d'indulgence de la part du public sur la manière dont les spectateurs sont vêtus, et enfin la défense de fumer pendant les représentations, rendraient le théâtre de Lima plus agréable et plus utile à ceux par lesquels il doit être fréquenté.

Jusqu'à l'année 1771, les cafés ne furent point connus à Lima. Le *mate* [1], dont l'usage était général, exigeait un tems considérable et des précautions incompatibles avec l'établissement d'une maison publique. Depuis long-tems cette liqueur a perdu toute sa vogue. Le premier café fut ouvert dans la rue de Santo-Domingo ; et cet établissement fut considéré comme une singulière nouveauté. Il s'en fit un second au commencement de l'année 1772 ; et ils furent l'un et l'autre approuvés par le vice-roi. Cependant un grand nombre de personnes ne virent pas ces établissemens sans une grande répugnance ; mais il paraît que la force des choses l'a vaincue, et actuellement on compte six mai-

[1] C'est une infusion d'herbe du Paraguay et de sucre, dans de l'eau bouillante.

sons de ce genre ouvertes au public. On y prend des glaces et toutes sortes de liqueurs; et quoiqu'il y ait un grand nombre de personnes, sur-tout le matin de bonne heure, et l'après-dînée, jamais aucun désordre ne s'y fait remarquer.

Les combats de coqs, cet amusement favori des habitans de Lima, n'étaient autrefois soumis à aucun réglement, soit pour le tems, soit pour le lieu où ils se livraient. Il en résultait non-seulement qu'un grand nombre d'individus négligeaient leurs devoirs, mais qu'il s'élevait beaucoup de querelles parmi ceux qui étaient le plus passionnés pour cette sorte de jeu. Dans le dessein de remédier à cet abus, on a élevé en 1762, dans la petite place de Santa-Catalina et près des murs de la ville, un édifice qui est destiné à cet usage. On ne pouvait choisir un emplacement plus commode. Le beau ruisseau qui coule au-devant et les vastes jardins qui l'entourent y procurent une vue agréable et un air pur et frais. Le bâtiment forme un bel amphithéâtre circulaire, qui a plusieurs rangs de siéges, au-dessus desquels sont des galeries et vingt-neuf loges, sans compter celle qu'occupe le juge. Les combats de coqs sont permis deux

fois par semaine, et de plus les jours de fête et les dimanches. On ouvre les portes à deux heures de l'après-midi. Le spectacle commence à quatre et dure jusqu'à la nuit. A certains jours, le concours des spectateurs est très-grand ; mais il ne s'élève pas le moindre tumulte parmi ceux qui sont dans l'habitude de parier. L'autorité du juge, qu'accompagnent des militaires, suffit pour prévenir tout désordre, et il y a des règles pour la décision des cas douteux.

Il y a un jeu de paume à Lima; mais il n'est permis d'y jouer, ni d'y parier que quelques piastres. On y fait bientôt sentir à celui qui risque une certaine quantité d'or, qu'il paraît ne s'être proposé qu'un divertissement ruineux.

Les tems et les lieux où se livrent les combats de taureaux sont fixés. Lorsque les combattans ne peuvent signaler leur valeur dans la lice, ils y font du moins admirer leur légèreté. La coutume de couper les jarrets au taureau lorsqu'il n'attaque point, est très-blâmable. On doit, pour tuer cet ennemi, chercher un moyen qui n'ait pas l'air de la trahison. Les spectateurs sont extrêmement importunés par les cris des vendeurs d'une

espèce particulière de punch, qu'on appelle *agua de berros* (eau de cresson), et dans laquelle on fait entrer une si grande quantité d'eau-de-vie, que cette boisson serait dangereuse dans un pays dont les habitans auraient moins de modération que n'en ont les Péruviens. Les combats de taureaux étaient, il y a environ vingt ans, plus cruels qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Le 24 juin, jour de la Saint-Jean, commencent les réunions qui se forment sur les bords de la rivière d'Amancaes; et elles finissent avec le mois de septembre. Les promenades aux montagnes [1] voisines de Lima, ont lieu dans le même tems. Le *guara* [2], qui descend de ces montagnes, entretient la fraî-

[1] Elles sont appelées montagnes d'*Amancaes* et de *Saint-Christophe*. On peut les considérer comme une continuation de la Cordillère des Andes, quoiqu'elles soient bien moins élevées, et qu'elles s'avancent dans la délicieuse vallée de Rimac, au centre de laquelle est située la ville de Lima.

[2] C'est une expression du pays, pour signifier une petite rosée, ou un léger brouillard, qui humecte la terre. Cette résolution des vapeurs qui couvrent la ville et les plaines adjacentes, doit être extrêmement agréable aux habitans du district de *los Valles*, où il ne tombe jamais ce qu'on peut appeler de la pluie.

cheur des arbrisseaux et des fleurs, dont se couvrent les plaines sablonneuses qui terminent la vallée. Ces plaisirs champêtres récréent, sans nuire, à moins qu'on ne fasse excès dans les repas, ou qu'on ne veuille dormir en plein air, ou dans quelque hutte abandonnée par les Indiens.

L'Almeda, ou la promenade publique, est vaste. Elle est très-fréquentée, les dimanches, et sur-tout le premier et le douzième jour de l'an, à cause de l'élection des alcades. La quantité de carrosses et de calèches, le rang des promeneurs, la superbe parure des femmes, offrent un spectacle aussi agréable qu'imposant. Cependant le caprice (ou l'étiquette) y met de la contrainte. Les personnes assises dans les voitures, sont obligées de fixer constamment les yeux, les unes sur les autres, sans tourner la tête. On ne peut pas non plus, sans blesser l'usage reçu, se montrer à pied dans cette promenade, ce qui gêne extrêmement ceux qui n'ont point de carrosse. On commence cependant à secouer ce joug.

La *Piedra-Lisa* est une promenade solitaire et propre à la méditation. L'ombre agréable qu'y donne l'épais feuillage des arbres, la proximité de la rivière, la vue

de toute la belle vallée de Lurigancho, la perspective qu'offre la ville de Lima, et le paysage que les terres en culture forment sur la rive opposée, y charment les yeux et portent l'ame à la contemplation de l'auteur suprême de la nature.

A environ cinquante lieues au nord-est de Lima est située la ville de Tarma, qui est le chef-lieu de la Corrégidorie de ce nom. Celle-ci, comme beaucoup d'autres corrégidories du Pérou, se divise naturellement en deux parties, l'une dite des *montagnes*, et l'autre des *vallées*. La première, qui est froide, nourrit quantité de gros et de menu bétail. En conséquence, on y fabrique beaucoup d'étoffes de laine, qui en font le commerce principal. Elle a aussi des mines d'argent, qui rapportent beaucoup. La partie des vallées est tempérée, et est fertile en blé, en orge et en maïs. On a construit sur les montagnes de cette corrégidorie, des forteresses pour contenir les Indiens.

La corrégidorie de Jauxa, qui commence à quarante lieues à l'est de Tarma, occupe de grandes vallées et des plaines comprises entre les deux Cordillères orientales et occidentales. Elle est coupée en deux parties par

une rivière, qui sort du lac de Chicay-Cocha (dans la corrégidorie de Tarma), et forme un bras du Maranon. Elle est remplie de belles bourgades, peuplées d'Espagnols, de mulâtres et d'Indiens. Le sol est fertile en grains et en fruits. Cette corrégidorie fait un commerce assez considérable, parce qu'elle conduit aux provinces de Cuzco, de la Paz, de la Plata, et dans toutes les contrées méridionales, appelées *provinces d'en haut*, ou *terres hautes*. Elle confine, comme celle de Tarma, au pays des sauvages, parmi lesquels les religieux de l'ordre de Saint-François ont établi des missions, dont la plus ancienne est dans le bourg d'Ocopa. Il y a dans la corrégidorie de Jauxa quelques mines d'argent assez riches.

Guanouco, chef-lieu de la corrégidorie de ce nom, est à quarante lieues au nord-est de Lima. C'était autrefois une des principales villes du Pérou ; et plusieurs des premiers conquérans s'y étaient établis. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, où l'on fait différentes sortes de confitures fort estimées.

On recueille, dans la corrégidorie de Guanouco, dont le climat est tempéré, des grains, des fruits, et principalement du coca (l'*ery-*

troxilum peruvianum.) Le coca, dit Ulloa, est une plante faible qui s'attache aux autres plantes. La feuille en est longue d'environ un pouce et demi, et est fort lisse. Les Indiens la mâchent avec une espèce de pâte appelée *toccra* ou *llipta*, qui est de la couleur du chocolat. On la compose avec les cendres des épis du maïs, dépouillés de leurs grains, et celles de quelques plantes sauvages qui abondent en principes salins. Quand on a bien pétri ces matières ensemble, on en fait des tablettes, et on les laisse sécher et durcir. Les Indiens prétendent que le jus du coca les fortifie. En effet, ils ont moins de vigueur, quand il leur manque. Ils disent aussi qu'il raffermit les gencives, et donne du ton à l'estomac. Cette plante croît en abondance dans les provinces méridionales du Pérou. La meilleure vient des environs de Cuzco. Selon Alcedo, elle donne un fruit, dont le goût est assez semblable à celui de la poire; mais la même tige ou la même branche ne produit qu'une seule fois. Ulloa assure que le coca n'est autre chose que le bétel des Orientaux.

A environ vingt-cinq lieues au sud de Lima, et sur le bord de la mer, est la ville de Canete, chef-lieu d'une corrégidorie qui

s'étend le long de la côte, pendant plus de trente lieues. Le climat en est le même que celui des vallées. Les terres sont fertilisées par une rivière et par divers ruisseaux. Elles produisent du froment et du maïs, ainsi que des cannes qui donnent une grande quantité de sucre. On trouve beaucoup de salpêtre dans le voisinage de Chilca, bourg situé dans cette corrégidorie. Les Indiens qui habitent les bourgades voisines de la mer, s'occupent de la pêche. Enfin, les fruits, les légumes et les oiseaux domestiques que cette province fournit à Lima, forment des articles de commerce très-considérables.

La ville d'Ica donne son nom à une corrégidorie de plus de cinquante lieues de côtes, et de vingt-cinq lieues de profondeur. Cette province est entrecoupée de plusieurs déserts. Comme le terroir en est sablonneux, les campagnes restent incultes, lorsqu'elles ne sont point arrosées par des rivières ou des canaux. Toutefois, il faut en excepter certains cantons, qui, sans jouir de cet avantage, n'en sont pas moins plantés de vignes, qu'entretient l'humidité intérieure de la terre, et qui donnent beaucoup de raisin, dont on fait du vin qu'on transporte par mer de Callao à Guaya-

quil, à Panama, et dans les provinces intérieures du Pérou. Il y a, dans cette corrégidorie, des plantations d'oliviers, dont les fruits servent à faire de l'huile, et sont propres à être mangés. Les terrains qui reçoivent de l'eau, produisent beaucoup de froment, de maïs, et toute sorte de fruits. Il y a des forêts d'algorrabales, dont on nourrit une prodigieuse quantité d'ânes, animaux qu'on emploie à la culture, tant aux environs de Lima que dans les autres provinces. Les Indiens qui habitent le long des côtes ou dans les ports, s'adonnent à la pêche. Ils salent le poisson qu'ils prennent, et l'envoient dans les montagnes, où il est de bon débit.

On trouve dans la plaine de Delingenio, de beaux dendrites, où des arbres, des herbes, des maisons, et d'autres figures curieuses sont représentés comme s'ils étaient peints.

Il y a, dans la ville d'Ica, plusieurs fabriques de verre. Les villes de Pisco et de Nassa qui sont situées sur le bord de la mer, sont renfermées dans cette corrégidorie. La première a un bon port.

CHAPITRE XVI.

Province et ville de Guamanga. — Guanca-Velica. — Province et ville de Cuzco. — Province et ville d'Arequipa. — Arica. — Province et ville de la Paz. — Lac de Chiquito.

La province de Guamanga est située entre les deux chaînes des Andes, et sur le sommet de ces montagnes. En conséquence le climat en est très-varié. La ville qui lui donne son nom est à environ soixante et dix lieues au sud-est de Lima, et à soixante lieues au nord-ouest de Cuzco. Elle est bâtie sur le penchant de quelques collines. Les maisons sont hautes, construites en pierres, et couvertes en tuiles, pour la plupart. Elles ont des jardins et des vergers auxquels le manque d'eau est souvent très-préjudiciable. On trouve de belles places à Guamanga. L'église cathédrale est fort ornée. Il y a plusieurs paroisses et différens couvens d'hommes et de femmes. Les faubourgs ajoutent beaucoup à la grandeur de la ville. Les maisons en sont aussi en pierres et couvertes

en tuiles ; mais elles sont basses. Ce sont des Indiens qui les habitent.

Il y a dans la ville de Guamanga une université royale, où l'on professe la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Les habitans passent depuis long-tems pour être polis, intelligens et très-adonnés aux sciences. Toute la corrégidorie, dont Guamanga est le chef-lieu, jouit d'un climat tempéré. Elle est fertile en grains et en fruits. On y élève quantité de bestiaux, dont les habitans tannent le cuir. On y fait beaucoup de conserves, qui se transportent dans les autres provinces. Enfin, on y trouve des mines d'or, d'argent, et de pierres d'aimant. Cette corrégidorie est très-peuplée.

On prétend qu'il se trouve auprès de Guamanga, une fontaine, dont l'eau donne un sédiment qui se change en une pierre très-blanche, dont on fait des figures que l'on recherche.

A environ trente lieues au nord-ouest de Guamanga, est la ville de Guanca-Velica, chef-lieu d'une corrégidorie dont le sol ne produit rien, et dont l'air est froid. Cette ville est dans une crevasse de la Cordillère. Elle a une fontaine dont l'eau est pétrifiante ; et les ha-

bitans emploient, pour bâtir, les pierres qu'en forme le sédiment. Guanca-Velica est célèbre par l'exploitation d'une mine de vif-argent, qui en est éloignée d'une lieue et est fort riche. On n'est pas d'accord sur l'époque de la découverte de cette mine, qui est affermée à une compagnie. Il y a, à Guanca-Velica, un gouverneur particulier qui est surintendant de la mine.

La province de Cuzco occupe le centre de l'ancien Empire Péruvien, dont elle a été le berceau. Aussi, les ruines des temples, des palais, des aqueducs, des voûtes souterraines, des canaux et des grandes routes, se trouvent en grand nombre dans cette contrée, et font connaître le haut degré auquel la civilisation avait été portée sous le gouvernement paternel des incas.

La ville de Cuzco, capitale de la province et chef-lieu de la corrégidorie de ce nom, est située à 140 lieues au sud-est de Lima, et à plus de 200 au nord-ouest de la Plata. Elle est bâtie sur le penchant de plusieurs collines, l'une desquelles présente encore les ruines de cette fameuse forteresse que les incas avaient fait construire pour la défense de la place. Ce boulevart était de

pierres, toutes d'une grandeur remarquable, quoiqu'elles fussent inégales. Celles qui forment encore la principale partie du mur sont si grandes, qu'il est difficile de comprendre comment, sans le secours d'aucune machine, on a pu les amener des carrières dans le lieu où elles sont. On a introduit dans les interstices, de petites pierres qui sont si bien jointes avec les autres, qu'il faut une attention particulière pour les distinguer. Du tems d'Ulloa les ouvrages intérieurs de la forteresse étaient en partie détruits; mais ceux du dehors subsistaient encore.

Cuzco est à-peu-près de la grandeur de Lima. La plupart des maisons sont bâties en pierres et couvertes en tuiles. Les appartemens sont bien distribués et magnifiquement meublés. Il y a dans cette ville, une cathédrale, plusieurs paroisses et divers couvens d'hommes et de femmes. La maison des Dominicains a pour murs principaux, ceux du temple du Soleil, et le Saint-Sacrement est placé à l'endroit où se trouvait la figure en or, de cet astre.

Le corrégidor est chef de la régence de la ville, et a sous lui des régidors qui sont tirés de la première noblesse. Il y a différens tri-

bunaux et plusieurs colléges à Cuzco. Les habitans sont très-ingénieux et se distinguent par des ouvrages de peinture, de sculpture et de broderie. Les articles principaux de leur commerce consistent en sucre, en étoffes, en draps communs, en toiles ordinaires, en galons d'or et d'argent, en cuirs, en maroquins et en parchemin.

La ville de Cuzco a été fondée par Manco-Capac, qui l'avait divisée en *hanam Cozco* et en *hurin Cozco*, c'est-à-dire en haut et bas Cuzco. Au commencement, les maisons étaient petites et assez semblables à des cabanes; mais à mesure que l'Empire s'accroissait, la ville s'étendait et s'embellissait. Les Espagnols, en y entrant, admirèrent la somptuosité des temples du soleil, la magnificence du palais des incas, et cet air de grandeur qui annonce une ville digne d'être la résidence d'un puissant monarque et la capitale d'un vaste Empire. François Pizarre s'en rendit maître au mois d'octobre 1534, et en prit possession au nom de l'empereur Charles-Quint. Bientôt après, l'inca Manco vint en faire le siége, et il la réduisit presque toute en cendres, sans pouvoir en expulser entièrement les Espagnols.

La corrégidorie de Cuzco s'étend à deux lieues autour de la ville. L'air en est tempéré. Cependant il y a quelques montagnes où il fait plus froid que chaud, et où l'on élève des bestiaux. Les terrains bas produisent du grain et des fruits en abondance.

La province d'Arequipa renferme une partie de la chaîne des Andes, et s'étend aussi sur le bord de la mer. La ville dont elle prend le nom, est située à environ cent cinquante lieues au sud-est de Lima, et sur un terrain uni. Le climat en est doux; et pendant toute l'année les campagnes voisines sont émaillées de fleurs, et offrent l'image du printems. Une si heureuse température ne peut être que favorable à la santé. Aussi ne voit-on point régner à Arequipa, les maladies qui proviennent du mauvais air. Cet avantage est à peine suffisant pour compenser les ravages que font les tremblemens de terre dans cette ville. On en compte quatre qui l'ont tout-à-fait ruinée. Le premier est arrivé en 1582; le second, en 1600; le troisième, en 1604; et le quatrième, en 1725. Le second a été accompagné de l'éruption du volcan de Guayna-Putina, qui est situé tout près de la ville.

Les édifices publics et particuliers d'Are-

quipa sont construits en pierres. Les appartemens des maisons sont distribués commodément, et parfaitement meublés. La ville est très-peuplée. On y compte beaucoup de familles nobles. La bonté de l'air, et le commerce que l'on peut y faire, au moyen du port d'Aranta qui n'en est qu'à vingt lieues, y ont attiré quantité d'Espagnols. Le chef du gouvernement civil et militaire est le corrégidor, qui a sous lui des régidors choisis dans la première noblesse. Il y a un tribunal des deniers royaux. Depuis 1609, Arequipa est le siége d'un évêque. Il y a aussi plusieurs couvens de religieux et de religieuses dans cette ville. On prétend que son nom signifie : *Eh bien, restez-y*. On en explique ainsi l'étymologie. Les troupes victorieuses de l'inca venaient de conquérir le pays où est situé Arequipa. Des soldats charmés des agrémens de cette contrée, témoignèrent quelque regret de la quitter. Le prince leur dit : *Arequipa*, restez-y ; et ils y restèrent [1]. Cependant l'Arequipa

[1] Ce fut, dit-on, Maita-Capac, quatrième inca, qui fit cette conquête. On ajoute qu'en trouvant le climat agréable et le sol fertile, il y fit venir, des provinces voisines, trois mille familles qui fondèrent cinq bourgades.

moderne n'est pas sur le même emplacement que l'ancienne, qui eut pour fondateur François Pizarre. Les habitans n'en ayant pas trouvé la situation assez avantageuse, en choisirent une autre, à vingt lieues de la mer, et s'y établirent.

A environ quatre-vingts lieues au sud-est d'Arequipa, est Arica, ville que le tremblement de terre de 1605 a renversée de fond en comble. Elle est sur le bord de la mer, et a un port. La corrégidorie à laquelle elle donne son nom, a quatre-vingts lieues du nord au sud, sur seize de l'est à l'ouest, c'est-à-dire, à la mer du Sud. L'air en est chaud et mal-sain. Celles de ses nombreuses vallées qui ne manquent pas d'eau, abondent en blé, en maïs, et sur-tout en piment, qui est appelé *agi* dans le pays, et dont il se fait un très-grand commerce. Quelques cantons produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. On fait aussi beaucoup de vin dans cette contrée, et celui de la vallée de Saumba a de la réputation. Il y a dans la corrégidorie d'Arica, un volcan qui lance des jets d'une eau infecte et chaude. Il y a aussi des mines d'or et de cuivre très-fin.

La province de la Paz était anciennement connue sous le nom de *Chouquiapou* (par corruption Chouquiabo) qui, selon l'opinion commune, signifiait *héritage d'or,* dans la langue péruvienne. Nuestra Sennora de la Paz qui en est la capitale, est située au sud-est des villes de Lima et d'Arequipa, à environ deux cent quarante lieues de la première, et à cent de la seconde. Elle est grande, bien bâtie, et ornée de fontaines et d'édifices publics. Cette ville est assise sur un terrain très-inégal, et est environnée de collines de toutes parts, excepté du côté de la rivière. Quand les eaux de celle-ci s'enflent, soit par les pluies, soit par la fonte des neiges, elles entraînent des rochers prodigieux, et roulent de l'or, qu'on trouve lorsqu'elles se sont retirées. En 1730, elles en laissèrent un morceau si extraordinairement gros, que le marquis de Castel-Fuerto l'acheta douze mille piastres, et l'envoya au roi d'Espagne.

L'église de la Paz a été érigée en cathédrale en 1608. Auparavant elle dépendait de la Plata. L'évêque a, dit-on, trente mille piastres de revenu. Il y a aussi des maisons de religieuses, d'hommes et de femmes à la Paz. Cette ville à laquelle on donne une population

de vingt mille ames, est gouvernée par un corrégidor, par des régidors et des alcades. Le principal commerce consiste en herbe du Paraguay, qu'on fait passer en quantité dans les autres provinces du Pérou.

A environ quatre-vingts lieues à l'est d'Arequipa, et à vingt au nord-ouest de la Paz, se trouve le lac de Titi-Caca, qui a quatre-vingts lieues de circuit, et forme un ovale dont la partie la plus longue s'étend du nord-ouest au sud-est. Il a de soixante et dix à quatre-vingts brasses de profondeur. L'eau n'en est ni amère, ni salée; mais il paraît qu'elle est fort trouble. On y pêche des poissons d'une ou de deux espèces. Les oiseaux aquatiques le fréquentent, et les bords en sont couverts de joncs. Dix ou douze grandes rivières, sans compter les petites, lui portent en tribut leurs eaux. Il contient plusieurs îles, l'une desquelles est remarquable par sa grandeur, et formait anciennement une colline. Cette hauteur s'appelait *Titi-Caca*, ce qui, dans la langue du pays, signifiait colline de plomb; et le lac en a retenu le nom. Manco-Capac, fondateur de l'Empire Péruvien, publia que c'était là que le soleil son père lui avait commandé de donner des lois aux peuplades sauvages du

Pérou. Les incas voulant construire un temple dans l'île de Titi-Caca, la firent applanir. Ce temple était un des plus somptueux de tout l'Empire. Des plaques d'or et d'argent en couvraient entièrement les murs. Les provinces y envoyaient, tous les ans, une certaine quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. On croit que les Indiens, voyant les Espagnols s'approprier toutes les richesses qu'ils trouvaient, jetèrent ces trésors dans l'eau.

Les bords du lac Titi-Caca se resserrent vers le sud, et forment une espèce de golfe qui se termine en une sorte de rivière, ou en un canal qu'on appelle *Desaguadero* [1]. Ce canal a de quatre-vingts à cent aunes de largeur; et, quoique les eaux en paraissent dormantes à la superficie, elles ont en-dessous beaucoup de rapidité. Le cinquième inca, Capac-Youpanqui, étant arrivé sur le bord avec toute son armée, y fit construire un pont de joncs, qui s'est conservé et se conserve, au moyen des réparations qu'on y a faites et qu'on y fait, en vertu des ordonnances des incas et de celles des rois

[1] Conduit par lequel l'eau s'écoule.

d'Espagne. Les eaux du Desaguadero forment le lac de Paria, que l'on croit se dégorger par des conduits souterrains.

La ville ou la bourgade de Chiquito donne aussi son nom au lac de Titi-Caca, sur le bord occidental duquel elle est située par 12° 22′ de latitude méridionale.

CHAPITRE XVII.

Plan formé et exécuté par don Jean de Bezares, pour faciliter l'accès des montagnes des Andes, dans la corrégidorie de Guamalies. — Quinquina de ce pays. —Vertus médicinales d'une plante appelée *calenture*. Vers qui fabriquent du papier. — Description de la vallée de Vitoc. — Jean Santos-Atahualpa. — Don Jean-Marie de Galves repeuple la vallée de Vitoc.

Don Jean de Bezares, estimable négociant de Lima, était sur le point de retourner dans l'Espagne sa patrie, avec un capital de trente mille piastres, lorsque le hasard lui procura la rencontre d'un autre Espagnol, qui avait long-tems vécu parmi les Indiens des montagnes voisines de la corrégidorie de Guamalies. Cet homme fit connaître à Bezares, l'étendue et la fertilité de contrées qui, sans être inaccessibles, se dérobaient cependant aux regards des colons; il lui en peignit avantageusement les productions végétales et minérales, et sur-tout il lui fit valoir l'occasion qui s'offrait, d'exercer une des vertus les plus recommandables, la charité, en rassem-

blant un grand nombre d'Indiens fugitifs, qui ayant été chassés des missions, vivaient dans les forêts, où ils se livraient à l'idolâtrie. Il représenta qu'il serait facile de les civiliser, si on leur procurait des instrumens aratoires et quelques plantes, et principalement si on leur donnait, pour directeur spirituel, un prêtre d'une conduite régulière, et dont ils pussent recevoir des leçons qu'ils désiraient vivement. Plusieurs d'entr'eux, dit l'Espagnol à Bezares, s'étaient déjà réunis sur les bords de la rivière de Huallaga, pays où l'on pouvait faire de grandes plantations de cacao et d'autres productions. En soumettant ainsi par la persuasion les habitans de la *Pampa*, ou de la vaste plaine *del Sacramento*, où la nature avait prodigué ses trésors, on devait en quelque sorte procurer au roi d'Espagne, un nouveau royaume, et assurer au Pérou des avantages que depuis deux siècles il recherchait vainement, à cause des moyens peu judicieux auxquels on avait eu recours pour subjuguer les tribus sauvages. Enfin, l'Espagnol parla avec toute la confiance d'un homme qui avait vu tout ce qu'il annonçait.

Bezares consacra une somme de deux mille piastres à une tentative qui pût lui faire con-

naître la vérité, et fixer sa résolution. Il ne tarda pas à suivre les traces de celui de qui il tenait ses informations, et il emporta tous les instrumens et toutes les choses qu'il crut les plus propres à hâter les progrès de la petite colonie, dont le chef-lieu était appelé *Chicoplaya*. Il se pourvut aussi, pour qu'il fût possible de commencer l'office divin sur-le-champ, d'ornemens d'église, de vases sacrés et d'images. Il entra dans le pays, par Guamalies, en 1785; et, suivant les bords de la Mouzon, il parvint, non sans beaucoup de peine, à Chicoplaya, où il fut charmé de trouver, quoiqu'en un fâcheux état, l'établissement dont lui avait parlé l'Espagnol. Voyant que l'instruction souffrait infiniment parce qu'il n'y avait point de chef spirituel, il en fit remplir les fonctions par un père de la Merci qui l'avait accompagné, et auquel il accorda six cents piastres de traitement annuel. Tous les Indiens offrirent leurs services pour la construction d'une chapelle. Négligeant ses propres intérêts, Bezares leur livra sans retribution, les instrumens aratoires, et les semences qu'il avait apportés. Tous célébrèrent à l'envi la générosité de leur bienfaiteur; et l'expression de leur reconnaissance

parvint jusqu'aux montagnes, dont plusieurs habitans vinrent partager leurs travaux, et se reconcilier avec le Dieu qu'ils avaient outragé et banni de leur souvenir.

Enchanté de l'étendue et de la fécondité du pays, Bezares résolut de faire de nouveaux sacrifices. Cependant la difficulté de pénétrer dans cette contrée était si grande, que la mule sur laquelle il y était venu, avait fléchi, pour ainsi dire, à chaque pas; et la nouveauté de l'aspect qu'il leur avait offert, avait porté les Indiens de Chicoplaya à prendre la fuite. Laissant les nouveaux colons continuer leurs travaux, il retourna à pied sur ses pas, pour chercher des pâturages. Après avoir, au risque de ses jours, escaladé des montagnes, descendu jusqu'au fond des abymes, et s'être enfoncé dans les forêts les plus sombres, il trouva un lieu convenable pour ouvrir un chemin. Il remarqua un grand nombre de ruisseaux, des plaines spacieuses, de gras pâturages, des vestiges d'anciennes bourgades, des plantations abandonnées, et des mines qui n'étaient point exploitées. Mais ce qui le flatta le plus, ce fut de voir toutes les montagnes couvertes de *chinchona*, c'est-à-dire, de ces arbres dont l'écorce forme le

quinquina[1], et dont on n'avait jamais reconnu l'existence dans cette contrée[2]. En un mot, il aperçut devant lui un pays nouveau, qu'on pouvait transformer en une province plus riche que la plupart de celles qui étaient peuplées. Il vérifia que plus de vingt bourgades, alors en ruine, avaient été établies par des missionnaires de la Compagnie de Jésus.

[1] *Cinchona officinalis*. Linn.

[2] Ce fait ne paraîtra pas extraordinaire, lorsque l'on considèrera que ce ne fut que cent cinquante ans après l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique, que se fit la découverte du quinquina. Elle eut lieu en 1638, pendant l'administration du vice-roi, comte de *Chinchon*, dont la femme était attaquée d'une fièvre tierce très-opiniâtre. Etant instruit de la maladie de la comtesse, le corrégidor de Luxa, à qui un Indien avait appris l'efficacité de ce remède, envoya à Lima un paquet de poudre de quinquina, qui fut administrée avec succès à cette dame. Le comte de Chinchon, dont les fonctions cessèrent en 1639, retourna en Espagne, emportant avec lui de l'écorce de quinquina pulverisée, qui fut appelée *poudre de la Comtesse*. Les Jésuites en portèrent aussi à Rome; et, après en avoir donné une certaine quantité au cardinal de Lugo, ils distribuèrent le reste gratuitement. En conséquence, le quinquina fut nommé par les uns *poudre du Cardinal*, et par les autres, *poudre des révérends Pères*.

Les principales étaient Chavin de Pariaca, Monzon et Chapacra. La première subsiste encore, et a une belle église. La seconde ne contient que douze familles; et la troisième est absolument ruinée, ainsi que l'Ascension et d'autres lieux. Il paraît aussi que les Jésuites, s'étant proposé de pousser leurs conquêtes spirituelles vers le nord, avaient, en 1580, pris de la manière accoutumée, possession de ces bourgades [1], qui avaient ensuite, excepté Chavin qu'avait défendue sa position, été dévastées par les sauvages. Tout ce pays avait donc été oublié, à l'exception de Monzon, où une image de la Vierge, laissée par les missionnaires, avait attiré de nouveaux habitans [2], et où la plupart de ceux qui demeuraient dans les montagnes des environs, allaient toujours en pélerinage, plusieurs fois l'année.

Les arbres qui fournissent le quinquina, ayant été examinés, on les reconnut pour être

[1] Ces renseignemens sont tirés de différens tableaux trouvés dans les églises qui ne sont point encore détruites, ainsi que de plusieurs concessions de terres faites au nom des Jésuites.

[2] Cette tradition des anciens habitans n'a pas encore été révoquée en doute.

des *negrilla* [1], c'est-à-dire, pour être de l'espèce de ceux qui donnent l'écorce de la meilleure qualité. Bezares vit alors qu'il pouvait mettre son dessein à exécution. En conséquence il publia ses découvertes, et offrit de traiter avec ceux qui voudraient écorcer les arbres. Il prit à son service plusieurs individus qui résidaient, soit sur les frontières et dans les montagnes, soit dans la capitale, et qui depuis long-tems étaient au fait de ce travail. Avec cette ressource, et à l'aide d'un bon nombre d'ouvriers, il résolut d'ouvrir, à ses propres dépens, un chemin sans lequel tous les avantages qu'eût pu procurer le pays eussent été nuls. Ayant fait dresser une carte, il communiqua son projet au vice-roi, qu'il pria de lui prêter toute l'assistance dont il aurait besoin. Il représenta que les montagnes et les bourgades situées au sud du Maranon, et entre Pataz, Guamalies, Huanuco et la Pampa-del-Sacramento, avaient été abandonnées depuis deux siècles; qu'il avait vérifié lui-même l'étendue de ce territoire; qu'il en avait reconnu la fertilité, la salubrité; qu'il lui avait été démontré que ce pays pouvait fournir de plus grandes richesses que celles

[1] Ceux dont l'écorce est rouge.

qu'on avait pu retirer des autres montagnes de cette partie des Andes; que le mauvais succès de ces expéditions qui avaient fait périr tant de missionnaires et de soldats, et coûté tant d'argent, ne devait être imputé qu'aux fautes qu'on avait faites, en n'assurant pas les communications, en agissant avec plus de zèle que de prudence, en recourant à des réquisitions qui avaient donné de l'inquiétude aux Indiens et produit des querelles entr'eux, et sur-tout en négligeant d'établir le *cange* ou le commerce. Bezares proposa donc de former des pâturages, des plantations, d'introduire des troupeaux dans le pays, de reconstruire quelques-unes des bourgades qui avaient été détruites, et principalement d'ouvrir à ses frais, un chemin large et commode, depuis Tauta-Mayo jusqu'au pont de Chinchima, qui est la partie la plus escarpée de la frontière, de le continuer le long de la Monzon jusqu'au port de Chicoplaya, et d'assurer ainsi la navigation de la rivière d'Huallaga jusqu'au Maranon, et par conséquent le commerce qui pouvait se faire avec Lamas, Mainas et Quixos. Il demanda qu'on le revêtît d'une autorité suffisante, et qu'on lui permît d'employer, à condition qu'il paierait le tribut qu'ils

devraient au roi, tous les Indiens dont les travaux seraient nécessaires à ses opérations.

Le projet ayant été approuvé en son entier, le vice-roi, don Théodore de Croix, accorda à Bezares, par une commission datée du 11 octobre 1788, le titre de premier magistrat de Chavin de Pariaca, pour l'espace de deux ans, durant lesquels on pourrait porter un jugement sur la nature et le succès de son entreprise. Il lui fut enjoint d'en rendre compte tous les mois à l'autorité suprême, afin qu'on pût étendre ou prolonger ses pouvoirs, s'il en était besoin.

Bezares prit, en vertu de cette autorisation, possession de son gouvernement, à la vive satisfaction des colons et des Indiens, qui connaissaient ses estimables qualités. Ils lui offrirent, les uns et les autres, de concourir à l'exécution d'un projet à la réussite duquel était attachée leur félicité. Outre un grand nombre de toutes sortes d'instrumens, Bezares avait fait venir une forge complète, avec les ouvriers nécessaires pour y travailler; et le 25 avril 1789, on commença le chemin, à l'ancienne bourgade d'Urpis, point jugé le plus convenable. On abattit de grands arbres, on fit sauter des collines de pierre à chaux, on

coupa des montagnes escarpées, on planta des palissades, on combla des creux dits *sartenejas*, et ailleurs on fit des chaussées, dont on encaissa les terres. Les travaux furent poussés jusqu'au pont de Chinchima sur la Monzon, c'est-à-dire, à la distance de onze lieues. Ce chemin, qui est large, et sur lequel les attelages n'ont pas à courir le moindre risque, fut achevé en six mois, par cent ouvriers constamment employés et bien payés. On construisit trois ponts, l'un sur la rivière de Santa-Rosa, l'autre sur la Yanamayo, et le troisième sur un ruisseau appelé *Xincartambo*. Le lac de Negrococha qui opposait un grand obstacle au passage, fut desséché. Les Indiens imbus d'anciennes idées superstitieuses, et persuadés que de trois hommes qui tenteraient de passer ce lac, il s'en noierait un, ne voulurent point aider à l'entreprise, chacun d'eux craignant que ce malheur ne tombât sur lui. Les terres ayant été préparées, on sema des grains; et en même tems on amena un troupeau de bêtes à cornes qui, vu qu'il y a d'excellens pâturages dans le pays, et qu'on n'y rencontre point d'animaux venimeux, promirent de multiplier prodigieusement.

Nous ne devons point passer sous silence plusieurs découvertes aussi importantes pour l'histoire naturelle, qu'utiles au commerce, qui ont été faites dans l'expédition qui nous a fourni la matière de ce chapitre. Bezares remarqua des arbres très-hauts, dont on n'a pas encore spécifié le bois, que rendent précieux ses différentes qualités. Quoique solide, ce bois est également propre à la menuiserie et à la charpenterie. Il a de plus une couleur demi-violette, qui paraît devoir lui assurer, pour la teinture, la préférence sur tout autre bois. Bezares trouva aussi des arbres, des branches desquels découle une sorte de substance résineuse, granulée, et d'une couleur verdâtre, qui peut servir de cire à cacheter, et être employée à plusieurs autres usages. Il croît dans ce même pays, une espèce d'osier que les Indiens considèrent comme un spécifique contre les coliques, et qu'ils appellent *calenture*, parce qu'en le prenant en décoction, lorsqu'on est attaqué de rhumatismes, on ressent pendant trois ou quatre heures une fièvre violente qui se termine par une transpiration abondante, après laquelle on est radicalement guéri. Le peu d'essais qu'on a faits de ce remède, contre les maladies véné-

riennes, ont été très-heureux; et si ceux que l'on fait encore tous les jours, répondent aux premiers, la médecine devra à l'Amérique une plante dont il paraît que les effets sont surprenans. Tous les naturalistes ont ignoré jusqu'ici l'existence d'un ver que les Indiens appellent *sustillo*, et par les émanations duquel on fabrique un papier pareil à celui de la Chine [1]. Enfin Bezares découvrit l'écorce

[1] Aucun naturaliste, pas même le célèbre Réaumur, ne fait mention de ce ver, et ni de l'espèce de soie qu'il produit. Calancha seul en donne quelque idée, dans son Histoire Augustinienne du Pérou (lib. 1, p. 66.) Il dit que le sustillo est particulier à la vallée de Pampatero, à présent Pampatico, qui est située dans le voisinage des Panuatas, aujourd'hui les Panataguas, à peu de distance d'Huanuco, à dix jonrnées de Lima, et dans laquelle les Jésuites ont bâti la ville de l'Ascension. C'est proprement le lieu découvert par Bezares. Calancha dit ensuite qu'il possède une lettre écrite sur une feuille de ce papier, par le Père Alonzo Gomez, et adressée au Père Lucas Salazar, à qui son correspondant assurait que cette feuille avait fait partie d'une plus grande qui avait plus de trois pieds de longueur. La perte des bourgades dont nous avons parlé, et la rareté de l'ouvrage de Calancha, ont fait, en quelque sorte, oublier cette découverte. Nous consignerons ici, ce que nous savons sur le sustillo, que les Indiens recherchent comme un mets exquis. Ce ver qui est de

jaune qui est appelée *calisaya* dans le pays de Tarija, et qu'on croyait particulière à la province de la Paz. Il en a apporté des échantillons à Lima; et l'on a reconnu qu'elle etait

l'espèce du *bombyx* ou du ver-à-soie, et qui y ressemble, se nourrit sur le pacae, arbre vigoureux et très-gros, qui est bien connu au Pérou, et que la Flore péruvienne, *M. S.* nomme *mimosa inga*. Lorsque les sustillos sont complètement rassassiés, ils se rassemblent au tronc de l'arbre. Ils forment, avec la plus grande régularité, une sorte de toile, qui est plus ou moins grande, selon le nombre des travailleurs, et plus ou moins flexible, selon la qualité de la feuille dont ils ont été nourris. Ils donnent à cette enveloppe une consistance et un lustre tels qu'on ne peut les détruire. Lorsqu'elle est achevée, ils se réunissent tous, et se rangeant en lignes verticales, mais droites, ils forment dans le centre un carré parfait. Dans cette position chacun d'eux file son cocon d'une soie courte et grossière. Ce cocon se transforme en chrysalide; et la chrysalide devient papillon. Celui-ci, à mesure qu'il se dégage, secoue ses ailes. Il détache, par-tout où cela lui est le plus commode, son enveloppe ou sa soie, dont une partie demeure suspendue au tronc de l'arbre, où elle flotte au gré des vents, et devient plus ou moins blanche, selon le tems. Don Antoine Pineda a présenté à sa Majesté Catholique, un nid complet de cette sorte, et un morceau de ce papier de soie naturel, qui a plus de quatre pieds de longueur, et est de figure elliptique, ainsi que toutes les autres feuilles de ce genre.

de même espèce, et qu'elle avait autant d'activité que l'autre.

L'obstacle opposé du côté de la frontière ayant été levé contre l'attente de ceux qui avaient le plus d'expérience, Bezares fit toutes les avances nécessaires pour en surmonter un autre qui était aussi grand. Il se trouvait entre Chavin et Xican, sur un espace de huit lieues qui étaient la terreur des voyageurs, deux petites îles et plusieurs descentes d'une extrême difficulté. Cela fit sentir la nécessité d'ouvrir une nouvelle route sur le bord du Maranon, qui dirige son cours vers Chachapoyas. Cette entreprise ayant été couronnée du succès, on ne fut plus obligé de passer à travers les îles ni de descendre dans des précipices; et au lieu de huit lieues très-dangereuses, on n'en a plus à parcourir que quatre, qui se font très-facilement. Pour opposer une digue aux inondations de la rivière, on a construit une chaussée très-solide, avec des pierres quadrilatérales, dont plusieurs ont près de six pieds de longueur, et qu'on a tirées de la montagne en la nivelant. Bezares a été rappelé pour rendre compte de ses utiles opérations au vice-roi, sous les auspices de qui elles seront sans doute continuées avec succès.

L'agréable vallée de Vitoc est une de celles que forment les montagnes des Andes. Le centre en est situé par 11° 32′ de latitude sud, et 302° 15′ de longitude. Elle est bornée au nord par la rivière de Chanchamayo, qui la sépare du territoire des Indiens non civilisés. Elle l'est, du côté de l'est, par la Marancocha, qui se forme par la jonction de l'Uchubamba et de la Monobamba, et se jette dans la Chanchamayo. Elle a au sud, le fort d'Uchubamba et ses dépendances, et à l'ouest, la corrégidorie deTarma, dont elle dépend. La longueur en est de huit lieues, en allant du septentrion au midi, et la largeur de six, en allant de l'orient à l'occident. Elle se compose de plusieurs plaines et de profondes excavations de terres (*quebradas*), d'une étonnante fertilité, et qui, au commencement du dix-huitième siècle, étaient cultivées avec beaucoup de soin. On dit qu'elles donnaient, par an, trois récoltes d'une telle abondance, que, relativement aux cantons voisins, la vallée deVitoc pouvait être comparée à ce qu'était la Sicile sous l'Empire romain. Elle joint à la fécondité du sol un climat tempéré, et l'on n'y trouve ni les moustiques, ni les autres insectes dont les montagnes sont infestées. Pour mettre à profit

ces avantages, on construisit et on annexa à la mission de Monobamba qui appartenait aux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, les trois bourgades de Sibis, de Pucara et de Colla.

Le commencement de l'année 1742, est une époque remarquable de l'histoire du Pérou. Jean Santos-Atahualpa, que les uns ont cru natif de Cuzco, et les autres d'Huamanga, s'étant rendu coupable de meurtre, chercha, pour se soustraire au supplice, un asile dans les parties les plus retirées des Andes. Se prétendant issu des anciens incas, il prit le nom d'Apou-Inga-Huaynacapac, et se déclara le restaurateur de l'Empire péruvien. La nouveauté et le desir de dominer rassemblèrent autour de lui une foule de barbares, qui assaillirent les établissemens espagnols, et détruisirent vingt-cinq bourgades habitées par des Indiens convertis. Jean Santos ne s'arrêta que lorsqu'il eut enseveli sous les ruines de Quimiri, le brave don Fabrice Bartoli, qui en était gouverneur. La conquête de ce poste important facilita aux rebelles l'entrée de la vallée Vitoc, dont les habitans, après s'être vus maîtres de plantations florissantes, furent réduits à l'indigence. Les flèches des *Chi-*

chirènes et des *Simirinches*, deux tribus sauvages, furent dirigées avec tant de succès, que le gouverneur, marquis de Mena-Hermosa, fut obligé de former une ligne de fortins, pour contenir ces barbares, et servir de limite entr'eux et les Espagnols.

La vallée Vitoc étant en la puissance des sauvages, Tarma fut privé de son grenier, perte qui bientôt lui fut très-sensible. Les gelées qui en plusieurs endroits détruisirent les semences confiées à la terre sur les hauteurs, rappelèrent aux habitans qu'autrefois ils étaient possesseurs de terrains situés plus heureusement; mais l'ordre de ne point passer la ligne de démarcation fut réitéré. L'heureux instant où l'on devait briser des chaînes si humiliantes pour les Espagnols, n'était pas encore arrivé.

Don Jean-Marie de Galves, corrégidor de Tarma, désirant de signaler son administration par quelque entreprise remarquable, résolut de rendre à sa corrégidorie la fertile vallée de Vitoc. Son ardeur et son discernement lui firent dédaigner ces difficultés, réelles ou imaginaires, qui aux yeux des observateurs ordinaires, semblaient s'opposer à l'exécution de ce projet. En distribuant les terres, il

trouva le moyen non-seulement de récompenser les travaux assidus des colons, mais encore d'assurer leur prospérité pour l'avenir. Il adressa au vice-roi, don Théodore de Croix, de vives représentations, faites par le sénat de Tarma. Celles-ci ayant été favorablement reçues, Galves redoubla d'efforts pour rétablir l'agriculture dans la vallée de Vitoc. Il fournit les semences et les instrumens nécessaires, et visita les montagnes qu'avait rendues presque inaccessibles le manque de soin et le tems.

La première chose dont il s'occupa, fut de construire un fort pour tenir en respect les sauvages des environs. La vallée de Vitoc étant à l'est, au sud et à l'ouest, entourée de montagnes escarpées et d'une grande hauteur, n'est accessible du côté du nord, que par un terrain dont la surface présente un grand nombre d'aspérités et d'excavations. Ce terrain aboutit à la rivière de Chanchamayo, qui coule à neuf lieues de la petite bourgade de Chibatizo, que les Indiens civilisés ont construite sur les ruines de Quimiri. La forêt ayant été abattue en cette partie, on éleva bientôt le fort sur une hauteur, et on le flanqua de quatre bastions. L'étendue,

la disposition et la solidité des murs prouvèrent les talens, le zèle et l'activité de don Jean de Galves. L'entreprise fut achevée sans qu'il en eût rien coûté à l'Etat ; et cependant on avait, indépendamment des contributions levées sur les habitans de la corrégidorie, tiré du trésor public onze mille piastres pour la construction du fort de Chanchamayo, qui est bien inférieur en tout point à celui de Saint-Charles de Vitoc.

Au moyen de la protection que lui assurait le fort, et des priviléges que les lois du royaume accordent aux nouveaux colons, la vallée de Vitoc fut cultivée avec beaucoup d'industrie et de succès. Don Jean de Galves avait fait tous les préparatifs nécessaires pour peupler de nouveau les anciennes bourgades de Colla et de Putara, dont les édifices furent bientôt relevés. Pour perpétuer le souvenir de celui sous le gouvernement de qui l'on avait entrepris de rendre à la culture la vallée de Vitoc, la première de ces villes fut nommée *San-Théodoro de Colla*, et l'on y construisit une église et un couvent pour les missionnaires d'Ocopa, qui se chargèrent de la conduite spirituelle de l'établissement.

Don Jean de Galves, cherchant à donner

toute la perfection possible à son ouvrage, et faisant ouvrir un chemin pour faciliter les opérations du commerce, fut renversé par la chute d'un gros arbre, et peu s'en fallut qu'il ne fût tué. Cet officier zélé est parvenu par ses soins, à réunir à la couronne un domaine d'une considérable étendue. Il a assuré le bonheur de quatre-vingts familles qui habitent actuellement la vallée de Vitoc, et a soustrait les habitans de Tarma à la disette que leur faisait éprouver le manque de terres arables et les gelées. Le territoire des mines de Yauli et de Pasco n'a plus eu à craindre d'être au dépourvu de grains. Enfin, plus de quarante plantations se sont formées; et les abondantes récoltes de blé, de cacao, de coton et de différentes sortes de productions qui se font dans la vallée de Vitoc, sont d'une grande utilité pour le Pérou [1].

[1] Le zèle et l'activité de don Jean de Galves ont été reconnus par une cédule royale donnée à Madrid, le...... mars 1790.

CHAPITRE XVIII.

Description de la vallée ou des vallées de Chichas-y-Tarija. — Premier fondateur de l'établissement de ce nom. — Indiens Chirihuanos. — L. Fuentes fonde une nouvelle colonie dans la vallée de Tarija. — Soumissions des Chirihuanos. — Subdivisions de la corrégidorie de Tarija. — Département de Chichas. — Rivières qui arrosent ce département. — Districts dont il se compose. — Productions et mines. — Département de Tarija. — Districts qui le composent. — Vignobles d'Angostura, de Misericordia, etc. — Productions diverses. — Indolence des hommes et activité des femmes. — Rivières du département de Tarija. — Navigation entreprise sur le Bermejo, ou Vermejo. — Maladie singulière. — Pétrifications.

Au centre même de l'Espagne on n'a longtems connu que de nom les Batuecas [1], ou les habitans d'une contrée qui, à cause de sa misère, est demeurée plusieurs siècles, en quelque sorte, privée de tout rapport extérieur.

[1] Les Batuecas vivaient dans les forêts entre Soria et Burgos, et ressemblaient à des sauvages. Ils furent découverts il y a environ trois cent cinquante ans. Ils étaient tous bûcherons et porteurs de bois.

La même chose a eu lieu en Amérique, pour la vallée ou les vallées de Chichas-y-Tarija [1]. L'Encyclopédie méthodique, Buffier, Echard, Busching, La Martinière, Lacroix, etc., etc., ou se sont dispensés de faire mention de ce pays, ou n'en ont parlé que superficiellement. Le savant et laborieux Alcedo [2] ne pouvait être très-exact, ni donner de longs détails, relativement à cette contrée; mais plusieurs manuscrits authentiques que nous avons sous les yeux, nous permettront d'en traiter plus amplement.

Presque immédiatement après la conquête du Pérou, et dans ces tems orageux où la force justifiait tout, où la faiblesse était un crime, quelques Espagnols se séparèrent des chefs des

[1] Quoique cette contrée soit séparée de la vice-royauté de Lima, ou du Pérou proprement dit, et qu'elle fasse partie de l'audience de Charcas, ou de la vice-royauté de la Plata, nous avons cru devoir en insérer la description dans ce tableau, tant parce que nous l'avons trouvée dans l'original, que parce qu'elle renferme des choses entièrement neuves.

(Note du traducteur.)

[2] Dans son *Dictionario historico geographico*, etc., t. 1, p. 479, où, de même qu'en beaucoup d'autres endroits, il a copié presque littéralement ce que le docteur Cosme Bueno a dit dans ses Mémoires.

factions dominantes, Pizarre et Almagro. Ils s'avancèrent jusqu'aux parties les plus reculées du Pérou, et y formèrent des établissemens. Parmi ces aventuriers se trouvait François Tarija, qui, à ce que l'on croit, était natif de Séville. Guidé par quelques Indiens, Tarija et ses compagnons suivirent long-tems les âpres sentiers tracés sur les montagnes des Andes, et à la fin ils s'arrêtèrent dans la vallée qui est le sujet de cette description. Les paisibles habitans de ce pays n'étaient point soumis à la domination des incas, ni instruits des scènes tragiques qui se passaient dans l'ouest de l'Amérique méridionale. Ils reçurent leurs hôtes avec ce respect mêlé de crainte que les qualités supérieures des européens inspiraient alors aux Indiens. Enchanté de la douceur du climat, de la fertilité du sol, et sur-tout de la docilité des indigènes, Tarija résolut de ne pas aller plus loin, et jeta les fondemens d'une petite colonie, à laquelle il donna son nom. Comme ceux qui l'accompagnaient étaient peu nombreux, et qu'à cause de l'éloignement et des troubles qui agitaient le pays voisin de la côte, il ne pouvait espérer d'en tirer des secours, il n'entreprit aucune expédition digne d'être

connue de la postérité. Il paraît qu'il ne jouit pas long-tems du fruit de ses travaux. A la mort de ce prudent et courageux Espagnol, les Indiens de la vallée retombèrent dans leur état primitif. Ils reprirent leurs anciennes coutumes et leur langage, et ne conservèrent de la langue espagnole qu'ils avaient apprise, que le seul nom de Tarija ; ce qu'ils firent sans doute par estime pour la mémoire d'un homme qui les avait considérés comme des frères, et avait toujours observé à leur égard, les lois de la justice et de l'humanité. Plusieurs autres européens ont ensuite pénétré dans le pays pour y former des établissemens ; mais l'obscurité qu'on remarque à ce sujet, dans les mémoires du tems, ne permet pas de rendre compte de ces entreprises ni du succès qu'elles obtinrent.

Excité par la soif de l'or, un habitant du Paraguay, bouleversa la vallée de Tarija. Cet homme avide rassembla la nation des Chirihuanos, avec laquelle il marcha pour s'approprier le produit des mines. Il dévasta tout le pays qu'il traversa ; il enleva le bétail, brûla les moissons et les habitations, et mit à mort tous ceux qu'il rencontra, Espagnols, Indiens ou mulâtres. Cependant il trouva son châti-

ment au sein du crime même. Les Indiens le massacrèrent, lorsqu'ils eurent reconnu qu'il avait le dessein de se retirer avec les richesses qu'ils l'avaient aidé à recueillir. Ne jugeant pas à propos de retourner dans le pays d'où ils venaient, et enchantés de la fertilité de la vallée de Tarija, ils y fixèrent leur séjour. De là, ils infestèrent continuellement les chemins du Pérou, du Tucuman et de Buenos-Ayres, où l'on ne pouvait se rendre sans une escorte de gens armés.

Il ne sera pas hors de propos de donner ici quelque idée des mœurs des *Chirihuanos*. Selon l'opinion la plus généralement reçue, ces Indiens ne faisaient point partie de la nombreuse nation des Quechas, qui peuplait le vaste Empire du Pérou, à l'époque où les Espagnols y entrèrent pour la première fois. Leur langage, leurs coutumes, leur étonnante bravoure font croire qu'ils sont issus de la nation des Tobas, qui est aborigène du Paraguay. Ils ne sont point idolâtres, et ne se livrent point à ces extravagances par lesquelles les peuples qui ne suivent point la véritable religion, pensent honorer la Divinité. L'indépendance de leur esprit, ou plutôt leur refus de reconnaître un Etre suprême, influe

extrêmement sur leur gouvernement : c'est une sorte de démocratie militaire, où les anciens et les capitaines décident de la paix ou de la guerre. Ils sont si vains de l'ancienneté de leur origine, qu'ils méprisent les Espagnols ; et ils les regardent comme des mendians. Sobres, vaillans et ne connaissant de besoins que ceux que donne la nature, ils font souvent la guerre, uniquement dans l'intention d'en apprendre le métier à leurs jeunes gens. Ils entrent en campagne chaque fois qu'ils espèrent enlever du bétail, ou intimider les colons ; et à la honte de ceux-ci, les Chirihuanos se sont montrés récemment [1] sur les hauteurs voisines des principaux établissemens du pays.

Le tort que ces barbares ont fait au commerce du Pérou, et les inquiétudes continuelles qu'ils ont occasionées, ont attiré l'attention du vice-roi, don François de Tolède. Il jugea que le moyen le plus efficace d'arrêter leurs déprédations, était de former des établissemens dans les vallées qu'ils habitaient, c'est-à-dire, dans celles de Chichas-y-Tarija. Il chargea de mettre à exécution ce projet, Louis de Fuentes, Andalousien, auquel il

[1] Ce fut probablement entre les années 1780 et 1790.

conféra les titres de capitaine-général et de chef de la justice, et sous le commandement duquel il mit cinquante hommes. L'acte de nomination fut daté de la ville de la Plata, où le vice-roi s'était rendu pour continuer la visite générale qu'il avait entreprise le 22 janvier 1574; et il fut arrêté que l'expédition serait commencée le 28 du même mois, ou plutôt, s'il se pouvait.

Fuentes ne fut pas long-tems à découvrir les moyens de peupler les vallées de Tarija. Cet Espagnol qui certainement méritait plus de célébrité qu'il n'en obtint, et un sort moins funeste que celui qu'il éprouva, prit des mesures sages. Il occupa la principale vallée, fonda et peupla la ville qui est le chef-lieu de la corrégidorie, puis il fit la guerre aux Indiens. Lorsqu'il les eut repoussés à une distance convenable, il forma d'autres établissemens, tels que ceux de Charaja, de la Conception, etc. Il parvint de la sorte à conquérir et à peupler un territoire fertile, d'environ cinquante lieues d'étendue; et de long-tems on n'entendit plus parler des incursions des Chirihuanos. Quant à Fuentes, il se vit engagé dans un si grand nombre de contestations au sujet de la distribution des terres qu'il avait

conquises, qu'il finit ses jours à la suite de l'audience de Charcas, pauvre et surchargé de procès. Tel avait été le sort de Fernand Cortez, à la cour de Charles-Quint.

Au nombre de ceux qui accompagnaient Fuentes, était un dominicain, nommé François Sedano. Ce religieux entreprit, mais avec peu de succès, de convertir les Chirihuanos. Il fonda un couvent de son ordre, et obtint une concession de terres très-considérable. Le zèle pour la religion, ainsi que la richesse du pays, portèrent les Augustins, les Franciscains, les pères de Saint-Jean-de-Dieu et les Jésuites, à établir dans la ville de Saint-Bernard, capitale de la corrégidorie, des couvens de leur ordre, pour l'entretien desquels on fit beaucoup de fondations et de legs pieux.

La population de la vallée de Tarija, outre qu'elle était peu considérable, ne fut guère composée, dans les commencemens, que d'aventuriers. La cour d'Espagne avait accordé à tous ceux qui combattraient et s'établiraient dans ce pays, le privilége de n'être pas poursuivis pour dettes. En conséquence, il devint l'asile des débiteurs insolvables et des banqueroutiers frauduleux. Cependant la fertilité du sol, et les désastres survenus dans les envi-

rons, attirèrent de meilleurs sujets dans cette contrée. Des nuées d'insectes dévorans ayant mis en fuite les habitans de la ville de Pilaya, plusieurs d'entr'eux s'établirent à Tarija, ou entre les limites de la corrégidorie de ce nom. La même chose arriva, lorsque les fameuses mines de Lipes, et particulièrement celle qu'on appelait la *Table d'Argent*, furent inondées. Quittant le territoire des montagnes, les mineurs descendirent dans la vallée, où ils cherchèrent à se procurer une subsistance moins précaire, en se livrant aux travaux de l'agriculture.

L'état de prospérité dont jouit la vallée de Tarija, dura tout le tems que vécut Fuentes. Jean Porcel de Padilla, qui hérita de ses titres et non de ses vertus, proposa à l'audience royale de la Plata, la conquête de la vallée de *las Salinas*, qui se trouve sur les confins du pays où s'étaient retirés les Chirihuanos. Il obtint la permission d'y fonder un établissement; et à force de violences et de cruautés, il parvint à reculer les limites de ce côté. Il n'en résulta cependant aucun avantage, soit pour la nation, soit pour lui-même. Il ne fit que rendre plus odieux le nom espagnol, et plus exécrable le sien. Les Chirihuanos trans-

mirent à leur postérité et le souvenir de la tyrannie de Padilla, et le desir d'en tirer vengeance. En 1727, ils firent une irruption dans le pays, et le ravagèrent sous prétexte que les Jésuites avaient fait battre de verges un Indien d'une classe distinguée. L'orgueil des uns et l'ignorance des autres empêchèrent les choses d'être pacifiées. La contestation fut décidée par les armes, et finit par la ruine de l'ennemi.

Après avoir versé beaucoup de sang, on renonça enfin au projet d'exterminer les Chirihuanos. L'amour de l'humanité et une politique plus éclairée ont trouvé les moyens de contenir une nation qui n'avait été le fléau du pays, que parce que les colons ne s'étaient armés que pour satisfaire leur ressentiment. Aux chants de leurs anciens triomphes, ces Indiens joignent actuellement des hymnes par lesquels ils célèbrent ceux qui leur ont donné la paix, et ont persuadé aux peuples qu'il est contraire à leur propre intérêt de la violer.

Nous diviserons, pour la décrire plus facilement, la corrégidorie de Chichas-y-Tarija, en deux départemens, dont l'un sera celui de Chichas, et l'autre celui de Tarija. Le premier

est situé au nord-nord-est de Potosi, et est coupé par le grand chemin de Buenos-Ayres. Il a quarante-huit lieues du nord au sud, c'est-à-dire, depuis la petite rivière de Quiaca, qui est une branche de celle de Tucuman, jusqu'à Quirve sur les confins de Porco. De l'est à l'ouest, ou depuis Esmoraca jusqu'à Chuquiaca, station des missions de las Salinas, il a cent lieues.

Les principales rivières du département de Chichas sont la Toropalca et la Tarija, qui se joignant au Pilcomayo et au Bermejo, courent au nord, entrent dans le territoire occupé par les Chirihuanos, et de là vont porter leurs eaux à la rivière de la Plata. Ce département contient neuf districts paroissiaux, cinq desquels sont situés dans la Puna, et les quatre autres le sont dans les vallées de Tarija.

Le premier district paroissial de la Puna est celui de Tolina. Il est entrecoupé de petits courans d'eau qui portent le même nom. Ce district est à soixante et dix lieues de Potosi. Il donne beaucoup de maïs et de blé, et renferme plusieurs mines d'or, qui, quoique riches, rendent peu, parce que l'on manque de fonds pour les exploiter, et que les mineurs ignorent le moyen de séparer le métal du

minerai. Les habitans qui sont des Indiens et des métis, tirent du transport des marchandises, leur subsistance principale.

Tupiza, qui se trouve dans une contrée semblable à celle que nous venons de décrire, est à soixante lieues de Potosi, et est le chef-lieu du département. Les habitans de cette ville, où il y a beaucoup d'Espagnols, vivent du produit des mines d'or et d'argent de Choroma, d'Estarca, et d'autres districts. Ils transportent aussi des marchandises. L'agriculture de ce pays trouve plus d'obstacles dans la disposition du terrain que dans le climat; et à peine fournit-il un peu de blé, de maïs et des patates.

A côté du district de Tupiza, et sur la même ligne, relativement à Potosi, est situé le troisième district paroissial, qui est appelé Gran-Chocaya, et dont la température est semblable à celle du district de Pasco. Il renferme plusieurs mines riches, qui cependant sont à peine exploitées, parce qu'il n'y a que peu d'Espagnols dans le pays. Il nourrit quantité de moutons et de huanàcos; mais d'un autre côté, le sol en est si peu productif, que les habitans tirent leur subsistance des territoires voisins.

Le quatrième district est celui de Santiago de Cotagaita, qui est à trente-quatre lieues de Potosi, où ses habitans portent le charbon qu'ils font. Ils subsistent par cette branche d'industrie qui est très-lucrative, et par le transport des marchandises. La position du district de Santiago, qui se trouve entre une rivière et un territoire marécageux qu'on rencontre sur le chemin de Buenos-Ayres, est très-incommode; mais le pays jouit d'une température favorable. La population est très-forte. Elle consiste principalement en métis, parmi lesquels il y a quelques Espagnols, et en Indiens.

Le cinquième et dernier district paroissial de la Puna, est Calcha qui se trouve à vingt lieues de Potosi. Les habitans s'adonnent à la culture des terres, dont ils sont propriétaires par droit d'hérédité. Ils y font croître du blé, de l'orge, du maïs; mais les récoltes ne suffisent pas pour les faire subsister. Ils cultivent les montagnes peu élevées qui sont sur les confins de leur district, et d'où ils tirent du charbon. Ils sont très-industrieux, et par conséquent ils jouissent de plus d'aisance que les autres habitans de la province.

Quoique Esmoraca soit annexé au district

paroissial de Santa-Isabella dans le département de Lipes, c'est la résidence habituelle du prêtre qui dirige la *Doctrina*, ou la communauté des Indiens civilisés, et il est compris dans la juridiction du département de Chichas. Cette bourgade et celle de Cerillos qui en est voisine, donnent beaucoup d'argent, et une petite quantité d'or très-fin.

On tanne à Vitoche, bourgade qui dépend de la juridiction du district paroissial de Calcha, et est à dix-huit lieues de Potosi, d'excellent cuir, en quantité suffisante pour en fournir à tous les districts des environs. Ce genre d'industrie procure un commerce lucratif aux habitans, qui élèvent avec un soin extrême de nombreux troupeaux de chèvres.

En prenant le terme moyen, les mines des districts que nous venons de nommer, produisent de cinquante à soixante mille marcs d'argent, et environ cent mille piastres d'or par an. Ces sommes servent à acheter du bétail, du blé, du bois et d'autres productions.

A environ cent lieues au nord de Pasco, on quitte les montagnes, dont la cime est constamment couverte de neige; et, après en avoir descendu plusieurs autres qui forment de véritables précipices, on entre dans les vallées

de Tarija. La sérénité du ciel, la douceur de la température, l'abondance des eaux, et la fertilité du sol, en font un pays enchanté. Il y croît du maïs et du blé; on y recueille l'herbe du Paraguay, du cacao et du lin, et l'on y fait du vin. Cependant les moissons qui paient les travaux du cultivateur ne seraient rien en comparaison de celles que pourraient donner les terres occupées par les Chirihuanos et par les autres Indiens libres. Ceux qui les ont vues, en ont parlé comme d'une terre de promission. La particularité la plus remarquable est la propagation de l'espèce humaine, qui est telle que, soit faute d'un espace suffisant, soit parce que les habitans ne veulent pas se resserrer entre les limites du pays conquis, il en sort constamment un grand nombre d'individus qui vont habiter la province de Tucuman.

Le département de Tarija est borné au nord par le territoire des villes de Pilaya et de Pispaya, qui étaient autrefois très-florissantes, mais qui, selon plusieurs rapports, sont maintenant à-peu-près ruinées. Il l'est, du côté de l'est, par la grande rivière de Saint-Jean qui le sépare du département de Chichas et de la vallée de Cinti. Il aboutit du côté de l'ouest,

aux plaines qu'habitent les tribus qui ne sont point soumises au gouvernement espagnol ; et enfin, il a le territoire de Jauxi au sud. Il est divisé en quatre districts paroissiaux, qui sont ceux de Saint-Bernard de Tarija, de Saint-Laurent, que précédemment on appelait le vieux Tarija, de la Conception et de Chahuaya.

Saint-Bernard est une ville habitée par des Espagnols. Elle est le siége d'une administration civile, et a une église et quatre couvens. Elle est située dans une plaine délicieuse et parfaitement arrosée. Les environs sont très-fertiles; mais on n'y cultive que du maïs, et l'on n'y élève que des cochons. Ce genre de production et les animaux passent dans la Sierra, ainsi que les bois qu'on abat dans le pays, et d'autres objets de commerce.

La ville de Saint-Laurent est située au pied des montagnes, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Potosi, et à trois de Tarija. Son territoire jouit de la même température et de la même fertilité que le district de Saint-Bernard. Il était autrefois d'environ douze lieues carrées; mais il s'est considérablement étendu; et à présent il atteint aux frontières de Salinas, qui est à vingt-neuf lieues de la principale bour-

gade. Il a pour habitans un assez grand nombre d'Espagnols.

Le territoire du district de la Conception renferme les vignobles considérables d'Angostura, de Misericordia, etc., qui donnent d'excellens vins, dont la plus grande partie se consomme dans le pays.

Le district de Chahuaya qui constituait autrefois une partie de celui de la Conception, est situé à l'extrémité du départememt. Il a deux dépendances, dont une est appelée Padcaya, et est la résidence du recteur; l'autre est la vallée de Bermejo, qui paraît avoir dix lieues du nord au sud, et dix autres lieues de l'est à l'ouest. De ce dernier côté, elle confine à la vallée de Tariquea, où quelques Indiens des missions qui furent détruites dans le soulèvement de 1727, trouvèrent un asile. La vallée de Bermejo est médiocrement peuplée; et de nouveaux colons y couleraient des jours heureux, en se livrant aux travaux de l'agriculture. Elle a de vingt-cinq à trente lieues de circonférence. Le climat en est humide et chaud. Il convient au bétail, aux oliviers, aux cannes de sucre, et à une infinité de productions qu'on ne trouve point dans les autres districts qui dépendent de Tarija. Cette vallée

s'étend dans la même direction que la mission de Salinas qui la protège ; et elle est à dix lieues de Padcaya.

La fertilité du sol produisant, sans le secours de l'homme, de gras pâturages dans tout le département de Tarija, on y élève un grand nombre de troupeaux de bœufs et de moutons, qui se vendent aux habitans de Cinti. Il en sort annuellement au moins dix mille têtes de bétail noir, évaluées de huit à dix piastres chacune. A l'instant même où l'on vient de tuer les animaux, on les dépouille et on en prépare les peaux sur la frontière. Potosi, Chuquisaca, etc. en tirent pour une somme considérable. Chaque peau tannée vaut au moins quatre piastres. La valeur des denrées coloniales et des marchandises d'Espagne qu'on importe annuellement dans la corrégidorie de Chichas-y-Tarija, excède la somme de soixante mille piastres.

Leur paresse rend extrêmement pauvres les habitans de la vallée de Tarija, malgré tous les avantages que leur en procure le sol. A l'exemple des habitans de Tucuman, ils passent les journées assis à l'ombre de leurs huttes. Les idées de noblesse que leur ont transmises leurs ancêtres, contribuent infi-

niment à les maintenir dans cet état d'indolence. Le sénat de la corrégidorie ne s'occupe que de querelles relatives à la prééminence. Cependant les femmes du pays ne sont pas dépourvues d'industrie. Elles sont très-chastes et douées d'une sorte de beauté, si une stature élevée, des formes vigoureuses, et l'incarnat qui brille sur leurs joues, peuvent constituer ce don de la nature. Elles s'appliquent tour-à-tour aux travaux de l'agriculture, et à ceux qui sont propres à leur sexe. Elles tissent des étoffes unies et des étoffes brochées, dont elles font des *chuces*, des tapis, etc., etc.

Les rivières qui traversent la vallée de Tarija contribuent infiniment à la rendre fertile. Celle de San-Jean sépare le département de Tarija de celui de Chichas et de la vallée de Cinti. Elle prend ensuite les noms de Pilaya et de *Pilcomayo*, et coule dans le territoire habité par les Indiens non-soumis.

Le Guadalquivir naît dans la partie septentrionale de la Cordillere; et passant au milieu du district paroissial de Saint-Laurent, il descend jusqu'à la ville de ce nom, où ses eaux ayant perdu la transparence et la pureté qu'elles ont au-dessus de ce point, ne sont plus potables. En s'avançant, il coule dans la

vallée de la Conception, à une lieue au-dessous de la ville.

Une autre petite rivière qu'on pourrait plus proprement appeler un torrent, a sa source dans la partie méridionale de la Cordillère, d'où elle se précipite dans la province de Tucuman. En descendant, elle fournit d'eau la tribu de Chahuaya, dont elle porte le nom, jusqu'à ce qu'elle se réunisse au Guadalquivir dans le district de la Conception.

La dernière rivière qui mérite d'être citée, descend du centre de la Cordillère, ainsi que d'autres courans, et est nommée *Bermejo* ou *Vermejo*. Après s'être réunie au Guadalquivir, elle prend le nom de rivière de *Tarija*. A quelques lieues de ce confluent, elle se fait jour à travers une sorte de détroit, dans les montagnes, et au-dessous de la mission de Salinas. Elle passe près de Salta, et s'avance jusqu'à la plaine de Manco, connue sous le nom de *Gran-Chaco ;* puis elle va se réunir au Paraguay [1], après avoir repris son nom primitif de Bermejo.

Ces différentes rivières, excepté la dernière

[1] Le Père Maccioni prétend dans son Histoire, qu'avant de se joindre au Paraguay, le Bermejo reçoit les eaux de la Juxui.

qui est la plus considérable, n'ont aucune influence sur le commerce des contrées qu'elles arrosent, leurs sinuosités, leurs confluens et leurs embouchures n'ayant pas été exactement déterminés. Don Fernandez Cornejo, colonel de milice, qui résidait à la ville de Salta, forma le projet d'entreprendre un voyage par eau, pour examiner si le Bermejo était navigable depuis la province de Tucuman jusqu'au point où il se jetait dans le Paraguay. L'ignorance, l'envie, la calomnie et la perfidie qui se plaisent à opposer des obstacles aux grandes entreprises, firent les plus grands efforts pour contrarier celle de Cornejo. Elles manquèrent leur but. Donna Josefa Meono, femme de don Nicolas de Arredondo, vice-roi de Buenos-Ayres, prit sous sa protection l'auteur et le projet. Soutenu par un tel appui, Cornejo imposa silence à ses ennemis, et commença son expédition. Le 27 juin 1790, il partit d'un petit hâvre ou d'une baie, qu'en se réunissant forment le Bermejo et la Centa. Il s'embarqua dans une sorte de chébec, avec un équipage composé de vingt-six hommes, soldats et matelots. Ce bâtiment et deux canots composaient tout l'armement. Après une navigation de quarante-quatre jours, pendant lesquels il

avait fait trois cent quatre-vingt-deux lieues, sans que rien se fût opposé à sa marche, Cornejo atteignit à l'endroit où le Bermejo se jette dans le Paraguay, c'est-à-dire, à vingt-quatre lieues au nord de la ville de Corrientes.

Lorsqu'on aura acquis une parfaite connaissance de cette navigation, on pourra épargner la moitié du tems qu'elle exige actuellement, quoiqu'il n'y ait ni difficulté à vaincre, ni risque à courir en aucune partie du chemin[1]. Déjà même, elle facilite extrêmement les relations de commerce entre le Paraguay, le Tucuman et le Pérou, dont les productions avaient été jusque-là transportées à dos de mulet, ce qui occasionait de grands frais, et exigeait beaucoup de tems.

Après avoir retracé l'histoire et décrit la

[1] Pour se convaincre plus entièrement qu'on ne doit redouter aucun obstacle dans le cours de cette navigation, on peut consulter la carte des missions, publiée en 1749, par le Père Quiroga. On y verra que la rivière de la Conchas, qui forme le port auquel arrivent les marchandises envoyées du Paraguay à Buenos-Ayres, est à cinq ou à six lieues de cette ville, et que du point où la rivière de Bermejo se jette dans celle du Paraguay, il n'y a que peu de chemin jusqu'à la ville de l'Assomption, capitale de la province.

CHAPITRE XIX.

Etablissement d'une audience royale dans la vice-royauté du Pérou. — Anarchie qui a long-tems désolé ce pays. — Conciles provinciaux tenus à Lima.

L'AMBITION et la soif des richesses ont fait revivre en Amérique ce tems désastreux dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle dit : « Il n'y « avait point de roi en Israël, et chacun y était « le seul juge de ses propres actions[1]. » L'implacable haine que se portaient réciproquement les partisans de Pizarre et ceux d'Almagro, rendait vaines les mesures les plus sages, et perpétuait l'anarchie. Il devint donc nécessaire d'appliquer au mal un remède puissant. En conséquence, l'empereur Charles-Quint supprima, par une cédule royale, datée du mois de mars 1543, l'audience de Panama, qui avait été établie en 1538 pour rendre la justice dans toutes les possessions espagnoles de Terre-Ferme ; et par une autre cédule de la même date, il établit une audience à Lima.

[1] Juges. Chap. XVII, v. 6.

Ainsi, les habitans du Pérou n'eurent plus à chercher si loin le redressement de leurs griefs.

Le nombre des plaintes était devenu considérable en chaque partie du royaume, lorsqu'en 1542 ce même prince approuva à Barcelone, quarante ordonnances, qui avaient pour objet d'assurer la liberté et un traitement convenable aux Indiens. Pour les faire observer strictement, il fallait un homme intègre et de bonnes mœurs; et le choix du souverain tomba sur Velasco Nunez-Vela, qui fut créé vice-roi du Pérou, et président de l'audience royale. On nomma les juges en même tems. Ce furent le licencié Zepeda, qui avait occupé une pareille place aux Canaries; le docteur Lison de Texeda, alcade de la cour de Valladolid; le licencié Alvarez, avocat de cette cour; et le licencié Pedre Ortiz de Zarate, alcade major de Ségovie. Au mois de novembre 1543, ils s'embarquèrent à San-Lucar avec le vice-roi, et prirent terre à Panama, le 18 du mois de février de l'année suivante. Vela ayant reçu le sceau royal, se rendit à Lima, le 15 mai 1544. Il y arriva seul, les juges ayant, malgré toutes ses instances, refusé de l'accompagner. En consé-

quence, la cérémonie de son installation n'eut lieu que le 1.er du mois de juillet suivant. On avait élevé deux arcs de triomphe magnifiques, l'un sur le bord de la rivière, et l'autre à l'entrée de la ville. Le chancelier, Jean de Léon, conduisait le cheval, sur lequel était posé le sceau, et le dais était porté par des alcades et des régidors. En pareille occasion, le cortège se rend au palais, situé du côté septentrional de la grande place; et il est d'une magnificence dont une description ne pourrait donner qu'une idée imparfaite. Dans les fêtes qui suivent l'entrée du sceau royal ou du vice-roi, ce qui est la même chose, les Indiens qui habitent Lima s'empressent de donner l'essor à leur imagination et de signaler leur goût.

Nous nous abstiendrons de retracer les contestations qui s'élevèrent entre le président et les juges. Elles furent portées si loin, que le premier se vit arrêter et renvoyer en Espagne; mais il recouvra sa liberté, et reprit l'exercice de ses fonctions. Ainsi que ses adversaires, il eut une fin tragique. Il périt de la main d'un nègre, à la bataille d'Anaquito, en 1546. Zepeda fut envoyé chargé de fers en Espagne, et mourut dans une prison. Texada fut

noyé dans le détroit de Bahama. Alvarez à peine rétabli des blessures qu'il avait reçues à la bataille d'Anaquito, fut piqué par un serpent dans un bosquet d'amandiers ; et Zarate fut empoisonné par des poudres que Gonzale Pizarre lui avait administrées comme remèdes.

Lors de l'emprisonnement de Vela, Zepeda et Zarate prirent le sceau. Cependant le vice-roi ayant reçu une cédule royale portant que deux juges suffisaient pour juger, fit tenir une audience à Piura par Alvarez et par un des régidors de cette ville. Le dernier fut ensuite mis à mort pour ce fait, par François Carvajal. Il y eut donc alors deux audiences au Pérou; et fréquemment il y arriva que dans la même affaire on rendit deux jugemens diamétralement opposés.

L'audience établie à Piura fut dissoute à la la mort de Vela, qui était président de ce tribunal, en même tems que vice-roi ; et celle de Lima fut de courte durée. Texeda ayant été envoyé prisonnier en Espagne, et Zepeda étant allé joindre l'armée de Gonzale Pizarre, il n'y eut plus qu'un juge. Pizarre, pour mieux confirmer sa propre autorité, emporta le sceau royal. En conséquence, lorsqu'en

1546, Pierre de la Gasca fut nommé président, la dépêche ajouta : de l'audience royale qui existait au Pérou.

Quoique les nouveaux juges Dominique Renteria et André Ziama se fussent embarqués avec Gasca, celui-ci ne put d'abord instituer l'audience. Il fut forcé de se mettre à la poursuite de Gonzale qu'il défit, le 9 avril 1548, dans la vallée de Xanqui-Raguna, à quatre lieues de Cuzco. Le rebelle et ses complices ayant reçu le châtiment dû à leurs crimes, l'audience royale fut établie sur une base solide. Le 13 mars 1549, Melchior Bravo et André Zianca entrèrent en fonctions ; et le 27 juin de la même année, Fernand Santillano et Maldonado en firent autant. Ces renseignemens sont extraits d'un manuscrit qui appartient à la Société académique de Lima, et renferme la cédule par laquelle Velasco Nunez Vela fut nommé vice-roi. On y remarque cette phrase : « Attendu que vous n'êtes pas lettré, « vous n'aurez pas voix dans les séances du « tribunal. » La cédule est accompagnée d'un acte par lequel il paraît que le 26 avril 1558, le sceau royal fut reçu avec beaucoup de solennité dans la capitale du Pérou. Il n'y a aucun doute que ce n'ait été celui qu'envoya

Philippe II, lorsqu'en 1556, il prit les rènes du gouvernement de l'Espagne et des Indes, après l'abdication de Charles-Quint son père. Dans les instructions qu'il donna à don François de Tolède, qui fit son entrée publique à Lima, le 26 novembre 1569, ce prince parle de l'établissement d'une cour royale, annexée à l'audience pour les procès criminels. En 1626, Philippe IV créa les deux places de fiscaux, qui sont actuellement occupées (en 1791) par les licenciés Torijos et Enciso. En même tems il porta le nombre des juges à huit.

En 1550, pendant l'absence du président Gasca, l'audience royale prit en main les rènes du gouvernement du royaume. Il en a été de même dans les différentes vacances qui ont eu lieu dans la suite. Il n'y en a pas eu moins de cinq, depuis cette époque jusqu'à l'année 1621, inclusivement. La tranquillité a été maintenue constamment pendant ces interrègnes. Après la mort du vice-roi, don Martin Henriquez, arrivée en 1583, et celle du comte de Monte-Rey, en 1606, les audiences de Charcas et de Quito reprirent le gouvernement de leurs territoires respectifs, sous prétexte que les cédules royales du mois

1546, Pierre de la Gasca fut nommé président, la dépêche ajouta : de l'audience royale qui existait au Pérou.

Quoique les nouveaux juges Dominique Renteria et André Ziama se fussent embarqués avec Gasca, celui-ci ne put d'abord instituer l'audience. Il fut forcé de se mettre à la poursuite de Gonzale qu'il défit, le 9 avril 1548, dans la vallée de Xanqui-Raguna, à quatre lieues de Cuzco. Le rebelle et ses complices ayant reçu le châtiment dû à leurs crimes, l'audience royale fut établie sur une base solide. Le 13 mars 1549, Melchior Bravo et André Zianca entrèrent en fonctions ; et le 27 juin de la même année, Fernand Santillano et Maldonado en firent autant. Ces renseignemens sont extraits d'un manuscrit qui appartient à la Société académique de Lima, et renferme la cédule par laquelle Velasco Nunez Vela fut nommé vice-roi. On y remarque cette phrase : « Attendu que vous n'êtes pas lettré, « vous n'aurez pas voix dans les séances du « tribunal. » La cédule est accompagnée d'un acte par lequel il paraît que le 26 avril 1558, le sceau royal fut reçu avec beaucoup de solennité dans la capitale du Pérou. Il n'y a aucun doute que ce n'ait été celui qu'envoya

Philippe II, lorsqu'en 1556, il prit les rènes du gouvernement de l'Espagne et des Indes, après l'abdication de Charles-Quint son père. Dans les instructions qu'il donna à don François de Tolède, qui fit son entrée publique à Lima, le 26 novembre 1569, ce prince parle de l'établissement d'une cour royale, annexée à l'audience pour les procès criminels. En 1626, Philippe IV créa les deux places de fiscaux, qui sont actuellement occupées (en 1791) par les licenciés Torijos et Enciso. En même tems il porta le nombre des juges à huit.

En 1550, pendant l'absence du président Gasca, l'audience royale prit en main les rènes du gouvernement du royaume. Il en a été de même dans les différentes vacances qui ont eu lieu dans la suite. Il n'y en a pas eu moins de cinq, depuis cette époque jusqu'à l'année 1621, inclusivement. La tranquillité a été maintenue constamment pendant ces interrègnes. Après la mort du vice-roi, don Martin Henriquez, arrivée en 1583, et celle du comte de Monte-Rey, en 1606, les audiences de Charcas et de Quito reprirent le gouvernement de leurs territoires respectifs, sous prétexte que les cédules royales du mois

de mars 1550, et du mois de février 1577, par lesquelles il avait été réglé que l'audience de Lima gouvernerait en l'absence des vice-rois, était antérieure à leur établissement ; mais le roi, dans une cédule du mois de novembre 1606, désapprouva cette prétention, et ordonna que l'autorité de l'audience de Lima s'étendrait sur toutes les parties du territoire du Pérou.

Depuis l'année 1776, que fut donnée l'instruction relative à l'établissement des régens près des audiences des Indes, celle de Lima n'a éprouvé aucun changement important. Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que le vice-roi préside cette cour, qui est composée de huit juges, de plusieurs fiscaux et de différens officiers subalternes.

Les troubles qui agitèrent le Pérou peu de tems après la conquête, ne furent pas moins funestes à l'Eglise qu'à l'Etat. Le calme ayant été momentanément rétabli, les prélats et les théologiens qui résidaient à Lima, formèrent, en 1552, un concile provincial. Il est probable que ce fut une sorte de *cortes* où les ecclésiastiques délibérèrent avec les magistrats de la capitale, et où l'on prit, tant pour les affaires temporelles que pour les

affaires spirituelles, toutes les mesures qu'exigeaient les circonstances.

Lorsqu'on eut appris au Pérou que les décrets par lesquels le concile de Trente ordonnait qu'il fût tenu des conciles provinciaux tous les trois ans, avaient été promulgués en Espagne, on convoqua un second concile en 1567, à Lima. Les actes de celui-ci ne furent point sanctionnés. On jugea qu'ils attentaient aux droits de l'autorité civile. Un troisième concile provincial, auquel les évêques de Cuzco, de Saint-Yago du Chili, de la *Impérial*[1] et de la Plata assistèrent, fut célébré en 1582. Il se sépara à la fin de l'année suivante. On peut le considérer comme ayant établi le code de la discipline ecclésiastique du Pérou, et même de toutes les possessions espagnoles de l'Amérique méridionale. Les Pères de ce concile enjoignirent, sous peine d'une amende de cent couronnes, et même de l'excommunication, à tout individu, soit Espagnol, soit Indien, qui était inscrit sur le registre des paroisses, d'avoir une copie des actes qu'ils avaient promulgués. Une autre

[1] Après la destruction de cette ville, le siége épiscopal fut transféré à la Conception.

sentence d'interdiction qu'il fulmina contre les ecclésiastiques livrés aux spéculations de commerce, fit une foule de mécontens. Un grand nombre de prêtres furent porter leurs plaintes au conseil des Indes, et même à Rome ; mais ils ne furent point écoutés. Le quatrième concile provincial se tint en 1591. Il confirma tous les décrets de celui qui l'avait précédé. Ses actes font voir qu'il y avait eu au Pérou des contestations entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle. L'archevêque de Lima et l'évêque de Cuzco furent les seuls prélats qui assistèrent à ce concile. Le cinquième eut lieu en 1601. Comme on avait peu obéi aux décrets du concile de 1582, on jugea, qu'avant d'en promulguer de nouveaux, il fallait s'occuper de faire exécuter les anciens. Les conciles provinciaux avaient cessé en Europe et en Amérique, au commencement du seizième siècle. Le desir de les voir rétablir ayant été exprimé depuis, Charles III fit adresser aux archevêques et évêques de l'Amérique méridionale, pour la tenue d'un concile dans chaque province, une cédule royale, qui fut nommée *Tomo-Regio*. En vertu de ce mandat, un concile fut formé, en 1772, à Lima.

Les évêques de Saint-Yago du Chili, de la Conception, de Guamangua et de Cuzco, y assistèrent; mais ceux de Truxillo, d'Arequipa et de Panama, s'y firent représenter. La concorde régna dans cette assemblée, dont cependant les actes n'ont pas été publiés, ce qui nous empêche d'en parler en détail.

FIN DU TABLEAU DU PÉROU.

VOYAGES

DES PÈRES MANUEL SOBREVIELA ET NARCISSE GIRBAL-Y-BARCELO,

Dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, ou le territoire des missions du Pérou.

CHAPITRE PREMIER.

Notices des missions de Caxamarquilla, de Manoa et de l'Ucayal. — Indiens Cholones et Indiens Hibitos. — Deux missionnaires les civilisent. — Portrait des Cholones et des Hibitos. — Coutumes de ces Indiens. — Ravages que la petite vérole fait parmi eux. — Nouveaux progrès des missionnaires. — Découverte de la rivière de Manoa. — Combat dans lequel un missionnaire est tué. — Nouvelles tentatives. — Origine des Indiens de Manoa. — Leur croyance religieuse. — Indiens Sipibos. — Ils reçoivent un missionnaire, ainsi que les Conivos. — Dissentions parmi les Indiens. — Perte des missions de Manoa. — Tentatives faites pour les recouvrer. — Massacre de plusieurs missionnaires.

L'Amérique, au milieu des calamités dont elle a été le théâtre, a souvent ressenti l'heureuse influence de l'esprit évangélique. A

la voix consolante de leurs apôtres, les sauvages se sont réunis et ont formé des tribus industrieuses. La persuasion, l'exemple, et le sacrifice mille fois répété de leur vie, fait par une foule de missionnaires, uniquement dans la vue d'être utiles aux Indiens, ont agi plus efficacement sur leur esprit que n'eussent pu faire les mesures les plus rigoureuses. L'histoire de toutes les missions des Andes démontrerait clairement cette vérité, et pourrait occasioner un grand nombre de réflexions utiles. Nous nous bornerons toutefois à retracer l'histoire des missions de Caxamarquilla, de Manoa, et de celles qui ont été établies vers les bords du fameux Ucayal. Les mesures prises par la cour d'Espagne pour le rétablissement de ces dernières [1], les voyages exécutés récemment par le Père Manuel Sobreviela, supérieur du collége d'Ocopa, et par le Père Narcisse Girbal, exigent que nous entrions ici dans quelques détails sur ces établissemens.

[1] Cinq ordonnances royales et autant de décrets relatifs au rétablissement et au maintien des missions de Manoa, furent promulguées en 1787; et l'on traca le plan d'une ville fortifiée qui devait être placée au confluent des rivières de Mayro et de Pozuzo.

La corrégidorie de Caxamarquilla, ou de Patas, fait partie de la province de Truxillo. Elle s'étend du nord au sud, depuis le 7.e deg. de latitude méridionale jusqu'au 8.e 30'. Elle confine au nord et au nord-est, à la corrégidorie de Chachapoyas. Au nord-ouest, elle atteint à la jonction du Maranon avec la rivière dont elle porte le nom. A l'ouest, elle est bornée par la rivière de Conchucos. Elle l'est au sud par la rivière d'Huamalies. Elle est divisée par une suite de montagnes de difficile accès, qui se détache de la grande chaîne des Andes, et s'étend du côté de l'est. Le terrain rocailleux situé dans le voisinage de ces montagnes, et les plaines qui bordent la rivière d'Huallaga étaient habités, dans le dernier siècle, par différentes tribus d'Indiens, qui ne reconnaissaient d'autres supérieurs que leurs anciens ou leurs capitaines. Adonnées au brigandage, elles attaquaient et dépouillaient les tribus voisines, et particulièrement celles de Condurmarca et de Collay. Par un heureux hasard, un berger pénétra, en 1670, à travers les épaisses forêts qui leur servaient de remparts, et leur inspira le desir d'adopter les mœurs des Indiens convertis. Au moyen de ce changement soudain, elles

se lièrent avec ceux-ci, et renonçant à leur férocité, elles cherchèrent à jouir des avantages que procurent la religion et la société. Dans ces conjonctures, les provinciaux des frères mineurs de l'ordre des Douze Apôtres de Lima, obtinrent du vice-roi la permission d'entreprendre cette conquête spirituelle, qui fut commencée l'an 1676, par le Père Jean de Campos, qu'accompagnèrent deux frères lais, Joseph Aranjo et François Gutierez.

Parmi les différentes tribus qui erraient sur le territoire montagneux, celles des Cholones et des Hibitos étaient les plus nombreuses. Gutierez réunit la première dans une bourgade, qui fut appelée San-Buenaventura d'Apisoncho. Les Hibitos furent établis par les soins d'Aranjo, dans une autre bourgade, qui fut nommée Jésus de Ochanache. Les réglemens les plus sages furent promulgués et suivis dans toutes les deux. Les Indiens ayant été divisés en bandes et en compagnies, on leur fixa des heures pour l'instruction et pour les travaux; et on leur imposa l'obligation de contribuer alternativement à l'entretien de leurs guides spirituels, ce dont ils s'acquittèrent ponctuellement. Après la mort de ces missionnaires, il s'éleva des querelles entre les deux nations,

et il fallut en former deux tribus distinctes. Les Cholones eurent les bourgades de Pampa-Hermosa et de San-Buenaventura-del-Valle, qui sont situées sur le bord occidental de la rivière d'Huallaga. Jésus de Mont-Sion, bourgade qui se trouve entre Pampa-Hermosa et la vallée, échut, ainsi que Jésus de Pajaten, bourgade bâtie près du confluent de la rivière de ce nom avec l'Aspur, en partage aux Hibitos. On établit dans la corrégidorie de Caxamarquilla un hôpital dont l'administration fut confiée à un prêtre auquel on donna le titre de président, et qui fut chargé de diriger et de surveiller tous les missionnaires. Au moyen de ces arrangemens et de réglemens sages, les tribus dont nous venons de parler sont demeurées parfaitement soumises.

Les Cholones sont robustes, bien faits et industrieux ; ils s'appliquent principalement à l'agriculture, à la chasse et à la pêche. Leurs femmes cultivent le cotonier, et elles en filent et en tissent le coton pour vêtir leur famille. Les Hibitos ont moins de corpulence que les Cholones; et leurs femmes sont plus belles, plus propres et plus libérales que les femmes de ceux-ci, l'économie étant la plus grande qualité de ces dernières. Ces deux peuplades se nour-

rissent de chair de sanglier et de singe, de poisson salé, de plantains, de mani [1], d'yucas et de fruits sauvages. L'habillement des Indiens qui habitent les montagnes, diffère de celui des Indiens qui résident dans les bourgades. Les premiers ne portent qu'un simple *cuzma*, qui descend jusqu'aux genoux. Les autres mettent sur cette sorte de chemise, un autre vêtement qui consiste en une étoffe de coton ou de laine grossière. Les femmes ont une longue robe de coton qui leur tombe jusqu'à la cheville du pied, et qu'elles fixent sur le corps, au moyen d'une ceinture. Elles la recouvrent d'un manteau de laine. Les jours de fête et en des occasions particulières, elles se revêtent d'une robe à l'espagnole, dont elles se parent également lorsqu'elles vont porter dans la corrégidorie de Patas, une nouvelle provision de coca [2] à leurs époux.

[1] C'est un fruit qui par la grosseur et configuration ressemble à la pomme-de-pin. On le mange cuit à l'eau ou confit. *Voyage d'Ulloa.*

[2] Nous avons déjà parlé de cette plante. Elle est tellement nutritive et fortifiante, que les Indiens peuvent travailler des jours entiers sans prendre d'autre nourriture. Lorsqu'il leur est impossible de se procurer du coca, ils sentent décroître leurs forces. Ils prétendent qu'il fortifie l'estomac, et qu'il empêche les dents de tomber.

Ces Indiens sont dans l'habitude, pour conserver leur santé, de se baigner dans les rivières, avant le lever du soleil. La petite vérole est la maladie qui fait le plus de ravages parmi eux. En conséquence lorsqu'ils croient en reconnaître le plus léger symptôme, ils se retirent précipitamment dans les montagnes où ils se dispersent de tous les côtés, et ils demeurent éloignés jusqu'à ce qu'ils soient assurés que la maladie a disparu totalement. Ils ne connaissent point l'ambition, l'avarice, le vol, ni les dissentions, vices qui semblent particuliers aux nations civilisées. L'incontinence et l'ivresse, qui caractérisent plus spécialement la vie sauvage, règnent parmi eux. Le *masato* est leur boisson favorite.

Les provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres conservèrent ces missions jusqu'en 1754, qu'ils en firent cession aux missionnaires du collége d'Ocopa. L'intelligence et la docilité que ceux-ci trouvèrent dans leurs nouvelles ouailles, leur suggérèrent le dessein d'étendre leurs conquêtes spirituelles. A l'aide des Indiens convertis, ils firent plusieurs voyages dans la partie orientale du territoire qui était en leur possession, et ils s'avancèrent jusqu'aux montagnes qui le séparent de la *Pampa del*

Sacramento. Le résultat de ces expéditions, que l'on continua jusqu'en 1757, et pendant lesquelles les missionnaires et ceux qui les accompagnaient, se virent souvent obligés de voyager à pied, exposés à souffrir la faim et la soif, durant trente ou quarante jours de suite, fut la découverte de la rivière de Manoa. Souvent des Indiens succombaient aux travaux et aux fatigues qu'ils enduraient. La conversion de plusieurs tribus qui erraient sur les bords de la rivière que nous venons de nommer, fit oublier aux missionnaires les maux qu'ils avaient endurés, et les portèrent à continuer leurs recherches.

Au mois de février 1757, les pères Santa-Rosa, Fresneda et Cavello partirent accompagnés de trois cents Indiens, de la nation des Cholones et de celle des Hibitos. Le 4 mars à la pointe du jour, ils arrivèrent à l'une des bourgades de la tribu de Manoa, bourgade appelée Masemagne. Surpris à la vue d'un si grand nombre de personnes, les habitans prirent les armes, et il s'ensuivit un combat où il y eut plusieurs hommes de tués, parmi lesquels se trouva le père Cavello. Le seul avantage que cette action valut aux missionnaires, fut la prise d'un jeune homme et de

deux filles. L'aînée de celle-ci ayant bientôt appris l'espagnol, fut instruite dans la religion chrétienne, et donna des renseignemens précis sur sa propre tribu, et sur les nations qui habitaient les bords de l'Ucayal. Elle persuada aux missionnaires qu'il serait facile de réduire ces nations à l'obéissance, et elle offrit de leur servir d'interprête. Ces informations échauffèrent leur zèle. Ils se firent accompagner de vingt-huit soldats européens, les uns Espagnols et les autres Portugais, et recommencèrent leurs excursions en 1759. Les soldats qui n'étaient point accoutumés à voyager à pied sur un terrain de roche, se révoltèrent bientôt; et non-seulement ils retournèrent sur leurs pas, mais ils empêchèrent les religieux d'aller plus loin.

La ferveur des missionnaires s'accrut avec les obstacles et les contradictions. Vers la fin du mois de mai 1760, les père Michel Salcedo et François de Saint-Joseph partirent de San-Buenaventura, accompagnés de quatre-vingt-dix Indiens, de sept européens et de la jeune fille de Manoa, qui avait été baptisée et avait reçu le nom d'Anna-Rosa. Le 8 du mois de juillet suivant, ils atteignirent le bord de la rivière de Manoa, sur laquelle ils virent deux

canots remplis d'Indiens. Anna-Rosa engagea l'un d'eux, nommé Rungato, à prendre terre. Les caresses et l'affabilité des missionnaires firent promptement évanouir les craintes de cet homme, qui consentit à conduire les étrangers vers sa tribu. Celle-ci consistait en deux cent vingt personnes qui habitaient un petit village appelé Suaray. Les missionnaires furent traités comme des amis, et les Indiens exprimèrent leur joie par des festins et des danses.

On jugea par le témoignage de plusieurs d'entr'eux, qu'autrefois leur nation avait eu des rapports avec les Espagnols. Selon leurs traditions, ils tiraient leur origine des anciens Sétébos. Depuis 1657 jusqu'à 1686, ces derniers avaient occupé les bords de la rivière de Pachitea, et poussé leurs établissemens jusqu'à l'Ucayal, où un missionnaire, le père Manuel Biedma, en avait converti un grand nombre, et rendu leur sort heureux. Une partie d'entr'eux ayant été exposés aux attaques de leur turbulens voisins, les Calisecas, avaient accompagné leurs guides spirituels dans leur fuite, et s'étaient avancés par le pays des Payanzos jusqu'à celui des tribus de Panatagua. Les autres avaient

passé des bords de l'Ucayal à ceux de la rivière de Manoa, qui sont séparés par un espace de vingt lieues. Au moyen de leur origine, les tribus de Manoa avaient conservé quelques notions de la religion chrétienne, mais elles étaient mêlées d'erreurs et d'absurdités. Ces peuples croyaient en un Dieu, dispensateur des récompenses et des châtimens. Ils reconnaissaient Jesus-Christ et sa mère, mais ils assimilaient la Vierge à la divinité et la considéraient comme ayant participé à la création, et comme participant à la conservation de l'univers. Ils avaient une sorte de baptême, qui consistait à jeter sur la tête de l'enfant nouveau-né, une certaine quantité de jus de limon, sans proférer une syllabe et sans faire aucun signe. Le père Joseph qui, après le départ du père Salcedo, demeura parmi les Indiens de Manoa, avec sept européens, représenta à ses supérieurs combien il avait à souffrir de la faim, de la piqûre des insectes et de la cruauté des indigènes. Dépourvu d'instrumens propres à couper le bois des montagnes et à cultiver la terre, ses moissons avaient été très-peu productives. Bientôt après ses réclamations, on lui envoya ce dont il avait besoin.

Quoique les Indiens fussent en petit nombre, leur conversion était d'autant plus importante qu'elle devait conduire à celle des autres tribus éparses sur la Pampa del Sacramento et sur les bords de l'Ucayal. A vingt lieues au sud de la rivière de Manoa, et sur les bords de celle de Pisqui, vivent les Sipibos qui sont issus des féroces Calisecas, par qui furent massacrés les missionnaires des Payanzos. Ils n'ont ni bourgades, ni villages; et ils résident en des huttes si éloignées les unes des autres, que bien qu'ils ne soient pas au nombre de plus de mille, ils occupent un territoire de plus de vingt lieues d'étendue du nord au sud, et de dix de l'est à l'ouest. L'implacable haine qui subsistait entre les Setebos et les Sipibos, depuis que les premiers avaient été vaincus par les derniers, dans un combat sanglant livré en 1736, semblait rendre impossible toute communication entre les deux tribus. Cependant après un espace de quatre années, elles se laissèrent gagner par la persuasion, et cédèrent aux vives instances que leur firent les missionnaires. Le père Fresneda saisit l'occasion favorable, et rassembla les Sipibos, qu'il établit dans une bourgade voisine de la rivière de

Pisqui, et à laquelle il donna le nom de Santo-Domingo. Cet événement fut bientôt suivi de la soumission volontaire des Conivos, une des tribus les plus déraisonnables qu'on puisse rencontrer dans l'empire d'Enim[1]. Les Conivos habitent sur la rive orientale du Grand-Paro, près du confluent de cette rivière avec celle de Pachitea. En l'année 1685, plusieurs religieux Franciscains descendirent l'Enné et la Pachitea, et atteignirent le lieu où étaient établis les Indiens, et auquel ils donnèrent le nom de Saint-Michel. Le père Ricter, Jésuite, attaché aux conversions des Maynas, s'y rendit ensuite par l'Ucayal; mais à l'exemple de ceux qui l'avaient précédé, il ne fit qu'une visite très-courte à cet établissement, quoiqu'il eût reçu une réception flatteuse de la part de ces Indiens, qui conservaient toujours le souvenir de la bienveillance des Franciscains. Dans la suite, le père Fresneda fut à Saint-Michel, pour en prendre la direction spirituelle.

Dans ces favorables conjonctures, les mis-

[1] On trouvera dans les voyages des Pères Sobreviela et Girbal, plusieurs particularités intéressantes, au sujet de l'étendue des rivières, des mœurs et coutumes, etc. des habitans de ce pays.

sions de Manoa commençaient à prospérer, et promettaient pour l'avenir de plus grands succès. Cependant, malgré ces espérances, le nombre des missionnaires s'était réduit par degrés. Leurs travaux apostoliques ayant embrassé un territoire d'une trop grande étendue, ils ne suffisaient plus pour étouffer les dissentions qui renaissaient continuellement entre les tribus sauvages; et celles-ci faisaient éprouver les effets de leur rage à ces hommes bienfaisans qui les avaient réunis en société.

Un chemin qui avait été ouvert depuis Pampa Hermosa jusqu'à Manoa, avait à peine été trouvé praticable par les pères Santa-Rosa, Menendez, Errens, Asnar et Jayme, qui étaient partis pour faire de nouvelles conversions, accompagnés de plusieurs frères lais et de trois soldats. Comme il fallait traverser un terrain très-âpre et très-étendu, les Indiens de Caxamarquilla qui étaient aussi du voyage, furent tellement épuisés de fatigue, qu'on ne jugea pas devoir sacrifier leur vie à l'avantage très-précaire qui pourrait être le résultat de l'expédition qu'on avait en vue.

On conserve dans les archives du collége

d'Ocopa, une carte ancienne qui porte qu'il est possible, après s'être embarqué à la jonction de la rivière de Pozuzo avec celle de Mayro, de naviguer, au moyen de la Pachitea, jusqu'à l'Ucayal et la rivière de Manoa. Deux expéditions ont été entreprises sur cette légère information. La première ne put, à cause d'une erreur qui se trouvait sur la carte, arriver à la rivière de Manoa, dans le tems fixé; et ce retard fit tomber un missionnaire entre les mains des Casivos, sauvages errans, qui le massacrèrent. La seconde expédition, à la tête de laquelle était le père Manuel Gil, commissaire des missions, fut tentée en 1767. Quoiqu'elle eût été mieux concertée que la précédente, elle eut pour tout résultat de faire connaître que tous les religieux chargés de faire des conversions dans les tribus éloignées, n'étaient plus. Rungato, cet Indien que l'on avait rencontré précédemment à l'entrée de la rivière de Manoa, avait excité les trois nations des Sétébos, des Sipibos et des Conivos, à égorger tous les missionnaires.

La perte des missions de Manoa fut vivement sentie non-seulement par les religieux de l'ordre qui en était chargé, mais par les habitans du Pérou et par le monarque. Leur

conservation eût assuré au roi d'Espagne un territoire fertile et vaste. Les voyages exécutés par les pères Sobreviela et Girbal, font espérer que ce pays pourra être rendu au Pérou. Sous l'administration d'un gouverneur éclairé, qui sent toute l'importance d'une pareille entreprise, ces religieux ont été pourvus de tout ce qui était nécessaire pour qu'elle eût un heureux succès. Pénétrés de reconnaissance pour ceux qui s'efforcent d'être les bienfaiteurs de l'humanité, c'est avec plaisir que nous allons entreprendre de rendre compte des travaux de ces missionnaires.

CHAPITRE II.

Voyage exécuté sur la rivière d'Huallaga, jusqu'au lac de Grand-Cocama. — Description de la plaine dite *del Sacramento*. — Description de la rivière d'Huallaga. — Départ du Père Sobreviela. — Ce missionnaire arrive à Playa-Grande. — Il s'y rembarque avec un autre religieux. — Il aborde au port de Pampa-Hermosa. — Il continue son voyage. — Port de Sion. — Port del Valle. — Portage. — Port de Pachisa. — Sources d'eau salée. — Port de Juan de Guerra, et bourgades de Tarapoto et de Cumbasa. — Industrie des habitans de ces bourgades. — Passages difficiles. — *Salto de Aguirre*. — Changement des objets. — Plaines immenses. — Beauté des bords de la rivière d'Huallaga. — Espèce particulière d'abeilles. — Habitans de cette contrée. — Bourgade d'Yurimaguas. — Province de Maynas. — Manière de prendre les tigres. — Bourgade de la Laguna, chef-lieu de la province de Maynas. — Lac et bourgade de Grand-Cocama. — Missions de Maynas. — Productions et commerce de cette province. — Le Père Sobreviela remonte la rivière d'Huallaga. — Il passe le lac d'Yauricocha, d'où sort le Maranon. — Il arrive au collége d'Ocopa, point d'où il était parti. — Résultats de son voyage. — Itinéraire de Lima à Grand-Para.

La perte des missions de Manoa a été d'autant plus funeste qu'elle a contribué à celle de la

fameuse plaine (*Pampa*) *del Sacramento*[1]. Il n'existe peut-être, en aucune partie des deux Amériques, de territoire plus avantageusement situé, ni qui soit aussi fertile. Cette plaine est bornée au nord, par le Maranon ou la rivière des Amazones. Elle l'est par l'Ucayal, du côté de l'est[2]; par les rivières de Pozuzo et de

[1] Cette grande plaine fut découverte, le 21 juin 1726, par des convertis de Pozuzo, qui étaient attachés aux missions des Panataguas, que dirigeaient les provinciaux de l'ordre des Douze Apôtres. Elle fut appelée *del Sacramento*, parce que le jour que nous venons d'indiquer était celui de la fête Dieu. Cette particularité se trouve dans une histoire manuscrite des missions que les religieux de l'ordre Seraphique ont établies sur les montagnes des Andes. Le Père Rodrigue Tena, dans son grand ouvrage manuscrit sur ces mêmes missions, attribue l'imposition de ce nom au Père Simon Xara, par qui la Pampa-del-Sacramento a été visitée en 1732.

[2] Nous avons sous les yeux plusieurs manuscrits qui appartiennent aux bibliothèques du couvent de Saint-François et du collége d'Ocopa, manuscrits qui, relativement aux limites orientales, diffèrent de celles que nous venons d'indiquer dans le texte. Quelques-uns de ces manuscrits portent que par la Pampa-del-Sacramento, on doit comprendre cette plaine immense qui s'étend vers l'est, entre la Cordillère du Brésil et les montagnes des Andes. Dans ce cas, cette plaine aurait au moins 600 lieues du nord au sud, 300 de l'est à

Mayro, du côté du sud; et par la rivière d'Huallaga, à l'ouest. De très-grandes rivières qui se jettent dans celles que nous venons de nommer, l'entrecoupent. Elle forme une péninsule au centre de laquelle on pourrait établir un commerce maritime avec toutes les parties du globe. Elle s'étend en longueur du nord au sud, depuis les 4° 30′ jusqu'aux 9° 57′ de latitude méridionale, ou depuis le confluent de l'Ucayal avec le Maranon, jusqu'à la rivière de Mayro. La largeur varie en conséquence des grandes sinuosités de l'Ucayal; mais, en général, on peut la fixer entre les 302 et 305° de longitude du pic de Ténériffe. Ces dimen-

l'ouest, et une superficie de 180,000 lieues carrées de terrain fertile et entrecoupé de rivières, terrain qui pourrait contenir à l'aise, et en laissant un espace suffisant pour les forêts et les pâturages, les cent trente millions d'individus que l'allemand Susmilk donne à l'Europe. Il est certain cependant que les plus anciens manuscrits désignent seulement par la plaine del Sacramento, la péninsule que nous avons décrite, et ils y donnent les mêmes limites que nous. Le territoire qui s'étend de la rive orientale de l'Ucayal à la rivière de Mamore, est celui où les anciens plaçaient l'empire d'Enim ou de Grand-Para. Ce qui se trouve au-delà de la rivière de Madère, constitue une partie du Gran-Paytiti.

sions donnent une superficie de près de huit mille lieues carrées, qui pourrait contenir une population d'environ cinq millions d'âmes, et fournir les matières propres à entretenir un commerce florissant.

Ce pays n'est pas moins fertile qu'avantageusement situé. La branche orientale des Andes, qui court entre les rivières d'Huallaga et de Mayro, réunit cette péninsule au Pérou; et les montagnes des différentes chaînes qui commençant à la Cordillère, s'enfoncent plus ou moins dans la plaine, abondent en ce riche métal qui trop souvent tient lieu de vertus et de talens. Il brille dans les sables des rivières, où l'on trouve aussi ce dur caillou qui recèle le diamant, et le coquillage où est renfermée la perle. Une grande quantité de poissons divers se jouent à la surface des eaux, dans cet heureux pays; des oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage et la mélodie de leur chant, y voltigent de toutes parts; et une foule de quadrupèdes, de différentes espèces, en parcourent les campagnes. S'il existe sur la terre une créature animée dont le front soit paré d'une étoile aussi brillante que l'étoile du matin [1], c'est sans doute sur ce territoire favo-

[1] On prétend qu'on a rencontré dans plusieurs can-

risé qu'elle prend naissance. Le règne végétal y dispute aux autres règnes de la nature, en produisant de vastes forêts, peuplées d'arbres majestueux et du plus beau feuillage, en faisant croître des fleurs odorantes et des fruits exquis, et en composant ces baumes salutaires qui découlent sans cesse et remplissent l'air d'un parfum délicieux [1]. Il serait à désirer cependant que les insectes fussent moins nombreux dans ce pays, où les tribus sauvages des Sipibos, des Panos et des Cocamas jouissent des dons que la nature dispense en si grande abondance autour d'eux.

tons, et particulièrement sur les montagnes voisines de l'Huallaga, et sur les bords de cette rivière, une petite espèce de chiens qui portent autour d'eux la lumière pendant les nuits les plus obscures, mais qui sont si sauvages qu'ils la cachent au moindre bruit.

[1] L'or qui se trouve dans la Pampa-del-Sacramento, est de la plus belle qualité; et celui que le Père Xara a découvert dans un terrain haché, situé au-dessous du courant d'eau, appelé Huamancot, a été reconnu supérieur à tout autre de l'Amérique méridionale. Les perles qu'on pêche au confluent de la Mayobamba sont très-grosses. Le plus remarquable poisson du pays est la vache marine qui pèse ordinairement environ dix quintaux. Parmi les amphibies on peut citer la tortue. Plusieurs animaux de cette espèce, qui avaient chacun

Cette contrée, si l'on rétablissait les missions de Manoa, et si l'on reconstruisait et fortifiait le port d'el Mayro, serait en quelque sorte entourée par les possessions espagnoles; et chaque partie des bords de l'Huallaga et du Maranon étant peuplées par les missions de Caxamarquilla, de Lamas et de Maynas, Manoa et le port que nous venons de nommer, garantiraient celles de la rivière de Mayro et de l'Ucayal. A ce moyen, on faciliterait aussi l'entrée dans les territoires immenses d'Enim et de Paytiti. Pour prouver que l'exécution d'un projet si utile à la religion, au

près de six pieds de longueur sur trois de largeur, ont été trouvés au bord de l'Ucayal, où chaque femelle dépose environ deux cents œufs. Parmi les reptiles, le plus redoutable est le serpent *yacumama*. D'autres sont appelés *cazadoras*, à cause des stratagèmes divers qu'ils emploient pour attaquer l'homme et les animaux. On a dit que la nature qui avait épuisé ses couleurs les plus belles pour orner le plumage des oiseaux de nos montagnes, leur avait refusé la voix mélodieuse qui distinguait ceux des autres climats. Le fait n'est pas exact. Il peut se trouver en nos contrées comme ailleurs, des oiseaux qui fatiguent l'oreille par un chant dépourvu d'harmonie; mais il y en a d'autres qui depuis le lever du soleil, jusqu'à son coucher, retardent la marche du voyageur par leur délicieux ramage.

monarque et au Pérou, était possible; il fallait, de toute nécessité, suivre le cours des rivières qui entrecoupent la Pampa-del-Sacramento; il fallait chercher ce qui pouvait en gêner la navigation, calculer le tems qu'exigerait celle-ci, et vaincre les obstacles que formeraient les montagnes dans les lieux qui conduisent aux ports. C'était uniquement de la sorte qu'on pouvait connaître les moyens qu'on devait employer pour défendre Manoa contre les attaques inopinées des sauvages, et établir une communication avec la capitale de la vice-royauté.

Ce fut dans ce dessein, que vers le milieu de l'année 1790, le Père Manuel Sobreviela, gardien du collége de Saint-Anne d'Ocopa, entreprit son voyage. Désirant d'éclaircir un point d'histoire et de géographie, fort obscur jusqu'ici, nous avons tracé l'histoire des missions de Caxamarquilla, afin qu'en lui présentant les faits depuis leur commencement, le lecteur pût mieux comprendre ce sujet intéressant; et nous nous proposons de faire précéder cette relation, par une courte description de la rivière d'Huallaga, description qui sera exempte des erreurs que l'on trouve dans toutes les cartes. Cette rivière sort, sous

le nom d'Huanuco, et par 10° 57′ de latitude méridionale, du lac de Chiquiacoba, qui est situé dans les plaines de Bombon. De là, elle s'avance précipitamment vers le nord, recevant dans son cours jusqu'à la ville de Léon d'Huanuco, par 10° 3′ même latitude, un grand nombre de rivières. Elle tourne alors vers l'est, passe au sud de la ville que nous venons de nommer, et suit la même direction jusqu'à ce qu'elle arrive à Muna, bourgade qui se trouve à l'entrée du territoire montagneux, par 9° 55′. De ce point, elle retourne impétueusement vers le nord, et coule entre deux hautes montagnes escarpées, qui lui fournissent assez d'eau pour la rendre navigable. Cependant des précipices affreux et des bancs de sable dangereux sont cause que la navigation n'en est praticable que lorsqu'elle est parvenue aux 9° 22′, où elle se réunit à la rivière de Monzon, qui vient de l'ouest. Le cours en est alors plus tranquille, et elle forme un grand nombre de petites îles. Elle s'élargit ou se resserre, à mesure que les rameaux des Cordillères s'approchent ou s'éloignent de ses bords. Le volume de ses eaux s'accroît par celui des rivières qu'elle reçoit de chaque côté, et au nombre desquelles se

trouve la rivière de la Lune, qui s'y réunit par 7° 4′ de latitude méridionale. Continuant sa course avec rapidité vers le nord, elle fait un coude à del Valle, bourgade située par 7° 50′. Elle forme, avant son confluent avec la Huayabamba, deux passages difficiles qui sont appelés, l'un Sabaloyaco, et l'autre Cachahuanasca; et en longeant la corrégidorie de Lamas, elle change son nom d'Huanuco en celui d'Huallaga. La rivière d'Huayabamba, qui a là un demi-mille de largeur et une brasse de profondeur, s'y joint du côté gauche, par 7° 33′. Elle reçoit du même côté, et par 7° 10′, la rivière de Moyobamba, qui lui fournit autant d'eau que la précédente.

La Huallaga, depuis son confluent avec la Moyobamba jusqu'au point où se termine le territoire montagneux, pousse quatre branches, qui forment autant de passes différentes, sous les noms d'Estera, de Canoayaco, de Chumia et de Yuracyaco. A l'endroit où elle débouque, elle coule lentement, et se dirige vers le nord, à travers un territoire immense et fertile. Poursuivant son cours par la province de los Maynas, elle tombe par les 5° 4′ de latitude méridionale, dans le Maranon [1] qui

[1] A ce point, et dans presque tout son cours, la rivière

la reçoit, divisée en deux branches. Ce confluent forme un golfe d'une demi-lieue de largeur, et de vingt-huit brasses de profondeur. La ligne diagonale qui résulte de la jonction est d'une lieue, sans que dans cet espace l'un des deux courans d'eau paraisse l'emporter sur l'autre. A la fin, le Maranon prend le dessus.

Le Père Sobreviela, dans le dessein de reconnaître la navigation de la rivière d'Huallaga, partit du collége d'Ocopa, le 1.er juillet 1790. Il prit le chemin de Tarma et de Pasco, et arriva le 7 du même mois, à la jolie ville de Léon de Huanuco, qui était à cinquante-six lieues du point de son départ. Il se proposait de diriger ses pas, depuis cette ville, vers la nouvelle bourgade de Playa-

d'Huallaga a 180 brasses de largeur et 28 de profondeur. Elle a été mesurée avec la plus grande exactitude par le Père Sobreviela, et le vice-gouverneur de Maynas, don Jean de Salinas, homme de beaucoup de talens, qui s'empressa de contribuer de sa personne au succès du voyage dont on va lire la relation. La Condamine a donné une largeur de 250 toises à cette rivière, dans la même saison; mais ce savant n'ayant fait son estimation que par aperçu, on doit adopter de préférence celle du Père Sobreviela et de don Jean de Salinas.

Grande, qui est située sur le bord de la Patayrrondos, et à l'endroit où l'on s'embarque pour la redescendre, jusqu'à son confluent avec la Monzon, qui en est éloignée d'une demi-lieue. Une barque le porta sur cette dernière rivière jusqu'à celle d'Huallaga, qui est à quatre lieues du confluent dont nous venons de parler. Comme le passage [1] d'Huanuco à Playa-Grande, par terre, était en quelque sorte obstrué par une montagne escarpée, il avait fallu vaincre cette difficulté avant de tenter l'expédition. En l'année 1787, le Père Sobreviela avait commencé à faire ouvrir un chemin pour faciliter aux mules le passage de cette montagne. Afin de compléter l'entreprise, il fit savoir au gouverneur de Panataguas et au subdélégué de la corrégidorie, qu'en vertu des ordres de don Jean-Marie de Galves, corrégidor de Tarma, ils devaient lui fournir sans retard tous les secours dont il aurait besoin. En même tems, il partit pour Panao, bourgade qui est à dix lieues à l'est de la ville d'Huanuco. Il fut y remplir une commission que le vice-roi lui avait confiée, et qui consistait à traiter avec les habitans pour qu'ils ouvrissent un chemin sur un espace de

[1] Ce passage est de trente lieues.

seize lieues, c'est-à-dire, depuis Pozuzo jusqu'au port del Mayro, et qu'ils construisissent sur la rivière de Pozuzo, un pont, au défaut duquel on ne pourrait fortifier ce même port. Il revint ensuite à Huanuco. Le 14 juillet de la même année 1790, il sortit de nouveau de cette ville, pourvu de tous les instrumens nécessaires, et accompagné de cent quatorze Indiens de la frontière. Il fit combler les précipices, saigner les marais, et couper les montagnes. Enfin, à force de travaux, on traça un chemin spacieux et commode; et le 18, les travailleurs rentrèrent à Playa-Grande [1].

Comme le Père Sobreviela, tout en se proposant de travailler à la conversion des sauvages, avait le dessein de régler les affaires intérieures des tribus de convertis, soumises à sa juridiction, son premier soin, à son arrivée à Playa-Grande, fut de visiter le temple,

[1] Pour diriger les travailleurs, le Père Sobreviela était obligé de se faire porter, de place en place, dans un hamac. Cette manière de voyager que les habitans du territoire montueux appellent *caminar en huando*, expose à des dangers. Le voyageur porté de la sorte, court risque, en traversant d'épaisses forêts, de se rompre la tête contre un arbre, dans les chocs qu'il essuie, ou, ce qui est pis encore, d'avoir les yeux crevés par des épines.

de réunir les habitans, d'examiner les progrès qu'ils avaient faits dans la religion chrétienne, et de les exhorter à suivre à la lettre les saintes écritures, et à signaler leur fidélité envers leur souverain. Sentant combien il était important que tous les sujets d'un même prince pussent s'exprimer dans la même langue, et reconnaissant que c'était un moyen de les tenir réunis par d'agréables liens, il leur représenta qu'il leur serait très-avantageux d'apprendre la langue espagnole. Il leur conseilla aussi de faire des améliorations dans leur système d'agriculture; il leur en indiqua les moyens, et leur remit de nouvelles semences. Il leur donna d'autres preuves de sa tendresse paternelle, en distribuant des objets de parure aux femmes, et des instrumens aratoires aux hommes. Ces derniers présens furent infiniment précieux pour les Indiens, dont le suprême bonheur consiste à posséder un morceau de fer, au moyen duquel ils puissent ouvrir le sein de la terre dont les productions servent à les vêtir et à les nourrir.

Le Père Sobreviela, après avoir fait tenir prêts, par les Indiens de Playa-Grande, trois canots, s'embarqua, le 2 août, à huit heures du matin, accompagné du Père Joseph Lopez,

secrétaire de l'établissement de la Visitation, qui est situé sur la rivière de Patayrrondos. Il atteignit la Monzon à midi, et la rivière d'Huallaga, à neuf heures et demie du soir. Il suivit le cours de cette dernière rivière jusqu'à son confluent avec celle de Tulumayo, qui s'y réunit par le côté droit. Il fit, ce jour, huit lieues en six heures; et le reste du tems fut employé à prendre du repos et à vaincre les obstacles qui s'opposaient à la navigation. Le 3, à la pointe du jour, les Indiens reprirent leurs rames; et le soir, les voyageurs se trouvèrent à une entrée, sur la rive gauche de laquelle ils passèrent la nuit, dans un endroit appelé La Cruz. En déduisant le tems nécessaire pour prendre leurs repas, et se livrer au sommeil, ils avaient fait vingt lieues en huit heures [1].

Le 4, les canots furent mis en mouvement à la même heure que la veille; et avec leur vitesse accoutumée, ils abordèrent, le 5, dans la soirée, au port de Pampa-Hermosa, à deux lieues duquel est une bourgade indienne, qui

[1] D'après ce calcul, on fit de deux à trois lieues par heure. Une telle vîtesse est d'autant plus surprenante, que La Condamine n'a pas fait plus de chemin dans son passage rapide à travers le détroit de Manseriché.

contient une population de 270 individus, et à laquelle on arrive par un chemin agréable et spacieux. Le Père Sobreviela y demeura jusqu'au 8, occupé de la même manière qu'à Playa-Grande. Il chercha à rapprocher de l'Huallaga les habitans, et forma d'autres petits établissemens au confluent de cette rivière avec celle d'Uchisa, afin que les navigateurs pussent trouver le long de la première, des habitations propres à les recevoir.

Le 9, des canots de Pampa Hermosa remplacèrent ceux de Playa-Grande, et les voyageurs s'embarquèrent à neuf heures du matin. Ils arrivèrent à quatre heures après-midi, au port de Sion, ayant fait de la sorte quinze lieues de chemin. Le père Sobreviela passa, le 10 et le 11, à faire ses visites accoutumées, et le dénombrement des habitans, qui fut de 205 individus. Le 12, ceux des Indiens de Sion qui appartenaient à la tribu des Hibitos, fournirent quatre canots qui partirent à midi, et qui, à une heure et demie, arrivèrent au port et à la bourgade del Valle, qui a une population de 372 ames. De là les voyageurs s'avancèrent à peu de distance des grands écueils de Sabaloyaco. Il fallut enlever tout ce que contenaient les canots, et les porter,

l'espace d'environ un demi mille, le long de la rive orientale. Cette tâche fut achevée en une heure, et les embarcations ayant été remises à flot, approchèrent de Cachiluanusca, à quatre heures de l'après-midi. Pour éviter ce passage difficile, il fallut longer la rive droite, ou pour plus grande sûreté, haler les canots, mais sans les décharger. L'opération fut terminée le 13, à six heures du matin. On s'avança ensuite vers l'embouchure de la Huayabamba, puis vers le port de Pachisa, où il y a une petite bourgade indienne, dont une centaine d'habitans ont été amenés de Pagaten, et se sont établis au confluent de la Huayabamba avec la rivière d'Huallaga, parce que leur ancienne résidence était trop éloignée pour qu'ils pussent être de quelque utilité aux navigateurs. Le 14, à huit heures du matin, les voyageurs continuèrent leur route avec trois canots de Pachisa, et deux de Tarapoto et de Cumbasa, qui avaient été postés à cet effet à Pachisa, par les missionnaires de Lamas. Après une navigation de douze lieues, ils arrivèrent à la base de la Pilloana, montagne qui s'étend du nord au sud sur la rive orientale de la rivière d'Huallaga, et qui offre, l'espace d'un mille, des

sources d'eau salée, d'une excellente qualité. Ils passèrent la nuit en ce lieu. Le 15, à huit heures du matin, ils rentrèrent dans leurs embarcations. Ils atteignirent, vers onze heures, le confluent de la Moyobamba et de l'Huallaga; et suivant le cours rapide de la première de ces deux rivières, d'abord à l'ouest, puis au sud, ils se trouvèrent, à deux heures de l'après-midi, au port de Juan de Guerra, situé sur la rive droite. De ce port jusqu'aux bourgades de Tarapoto et de Cumbasa, la distance n'est pas de plus de quatre lieues par terre, et l'on traverse une plaine très-fertile. Ces bourgades sont séparées l'une de l'autre, par une petite rivière, et ont une population de plus de six cents individus, Espagnols, métis et Indiens, tous très-robustes et très-laborieux. Leur principale occupation consiste à fabriquer différentes sortes d'étoffes de coton. Tandis que les hommes travaillent sur les métiers, dans l'intérieur des maisons, on voit les femmes occupées dans les rues, autour de rouets à filer, d'une construction particulière et très-avantageuse. Aux extrémités de l'axe de la seconde roue, à laquelle on substitue quelquefois un cylindre pour simplifier la machine, sont attachés plusieurs petits cro-

chets qui tiennent le coton; et à mesure qu'un petit garçon et une femme font mouvoir, l'un la roue et l'autre le cylindre, six ou huit fils, qui par degrés parviennent à une longueur considérable, sont formés d'un seul tour. On file plus de la sorte en une heure, qu'en vingt-quatre avec la quenouille.

Quatre compagnies de milice, destinées à garder les frontières et à prévenir toute irruption de la part des sauvages, sont postées dans le voisinage de Tarapoto et de Cumbasa.

Le père Sobreviela s'occupa jusqu'au 18, à régler les affaires de ces bourgades, qui jusqu'alors avaient été peu soumises à sa juridiction [1]. Il projeta aussi, en même-tems, de

[1] Les missions de Lamas appartenaient originairement aux religieux Franciscains, qui les cédèrent aux Jésuites. Ces derniers s'y maintinrent jusqu'à leur expulsion. Les Franciscains en rentrèrent alors en possession; mais ils en furent bientôt privés en faveur du clergé séculier. Lamas, Tarapoto et Cumbasa n'ayant plus pour guide spirituel qu'un seul recteur qui résidait dans la première de ces bourgades, les habitans des deux autres demandèrent au vice-roi qu'il les placât sous l'autorité religieuse des prêtres du collége d'Ocopa. La chose fut exécutée en 1789. Tarapoto et Cumbasa furent alors séparées de la rectorerie de Lamas. Ce fut en l'année 1790, que les compagnies dont il est fait mention ci-dessus, furent fondées par ordre du vice-roi.

former près de l'Huallaga, un établissement indien, pour épargner aux navigateurs les trois lieues qu'il y a depuis cette rivière jusqu'au port de Juan de Guerra. Le 18, il fut joint par le père Girbal, recteur de Cumbasa, qui animé d'un zèle apostolique, et excité par le licencié don Pierre Valverde, supérieur des missions de Maynas, désirait de pénétrer jusqu'à Manoa. A une heure après-midi, ils s'embarquèrent au port de Juan de Guerra. A deux heures et demie passées, ils atteignirent la rivière d'Huallaga, et bientôt après ils arrivèrent à la dangereuse passe d'Estera. Nos voyageurs demeurèrent la nuit dans les environs de cette passe. Le 19, ils partirent à la pointe du jour; et à quatre heures du matin, ils se trouvèrent près d'un autre passage difficile, appelé Chumia. Comme au précédent, ils furent obligés de faire haler les canots le long de la rive droite. Quelques heures après, ils gagnèrent Yuracyacou, et il fallut exécuter la même manœuvre sur la rive gauche. A deux heures et demie après midi, ils arrivèrent, naviguant à droite, au *Salto de Aguirre* [1]. Là

[1] Selon les traditions des Indiens Lamas, ce passage est nommé *Salto de Aguirre*, d'après le nom d'un certain Aguirre, qui aurait tué en ce lieu un oiseau terrible. Ils

les montagnes se rapprochant, rétrécissent le lit de la rivière, et forment un petit détroit.

Puneu, dans la langue Quecha signifie port. Ce nom a été donné à tous les lieux où se terminent les montagnes qui resserrent le lit des rivières. Ces détroits représentent des ports qui permettent aux eaux de refluer sur les plaines, et au-delà desquels on croit se trouver dans un monde différent. En effet, à peine le voyageur a-t-il passé le petit détroit de l'Huallaga, que les objets ont subi un chan-

prétendent que cet oiseau sortait des cavernes creusées dans les flancs des montagnes voisines; qu'il saisissait les passans, les enlevait en l'air, les tenant entre ses serres, et qu'il les mettait en pièces en les précipitant contre les rochers. Il paraît que cette fable fait allusion à un événement dont les Indiens conservent encore le souvenir. Ils racontent qu'une tribu qui était appelée Saposon, et qui résidait dans le voisinage de Lamas, étant soumise à un chef sanguinaire, le mit à mort, à l'instigation d'Aguirre, que firent périr à son tour des troupes parties de Lima pour punir ce meurtre. Un fait historique peut servir à expliquer cette tradition. En 1560, don Pierre d'Ursoa fut chargé de descendre la rivière d'Huallaga, pour aller à la recherche du royaume fabuleux d'el Dorado. Il fut tué dans le territoire de Lamas, par Lope d'Aguirre, qui se réfugia dans l'île de la Trinité, où il expia son crime par le dernier supplice.

gement total. Au Pérou, on est accoutumé à voir ces hautes et superbes montagnes dont les cimes se perdent dans les nues, ces vallées profondes qui, considérées d'un point élevé, semblent former des abymes ; on ne s'y meut d'aucun côté sans rencontrer des masses prodigieuses et mille élévations de terre qui circonscrivent la vue ; mais le sol s'abaisse par degrés, et enfin il s'aplanit entièrement, et à la fin le voyageur ne trouve plus une seule pierre qui puisse lui rappeler les roches énormes dont se compose la Cordillère des Andes [1]. Ce sont à la distance de plusieurs centaines de lieues, des plaines couvertes d'arbres, et qui n'ont d'autres bornes que celles de l'horizon, des plaines qui contiennent des bourgades habitées par des nations dont les mœurs, les coutumes, les idées diffèrent entièrement des nôtres, des plaines enfin qu'en-

[1] A quatre cents lieues au-dessous des détroits, il n'y a point de pierres. Lorsque les navigateurs de cette contrée en voient pour la première fois, à leur arrivée à Borja ou à Lamas, ils sont remplis d'admiration. Ils les ramassent, les considèrent et les conservent, comme si c'étaient des diamans. Mais à la suite, lorsqu'ils en trouvent en grande quantité, ils s'indignent d'avoir tant prisé une chose si commune.

trecoupent des lacs et des mers d'eau douce ; où il y a des îles, et dont les rivages présentent des baies et des ports.

La rivière d'Huallaga est une de celles qui fournissent le plus d'eau à ces mers et à ces lacs. Aussitôt qu'elle se dégage des entraves que lui opposent les montagnes, elle s'étend, et coule avec une telle lenteur que la navigation n'en est interrompue ni jour ni nuit. Ses bords couverts de palmiers élevés, et de rangs d'arbres plantés régulièrement, forment les promenades les plus délicieuses. Une foule de canots de la province de Maynas, et dont les uns remontent la rivière, chargés de poisson salé pour la consommation de Lamas, tandis que les autres sont arrêtés sur les rives, pour prendre du cacao que le pays fournit en abondance, et recevoir un miel que donnent de petites abeilles, ajoutent encore à la beauté du paysage. Ces abeilles percent l'écorce d'une espèce d'arbre, dans le tronc creux duquel elles construisent leurs ruches [1]. Les femmes

[1] Le tronc et les branches de l'arbre dont il s'agit, sont creux. Lorsque les Indiens ont vu un essaim d'abeilles voltiger à l'entour, ils l'écorcent, le fendent par le milieu, et enlèvent la cire attachée à la ruche. Il y a dans l'Amérique méridionale, une aussi grande variété

et les filles qui aident les hommes à réunir sur la grève les productions de ces contrées, n'ont pour tout vêtement qu'une sorte de jupon très-court; et leurs cheveux qui flottent au vent, les font ressembler à des Naïades. Il est à regretter que dans ces plaines on soit tellement tourmenté par les insectes, que les Indiens, pour s'en défendre, sont obligés de suspendre de petits tendelets à leurs *Pamacaris* [1]; la crainte des caymans, que l'on trouve en grand nombre lorsqu'on a passé le petit détroit, les empêche aussi de se baigner le matin.

A une heure et demie de l'après-midi, les pères Sobreviela et Girbal avaient effectué leur passage heureusement; et à six heures et demie du soir, les canots approchèrent de la rive gauche, vis-à-vis de l'embouchure de la Chipurana, par 6° 33′ de latitude méridionale. Cette rivière entre dans l'Huallaga, du côté de la Pampa-del-Sacramento; en conséquence elle peut servir à rendre plus

de mouches à miel qu'en Europe; mais elles sont plus petites, et n'ont point d'aiguillon.

[1] C'est une couverture de feuilles de palmier, qui a la forme d'un arc, et que les Indiens placent au milieu de leur canot, pour se garantir de la pluie et des rayons du soleil.

court le passage de celle-ci à l'Ucayal. Le 20, nos voyageurs partirent à sept heures du matin, et ils ne débarquèrent qu'à six heures du soir. Il ne leur arriva rien d'important. Le 21, ils se mirent en marche à la pointe du jour; et ils arrivèrent, à midi, à la bourgade d'Yurimaguas, la première de la province de Maynas. Ils y jouirent du plaisir de voir prendre un tigre. Les Indiens, pour se rendre maître de cet animal, ont recours à un piège qui consiste en un étroit passage formé par des pieux, d'une grosseur convenable et de six pieds de longueur, bien serrés les uns contre les autres, et fixés en terre. Le haut et une des entrées sont défendus par de semblables pieux. Le milieu du passage est divisé en deux parties. A l'entrée, qu'on laisse ouverte, est suspendue une forte planche que soutient une corde légèrement attachée. Lorsqu'on entend les rugissemens d'un tigre, on lâche dans la division intérieure, un chien qui se voyant enfermé se met à hurler. L'animal féroce, se croyant sûr de sa proie, s'avance, et s'embarrassant dans la corde, il saute, jette bas la planche, et se trouve pris, sans pouvoir faire aucun mal au chien, qui est séparé de lui. Les Indiens, après s'être amusés à exciter

la fureur du tigre, le mettent à mort avec leurs massues et leurs flèches.

Il y a quarante lieues de Yurimaguas à la Laguna, chef-lieu de la province de Maynas. Le 22 à la pointe du jour, les pères Sobreviela et Girbal partirent pour s'y rendre. Ils avaient des bateliers d'Yurimaguas, dont les habitans sont très-experts dans la navigation que nous décrivons. En conséquence, les canots s'avancèrent nuit et jour, ne s'arrêtant que ce qu'il fallait qu'ils le fissent pour que les voyageurs pussent prendre du repos. Ils gagnèrent le port de la Laguna, le 23 à dix heures et demie. La pluie qui avait tombé les jours précédens avait formé un grand nombre de flaques d'eau qui les empêchèrent de débarquer ; et ils furent obligés de pousser jusqu'au lac de Grand-Cocama, qui se jette du côté de l'est, dans l'Huallaga, au 5° 14′ de latitude méridionale, par un canal d'un mille et demi de longueur, et si étroit qu'il ne peut y entrer qu'un seul canot de front. Le lac de Grand-Cocama a une lieue et demie de circonférence, et, ce qui se voit rarement dans cette contrée, il est environné d'un terrain élevé et sec, au haut duquel est située la bourgade du même nom. Les pères Sobreviela et Girbal y arri-

vèrent à midi et demi, et y furent reçus de la manière la plus hospitalière, par le président des missions et par le vice-gouverneur, qui leur témoignèrent l'admiration due à des voyageurs qui s'étaient avancés en des régions si lointaines, en si peu de tems et par une voie jugée impraticable jusqu'alors.

Les missions de Maynas, qui étaient autrefois très-florissantes et se composaient d'un grand nombre d'individus, sont dues au zèle apostolique des Jésuites. A l'expulsion de ceux-ci, le gouvernement spirituel des tribus converties fut confié à différens ordres religieux; et à la fin il passa au clergé séculier. La population des vingt-deux bourgades indiennes, établies sur les bords des rivières d'Huallaga, de Pastasa, de Sillay, de Caguapana, et sur ceux du Maranon, se monte à 8895 personnes. Les bourgades sont gouvernées, quant au spirituel, par un supérieur et dix-neuf recteurs, qui, vu qu'on ne leur fait qu'un léger traitement et qu'ils n'ont aucun casuel, reçoivent le service personnel d'un certain nombre d'Indiens qui leur fournissent du gibier et du poisson en abondance, et qui cultivent, pour l'usage de leurs pasteurs, du riz, des cannes de sucre, et d'autres plantes.

Les affaires temporelles de ces tribus sont confiées à un gouverneur militaire qui réside à Omaguas. Cet officier a sous lui des lieutenans qui demeurent dans les bourgades les plus considérables, et des caciques ou des chefs Indiens qui habitent les plus petites. Il y a aussi plusieurs autres magistrats inférieurs. De plus, des enfans de dix à douze ans veillent sur ceux de leur âge, les corrigent lorsqu'ils ont commis des fautes légères, et donnent avis des fautes plus graves au magistrat du lieu. Cette coutume a été établie par les Jésuites, et mérite d'être adoptée ailleurs, parce qu'elle tend à prévenir des crimes dans un âge plus avancé, et qu'elle inspire de bonne heure aux enfans le desir de parvenir à la magistrature, par une bonne conduite.

Les bourgades de la province de Maynas font entr'elles, et avec les villes de Quito et de Lamas, un commerce qui consiste en poisson salé, en cacao, dont l'arrobe [1] se vend deux réaux, en cire, qui est souvent d'aussi bonne qualité que celle des contrées plus au nord, en yucas ou en farine de cassave, débarrassée de sa liqueur empoisonnée, et en

[1] L'arrobe équivaut à 25 livres.

bougies végétales [1]. Elles ont aussi quelques manufactures, et sont renommées pour la fabrication de couvertures et de chapeaux de plume très-beaux, et dont les couleurs sont arrangées avec art, d'après un dessin placé devant l'ouvrier. Les usages des habitans de Maynas sont semblables à ceux de la Pampa-del-Sacramento. Cependant ils ont de plus que ces derniers, quelques connaissances qu'ils doivent à leurs pasteurs.

Le Père Sobreviela demeura jusqu'au 26 dans la ville de la Laguna, afin d'y prendre toutes les mesures nécessaires pour hâter le départ du Père Girbal, qui se proposait de remonter l'Ucayal. Cette navigation qui avait été interrompue durant plusieurs années, venait d'être exécutée en partie par don Pierre de Valverde, président des missions de Maynas [2].

[1] Les naturalistes nomment ici *pastas*, une sorte de fruit qui, étant allumé, tient lieu de bougie. Nous n'avons pu vérifier si c'est une espèce de cirier, comme celui qu'on trouve dans la Louisiane et en Chine.

[2] Nous avons dit, dans le chapitre précédent, que le Père Ricter, jésuite, qui était attaché aux missions de Maynas, avait remonté l'Ucayal. Personne, jusqu'à don Pierre de Valverde, dont la relation manuscrite est déposée dans les archives de la Société de Lima, n'avait voulu entreprendre ensuite le même voyage.

Le desir de rendre la tranquillité à son troupeau et de ramener quelques brébis égarées, avait porté le père Sobreviela à s'engager dans une entreprise qui ne lui présentait guère d'autre perspective, que d'être victime des féroces Panos. S'étant avancé jusqu'à Sarayacou, l'expérience lui avait démontré tout ce que pouvait faire un véritable zèle apostolique. Les sauvages s'étaient humiliés en sa présence, et l'avaient supplié de leur envoyer quelques missionnaires qui pussent leur enseigner les vérités de la religion chrétienne. Ils avaient expié de la sorte le massacre des religieux de l'ordre de Saint-François, massacre dont on a vu les particularités dans la notice des missions de Caxamarquilla.

Pour combler les vœux des Panos, le vertueux gardien d'Ocopa excita le Père Girbal à se mettre en marche avec toute la promptitude possible. Don Jean de Salinas, et lui, procurèrent à ce religieux tous les secours qui pouvaient dépendre d'eux. Le Père Sobreviela, après lui avoir remis des instrumens aratoires, et plusieurs choses destinées à être distribuées aux Indiens, partit, le 26 août à dix heures du soir, pour se retourner sur ses pas. En remontant l'Huallaga, ses canots firent

trois quarts de lieue par heure. Son voyage, qui fut heureux en tout, se termina le 27 septembre, au port de Playa-Grande. De là il se rendit, par la terre hachée de Monzon, à Chicoplaya, pour y exécuter un ordre du gouverneur; et, après avoir suivi le nouveau chemin, construit par don Jean de Bezares[1], il arriva, le 9 octobre, à Chavin de Pariaca. De là, dirigeant sa marche vers Tarma, il passa, le 13, le lac d'Yauricocha[2], qui est situé dans les plaines de Bombon, par 10° 14′ de latitude méridionale, et a une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur. C'est là que naît le Marañon ou le Tunguragua[3], dont le lit, au sortir de ce lac, est large de plus de soixante pieds, et a une profondeur proportionnée, même dans la saison où les eaux se retirent. On voit tout auprès, plusieurs pyramides de pierre, d'environ quatre pieds carrés, et parfaitement travaillées. Elles occupent, de l'un à l'autre bord, le lit du

[1] *Voyez* le chapitre XVII du présent volume.

[2] Deux géographes modernes, MM. Pinkerton et Malte-Brun, donnent à ce lac le nom de Lauricocha.
(*Note du traducteur.*)

[3] C'est le nom que donnent à cette rivière ceux qui prétendent qu'elle n'est pas le véritable tronc du Maranon.

fleuve, et sont séparées par un intervalle de près de trois pieds. Ce sont probablement des restes de quelque pont élevé autrefois pour le passage de l'inca; car c'était à peu de distance que courait le Chemin Royal, dont les historiens espagnols n'ont parlé qu'avec admiration, et que le tems, l'homme, ni les animaux n'ont pu détruire entièrement. Le Père Sobreviela arriva, le 17, à Tarma; et son voyage prit fin, le 23, au collége d'Ocopa, d'où il était parti.

Les avantages qui ont résulté et peuvent résulter de ce voyage, sont évidens. Le passage d'Huanaco à Playa-Grande a été abrégé; la navigation de l'Huallaga a été poussée jusqu'au lac de Grand-Cocama; les rochers et les écueils ont été reconnus, la manière de les éviter a été indiquée; et enfin, de nouveaux établissemens où le voyageur peut trouver du repos et des vivres, ont été formés de distance en distance sur les bords de la rivière que nous venons de nommer. Par conséquent on a facilité la communication entre Lima et la province de Maynas. On pourra établir un commerce en productions du pays, en café, en cotons de différentes couleurs, en amandes, en cannelle, en encens, en anil, etc.,

etc.; et comme il se fera par échange, et que les productions sont évaluées très-bas dans le pays, la balance sera toujours en faveur de la capitale. La prompte communication entre Lima et Maynas promet aussi un autre avantage très-grand, celui de pouvoir, en cas de nécessité, faire parvenir, en trois mois de tems, des dépêches à Madrid. Le chemin peut s'effectuer ainsi qu'il suit :

De Lima à Huanuco, soixante lieues; huit jours.

De Huanuco à Playa-Grande, port où l'on s'embarque, trente lieues; quatre jours.

De Playa-Grande à la rivière de Moyobamba, cent onze lieues; sept jours.

De la Moyobamba à Yurimaguas, soixante-trois lieues; trois jours.

De Yurimaguas au lac, quarante lieues qui peuvent se faire en un jour et une nuit.

Du lac à Tefe, point d'où part la ligne qui sépare les possessions espagnoles des possessions portugaises, on navigue jour et nuit, dans des canots, et avec la plus grande vîtesse; huit jours [1].

[1] Quand la navigation se fait par de grandes barques chargées de marchandises, il faut plus de tems.

De Tefe à Grand-Para [1], quinze jours.

Total, quarante-six jours.

Le reste du tems nécessaire pour compléter les trois mois, suffit pour arriver en Espagne par les Açores. D'après un rapport qui lui a été fait par don M. Molina, négociant distingué, le Père Manuel Sobreviela a prétendu dans une relation des progrès des missions d'Ocopa, relation qui a été imprimée en 1790, à Lima, avant son départ, que le retour dans cette capitale pouvait s'effectuer à-peu-près en trois mois. Cependant l'expérience a démontré qu'il faut au moins quatre-vingt-douze jours pour remonter le Maranon depuis Para. La navigation, en suivant le fil de l'eau, est de deux à trois lieues par heure; et en refoulant le courant, on ne fait plus que trois quarts de lieue. Toutefois cette observation ne s'applique qu'à une très-petite partie de traversée de Lima en Espagne, par cette voie.

[1] Ville située à l'embouchure méridionale du Maranon, sur la côte du Brésil. *(Note du traducteur.)*

CHAPITRE III.

Voyage au pays de Manoa, exécuté sur le Maranon et l'Ucayal, par le Père Narcisse Girbal-y-Barcelo, en l'année 1791. — Description générale de l'Ucayal. — Confluent de l'Ucayal et du Maranon. — Ville d'Omaguas. — Le Père Girbal s'embarque sur le lac de Grand-Cocama. — Beauté des bords de l'Ucayal. — Le missionnaire rencontre des sauvages. — Nation des Mayorounas. — Le Père Girbal arrive dans le pays des Panos. — Ces Indiens lui font un accueil favorable. — Il trouve une femme à la tête d'une de leurs bourgades. — Il part pour se rendre à Cumbasa. — Il arrive à une bourgade où des missionnaires avaient été massacrés. — Il entre dans le Maranon. — Il atteint le pays des Maynas. — Il rentre à Cumbasa. — Résultats de son voyage. — Il retourne à Sarayacou et à Manoa. — Itinéraire du lac de Grand-Cocama à Lima. — Avantages que procurerait au Pérou la navigation de l'Ucayal et du Maranon.

Le voyage du Père Girbal étant la continuation de celui du Père Sobreviela, nous aurons recours à la méthode que nous avons employée pour le dernier, et nous donnerons d'adord une courte description de l'Ucayal.

Nous nous dispenserons de parler du Maranon, vu que nous n'avons rien à ajouter à ce qu'on trouve à ce sujet dans les voyages et les cartes hydrographiques, où le cours de ce fleuve a été décrit ou retracé par des hommes d'un grand mérite [1].

L'histoire de l'Ucayal a eté défigurée par une foule d'erreurs causées tant par la connaissance imparfaite des contrées qu'il traverse, que par la partialité et l'intérêt des missionnaires qui les ont visitées. Quoiqu'au tems de la conquete du Pérou, il ait été considéré comme le véritable tronc du Maranon, et qu'il méritât cette prééminence, par l'abondance des eaux qu'il roule, par le nombre des rivières qui s'y réunissent, et par la position éloignée de ses sources, on est parvenu à la lui enlever, et on l'a privé de son propre nom. Les mêmes causes ont jeté du doute sur celle de ses branches qui doit être regardée comme la principale; et les opinions ont été partagées entre le Beni et l'Apourimac [1]. Ce-

[1] Les Pères Manuel Rodriguez et Samuel Fritz, La Condamine, Ulloa, etc.

[2] Nous croyons pouvoir terminer la dispute des géographes, sur la question de savoir laquelle des rivières qui composent le Maranon en est le véritable

lui-ci ayant en sa faveur l'histoire, la tradition et les observations des voyageurs, on ne peut lui refuser de l'emporter sur l'autre.

tronc, ou la souche. Nous accordons cette prérogative à l'Ucayal, par des raisons qui nous paraissent sans réplique. 1.° Parce que les sources de cette rivière sont plus éloignées que celles du Tunguragua ou du Maranon du Père Samuel Fritz. 2.° Parce que le Beni, le Paucartambo et l'Apourimac, sont navigables, à une latitude où cette rivière n'existe pas encore. 3.° Parce que l'Ucayal ne le lui cède point quant au volume des eaux, et qu'au contraire, il présente à la jonction plus de largeur que le Maranon, et a plus de force que celui-ci qu'il force à changer de direction. (*La Condamine, relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, p. 69.) 4.° Parce que les anciens historiens du royaume (*Acosta, Historia naturalis,* p. 164; *Garcilaso*, p. 294; *Calancha*, p. 50; *Montalvo*, *Sol del Neuvo Mundo*, p. 7) ont considéré l'Apourimac comme le vrai Maranon. 5.° Parce que jusqu'en l'année 1687, la rivière qui est appelée aujourd'hui Ucayal, a porté le nom d'Apo-Paro, c'est-à-dire, de Grand-Paro, d'où est provenu celui de Grand-Para, qui a également été accordé au Maranon, autrement dit rivière des Amazones. Dans l'année citée ci-dessus, il s'éleva entre les Franciscains de Lima et les Jésuites de Quito, une contestation au sujet de la ville et des missions de Saint-Michel des Conivos. L'Audience royale, pour être en état de porter un jugement sur le point en litige, demanda des cartes géographi-

L'Apourimac a sa source au milieu des savanes de Condoroma, dans la corrégidorie de Tinta, par 16° de latitude méridionale. Il court impétueusement du côté de l'est, vers la Cordillère de Vilcanota, à la distance de trois lieues; puis tout-à-coup tournant à l'ouest, il sépare cette Cordillère de la corrégidorie de Chumbibilces. Il entre alors dans le pays d'Aimaraes et de Cotabambas, et dirigeant son cours rapide vers le nord-ouest, il laisse à l'est la corrégidorie de Cuzco. En traversant le territoire d'Abançay, il incline vers le nord-ouest, direction au moyen de laquelle il forme un arc; et il reçoit là, de l'un et de l'autre côté, un si grand nombre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable. Allant droit

ques. Ce fut alors que le Père Samuel Fritz en dressa une qui fut imprimée à Quito en 1707, et sur laquelle le Tunguragua est appelé Maranon, et le Paro, Ucayali, ou Ucallali, mot qui, signifiant confluent, était appliqué par les habitans au confluent du Paro et du Tunguragua. De là est venue l'erreur du Père Fritz. Par une autre méprise du même genre, le Père Acuna soutint que le Napo était le Maranon. Le crédit que la plupart des Jésuites avaient justement acquis parmi les savans de ce tems (*Sarmiento Demonstrat.*, t. 1. § 439, 458 *et seq.*) explique pourquoi la nomenclature du Père Fritz a été implicitement et généralement adoptée.

au nord, deux lieues au-dessous du pont d'Apourimac, il s'ouvre un passage à travers le territoire des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent des eaux en abondance. La rivière de Cocharcas ou des Pampas, qui descend des hauteurs d'Huancavelica, s'y réunit du côté de l'ouest, par 13° 10′ de latitude méridionale. L'Apourimac continuant son cours, recueille les eaux que versent les montagnes de Guanca; et au 12° 15′, il est joint à l'est, par la rivière de Quillambamba, de d'Urubamba, ou de Vilcamayo [1], dont le nom primitif se change en celui d'Enec-y-Taraba. Il reçoit, à l'ouest, par les 12° 6′, la rivière de Jauxa, qui est appelée Mantaro par les Indiens [2]. Il fait un coude au nord-est

[1] La Quillambamba prend sa source dans les hauteurs de Vilcanota, par 15° 25′. Elle reçoit l'eau de plusieurs rivières; elle arrose la délicieuse vallée d'Urubamba, ainsi que les limites orientales des territoires d'Anaïbamba, de Vilcabamba, et se jette dans l'Apourimac.

[2] La Mantaro a sa source dans les plaines de Bombon, et prend le nom de Jauxa, depuis le lac de Chinchaycocha, qui a neuf lieues de longueur sur deux et demie de largeur, et dont l'extrémité australe est située par 11° 3′ de latitude méridionale. Cette rivière se dirige

par 11° 18′; et la Perène s'y réunit sur ce point. Cette dernière rivière qui a sa source à deux lieues de Tarma, coupe en deux cette ville, et se grossit en recevant plusieurs courans d'eau, que lui envoient les montagnes de Bombon et de Pasco.

Depuis le confluent de la Perène jusqu'à celui de la Pachitea, quarante rivières dont les eaux forment un volume considérable, tombent dans l'Apourimac. Des deux qui sont les plus dignes de remarque, l'une est le Paucartambo [1], qui s'y jette par la rive orientale,

vers le sud, et reçoit à l'est et à l'ouest plusieurs torrens. Après avoir arrosé la vallée de Jauxa, elle tourne vers l'est; et un bras très-fort de la rivière d'Huancavelica s'y joint à trois lieues du pont d'Isuchaca. Après avoir tenté vainement de s'ouvrir un passage par la Cordillère de Guanca, elle reflue vers sa source, et forme la péninsule de Tallacaxa. Ayant repris la direction de l'est, elle la conserve jusqu'à son embouchure. Le docteur Cosme Bueno se trompe, lorsqu'il soutient, dans sa description de la Jauxa, que cette rivière, qui est également appelée Pari, est celle qu'on croyait autrefois la branche principale du Maranon. Herrera tombe également dans une erreur grossière, quand il donne la Jauxa pour la source de la rivière de la Plata. (*T. III. Decad.* 5. *L.* 4. *c.* 10.)

[1] On a douté si cette rivière, près du confluent de laquelle sont fixés les Comavos et les Ruanaguas, est

au 10° 45′ de latitude sud. L'autre qui est vraiment le Paucartambo. Nous soutenons l'affirmative, parce que, selon les rapports des religieux Franciscains, selon la relation des voyages faits en 1686, dans cette contrée, par le Père Manuel Biedma, et selon les informations données par les Indiens, la rivière dont il s'agit prend naissance sur les hauteurs de Cuzco, et a un volume d'eau plus considérable de moitié que celui de l'Apourimac, lorsqu'ils se réunissent. Dans tout le territoire montueux de la ville que nous venons de nommer, il n'existe pas une autre rivière que le Paucartambo, qui ait le même avantage. Le savant Père Rodriguez Tena, hasarde dans son introduction à l'histoire des Missions (p. 41), que le Paucartambo est le fameux Amaroumayou, par lequel l'inca Youpanqui (*Garcilasso*, t. 1, l. 7. c. 13, 14, etc.) pénétra dans le pays des Moxos pour le conquérir (entreprise que le Père Alvarez Maldonado se proposa d'exécuter aussi), et que ce prince n'aurait pu naviguer jusque-là, si la rivière que nous venons de nommer se jetait dans l'Apourimac, et non dans le Beni. Nous répondons que l'inca s'avança par le Paucartambo, jusqu'à ce qu'il fût parvenu aux montagnes de Chunchas, dont il soumit d'abord les habitans, et qu'ensuite il pût passer jusqu'au Beni par quelque bras de communication, ou peut-être par terre, parce que cette rivière prenant sa source dans la Cordillère de Vilcanota, dont la ligne est parallèle à l'Apourimac, et courant par le territoire de Paucartambo, à l'ouest de celui de Cuzco, forme, vers l'est, un tel arc, que lorsqu'elle tourne au nord pour entrer

incontestablement le Beni [1], a son embouchure trois lieues au-dessous. Telle est alors son impétuosité qu'il repousse l'Apourimac et le force à se diriger vers le nord-ouest. Le courant d'eau que forme cette jonction, prend le nom d'Apo-Paro, ou de Grand-Paro; et continuant à s'avancer avec la même impétuosité vers le le point que nous avons indiqué, il parvient

dans l'Apourimac, elle est si voisine du pays qu'arrose le Beni, qu'au confluent il n'y a d'espace que ce que nous avons dit.

[1] Quelques géographes prétendent que le Beni forme, conjointement avec l'Itenes, la rivière de Madere; et d'autres soutiennent qu'il porte le nom d'Yavari jusqu'à son confluent avec le Maranon. Nous connaissons la cause de ces contradictions. Les sources du Beni, les plus éloignées, sont à l'est du territoire de Sicasica, par environ 19° de latitude. Cette rivière court du midi au septentrion, quoiqu'en serpentant un peu; et elle reçoit différentes rivières dans le territoire montueux qu'elle arrose. L'une des plus remarquables est le Coroyco, qui, sortant de la province de la Paz, se joint au Beni par la rive orientale. Poussant son cours par les 13° de latitude méridionale, elle forme, dans la direction de l'est, un bras qui entre dans un lac de dix lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur cinq lieues de largeur du nord au sud, et a le nom de Roguaguado. De la rive orientale de ce lac sort un bras qui s'avance jusqu'à Marmore. Il y en a trois autres du

aux 8° 26′ de latitude méridionale, où il reçoit la Pachitea [1], et prend le nom d'Ucayal. Quittant la direction du nord pour aller vers le nord-est, il s'accroît par les eaux des rivières suivantes qui s'y réunissent du même côté que la Pachitea. Ce sont l'Aguaitia, par 7° 55′; la Manoa, ou la Cuxhiabatay, par 7°; la Sara-

côté du nord. Celui qui se dirige le plus à l'ouest, est appelé premier Yata; celui du milieu est nommé Tamayaquibo; et celui de l'est, second Yata. Les bras qui s'étendent vers le nord-est, sont, sans doute, les rivières d'Yutay, de Tefe et de Coari, qui se jettent dans le Maranon au-dessus de l'Ucayal. (*La Condamine, Relation, etc., p.* 94.) Le Beni ayant formé ce bras, va se réunir à l'Apourimac, dans lequel il entre, sous le nom de Paro, et par une ouverture d'une demi-lieue de largeur. Cette communication est donc ce qui a induit nos géographes en erreur, relativement au Beni, qui est justement considéré par le Père Rodriguez Tena, comme la principale rivière de toutes celles qui composent le Maranon.

[1] La Pachitea prend sa source aux 10° 16′, aux environs du fort de Quiparacra. Elle court d'abord à l'est, puis au nord, et forme la Pozuzo. Après avoir pendant un certain espace suivi sa seconde direction, elle reprend la première, qu'elle conserve jusqu'à son confluent avec la Mayro. Unie à celle-ci qui au-dessous reçoit la Piechis, elle marche de nouveau vers le nord, et ensuite elle entre dans le Paro.

yacou, par 6° 45′; et la Tapichi-y-Cano-Pocati, par 5°. Celle-ci communique avec le Maranon, en face de la ville de Saint-Regis. Une baie qui occupe un espace de trois lieues, divise l'Ucayal en trois branches, et enfin il se réunit par 4° 45′ au Maranon, que, pour prouver sa propre supériorité, il contraint à changer de cours.

Près de ce fameux confluent est située la ville d'Omaguas, depuis laquelle jusqu'à celle du lac, la navigation par le Maranon et l'Huallaga, peut être estimée à environ soixante et dix lieues. Le long de cet espace, il n'existe, sur les bords des ces rivières, d'autres bourgades que celles d'Urarinas et de Saint-Regis. Le Père Girbal ayant fait tous ses préparatifs, s'embarqua sur le lac de Grand-Cocama, le 30 du mois d'août, c'est-à-dire, quatre jours après le retour du Père Sobreviela. Le 6 du mois de septembre suivant, il atteignit Omaguas, ayant passé un jour à Urarinas et un autre à Saint-Regis. Les tempêtes sont fréquentes sur le Maranon; et elles retardèrent, de quelques heures, la marche de ce missionnaire. Lorsqu'il s'était joint au Père Sobreviela, dix Indiens de sa paroisse avaient voulu l'accompagner, et s'étaient engagés par les

sermens les plus solennels, à braver avec lui tous les dangers[1]. Cependant, malgré leur attachement et leur fidélité, il était persuadé que se hasarder avec eux sur l'Ucayal, c'était s'exposer au danger le plus éminent. Ils étaient déjà très-fatigués; le climat leur eût été contraire, et ils ne connaissaient aucunement le pays. En conséquence, le Père Girbal les força de retourner vers leurs foyers, se privant ainsi de la douceur d'avoir des amis pour compagnons de ses travaux. Il les remplaça par quatorze autres Indiens Omaguas, qui étaient très-robustes et bons navigateurs. Le 12, nos voyageurs s'embarquèrent dans deux canots, et s'avancèrent sur le Maranon, vers l'embouchure de l'Ucayal, point qu'ils ne gagnèrent que le lendemain au soir. Ils y passèrent la nuit dans leurs embarcations.

Le 14 septembre, lorsque le jour eut paru,

[1] La conduite qu'ils tinrent à la ville ou bourgade de Grand-Cocama, peut faire juger de la noble fermeté de ces Indiens. Persuadés qu'ils allaient périr sous les traits des sauvages, ils se préparèrent à la mort, avec une résignation vraiment chrétienne. Ils firent leur testament, et s'étant tournés vers leur pays natal, ils implorèrent la miséricorde divine, sans laisser paraître la plus légère émotion.

la vue des immenses et sombres forêts à travers lesquelles coule l'ancien et riche Paro, rappela au Père Girbal la mort tragique de quatorze de ses confrères égorgés par ces barbares à la recherche desquels il courait. Le cœur navré de ce triste souvenir, et songeant au peu d'avantage qui avait résulté de l'effusion de tant de sang, il supplia le ciel, non de le soustraire aux fatigues, aux souffrances, ni à la mort même, dont il se croyait menacé, mais de pénétrer son ame de ce feu divin, qui était seul capable d'échauffer en son sein la charité nécessaire, pour instruire, soumettre et convertir les infidèles enveloppés dans les ténèbres du paganisme. Se reposant sur la protection de l'Etre suprême, il lutta contre les courans de l'Ucayal. A mesure qu'il en parcourait les longs détours, il admirait les bords de ce fleuve, qui fournissent d'incontestables preuves de la grande quantité d'eau qu'il roule, lorsque dans sa crue, il inonde les plaines *del Sacramento*. Parmi la multitude de poissons, d'amphibies et de quadrupèdes qui s'offrirent à ses regards, l'audacieux cayman et le tigre, aussi industrieux que hardi, partagèrent également son attention. Il faut être

constamment sur ses gardes contre le premier de ces animaux, qui s'élance sans crainte sur les canots. Le tigre est le seul qui ose attaquer ce féroce amphibie [1], et qui, à l'exemple de l'homme, prenne des tortues [2]. Contemplant le spectacle admirable et varié que présentait la nature, mais tourmenté par les insectes, incommodé par la chaleur du climat et par l'humidité des lieux où il passait la nuit, le Père Girbal continua à s'avancer sur l'Ucayal, jusqu'au 25 septembre, sans rencontrer en aucune partie du chenal, un seul banc de sable, un seul rocher qui gênât la navigation.

[1] Le tigre se met en embuscade sur les rives de l'Ucayal, et lorsqu'il est parvenu à s'élancer sur un cayman, il lui enfonce ses griffes dans les yeux, la dureté des écailles ou de la peau ne lui permettant pas d'attaquer une autre partie du corps. Le cayman, aussitôt qu'il se sent blessé, se débarrasse des griffes du tigre, et se plonge dans l'eau où il périt plutôt que de se laisser prendre.

[2] Les Indiens, suivant l'exemple des autres nations, retournent les tortues sur le dos pour les empêcher de s'échapper. Elles vivent l'espace de vingt à trente jours dans cette position. Ceux qui sont occupés de la pêche se nourrissent long-tems de la chair de ces animaux; et ils en coupent un morceau, à mesure qu'ils en ont besoin.

Le 26, à la pointe du jour, le missionnaire continua sa navigation, et ne fut pas peu surpris de découvrir à chaque instant des traces de tribus sauvages, qu'il ne croyait pas si proches. Flottant entre la crainte et l'espérance, il ne pouvait deviner qu'il serait l'effet de la première rencontre. A huit heures du matin, il aperçut, de l'avant, une flottille de dix-neuf canots qui, à l'aide des courans et des rames, descendait avec la plus grande vîtesse. Il entendit très-distinctement les cris que poussèrent les indigènes, lorsqu'ils virent les deux canots qui remontaient le fleuve. En pareille occasion, on annonce ses dispositions pacifiques par le son des cors. Le Père Girbal ordonna à ses gens de donner des leurs; et bientôt les sauvages firent sonner leurs *bobotas* [1]. La confiance s'étant établie des deux côtés, les canots s'approchèrent les uns des autres; on se donna mutuellement le doux nom d'ami; on prit terre sur le point le plus proche, et les indigènes ayant environné le Père Girbal, lui tendirent les bras, et lui pré-

[1] Les bobotas sont composés de cannes épaisses qui croissent sur les montagnes, et ressemblent jusqu'à un certain point à des flûtes. Ils rendent un son effrayant, quoique sourd.

sentèrent les vivres peu délicats qu'ils portaient avec eux. N'en croyant pas le témoignage de leurs yeux, ils touchèrent toutes les parties du visage du missionnaire. Les femmes qui étaient présentes, se signalèrent spécialement par cette sorte d'accueil qui était l'effet de leur contentement et de leur admiration.

Ces Indiens qui étaient de la tribu des Conivos, allaient, sous le commandement de leur cacique, à Omaguas, dans le dessein d'y échanger des couvertures de lit et différentes résines, contre des outils dont ils avaient un grand besoin. Une hache leur coûte ordinairement un canot, dont la construction demande un travail très-long [1]. Ils avaient plu-

[1] Il leur faut un an pour former un canot de quarante-cinq pieds à cinquante-cinq de longueur sur une largeur qui varie depuis trois pieds jusqu'à cinq. Cette embarcation est tout d'une pièce. Pour la faire, les Indiens commencent par abattre un gros arbre, avec leurs haches de pierre. Au moyen de celles-ci et du feu, ils enlèvent toutes les branches et réduisent le tronc à la dimension nécessaire. Cela fait, ils allument et entretiennent au-dessus du tronc un feu modéré, qui le creuse en le brûlant. Lorsqu'il ne reste plus qu'une épaisseur de trois ou de quatre doigts, on remplit d'eau la partie concave, on applique des feuilles de

sieurs esclaves de la nation de Mayorouna, qui habite les forêts dont les bords de la rivière de Tapichi sont couverts, à peu de distance de sa source. Les Mayorounas sont aussi appelés *Barbados* ou *Barbus*, parce que la nature leur donne une barbe aussi épaisse que celle des Espagnols. Ils tirent leur origine des soldats qui se dispersèrent dans les forêts, lorsque leur capitaine Pedre d'Ursoa fut assassiné par Diegue Lope d'Aguirre. Ils ont recours à un moyen très-singulier pour se débarrasser de leur barbe. Ils se l'arrachent poil à poil, avec deux coquilles qui leur servent de pincettes; et les grimaces qu'ils font indiquent la douleur que cette opération leur cause. Il paraît que les anciens Péruviens avaient la même coutume, mais leur barbe était peu touffue. On voit dans le Musée de Lima plusieurs petites pincettes d'argent, qui ont été trouvées dans les temples des divinités du Pérou, et qui,

palmier sèches au-dehors, et l'on tient le tronc sur un feu peu ardent. Par ce procédé la concavité s'élargit; et pour l'empêcher de se resserrer, on y place, de distance en distance, des pièces de bois très-dur. La poupe forme le carré, et la proue représente une pointe en pyramide.

selon la tradition, ont servi à cet usage.

Le père Girbal, après avoir partagé le repas du cacique avec plusieurs des principaux Conivos, et fait quelques présens à cet hôte aimable et généreux, se sépara de lui pour continuer son voyage. Le 30, il reconnut à l'ouest, une chaîne de montagnes qui courant du sud-est au nord-ouest, ressemblait à celle qui forme le petit détroit d'Huallaga. Quoique l'entrevue que notre voyageur avait eue avec des Conivos eût contribué à le tranquilliser, et qu'elle l'eût fait changer d'opinion au sujet des Indiens, il craignit que son apparition soudaine ne leur donnât des alarmes, et en conséquence, il fit marcher en avant un canot pour leur annoncer son arrivée. Le 2 du mois d'octobre, les Indiens qui conduisaient cette embarcation, rapportèrent qu'en communiquant leurs instructions à deux habitans de Sarayacou, l'un de ceux-ci leur avait demandé s'ils venaient accompagnés de soldats; et leur réponse ayant été négative, il avait promis de communiquer l'avis à sa tribu. Dans le tems qu'on lui faisait ce rapport, le père Girbal découvrit un canot que menaient deux hommes qui, aussitôt qu'on leur eut fait des signes d'amitié, s'approchèrent avec de gran-

des démonstrations de joie. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le missionnaire; et il se mit en marche pour se rendre à la bourgade. Guidées par les indigènes, les embarcations entrèrent, du côté de l'ouest, dans un large canal dont elles refoulèrent le courant; et après une lieue de chemin, elles rencontrèrent plusieurs autres canots qui étaient chargés de vivres, et allaient au-devant du père Girbal. On se donna de part et d'autre, beaucoup de marques d'amitié; puis les canots naviguèrent de conserve dans le canal, l'espace de deux lieues et jusqu'au lac, où il commençait. On débarqua sur le bord de ce lac, à l'endroit où est établie la première bourgade de Sarayacou, bourgade qui est peu considérable, et est environnée d'épaisses plantations de bois pour que les habitans puissent se défendre contre les attaques des pirates du Paro, de l'Enné, de la Perene, etc., qui infestent l'Ucayal et ravagent les établissemens formés sur les bords de ce fleuve.

Les Panos mirent dans la réception du père Girbal toute la pompe compatible avec leur position. Ils l'entourèrent en chantant, et en dansant au son de leurs instrumens, et le conduisirent à l'habitation de leur chef. Mal-

gré la coutume générale des nations sauvages, la maison n'était point ornée des trophées de la mort. Il n'y avait qu'une sorte de dais, qui était composé d'étoffes de prix, et sous lequel on fit asseoir le missionnaire. Placés à ses pieds, les Indiens l'examinaient avec toute l'attention dont ils étaient capables; ils cherchaient à connaître par ses gestes et par le secours d'un interprète, les vœux d'un homme qu'ils considéraient comme un favori de la divinité.

Comment peut-on concilier cette conduite humaine et généreuse, avec les portraits par lesquels on a représenté les Panos comme des sauvages sanguinaires? Pourquoi ces Indiens qui depuis long-tems sont unis par les liens du sang aux Omaguas et aux Cocamas, nations converties au christianisme, et dont ils dépendent [1] pour les instrumens aratoires

[1] Tout le territoire montueux est couvert d'arbres d'une grandeur peu commune, que les Indiens sont forcés d'abattre pour cultiver la terre. Comme leurs haches, quelque industrie qu'ils mettent à les rendre plus tranchantes, ne font qu'écorcher et déchirer les troncs, il leur faut plus de deux mois lunaires pour faire tomber un arbre, opération, qu'avec une hache de fer ils achèveraient en quelques heures.

qu'ils ne pourraient trouver ailleurs, n'ont-ils pas, au moyen de leurs heureuses dispositions, et du commerce qui assure leur subsistance [1], été réunis en société bien organisée? Pourquoi ont-ils, au contraire, été réduits à trembler pour leur propre sûreté, et considérés comme ennemis? Cependant un simple berger qui a pénétré dans l'intérieur des montagnes de Caxamarquilla en a pu réunir sous des lois tous les habitans, qui depuis sont

[1] « En examinant avec attention ces heureuses « contrées où fleurissent les sciences et les arts, et qui « dans les tems anciens étaient habitées par des bar- « bares, on demande : Comment ces canaux ont-ils été « ouverts? Comment ces marais ont-ils été desséchés? « Comment ces villes ont-elles été fondées? Tout homme « instruit et raisonnable doit répondre : Au moyen du « commerce. Dans le fait, les nations qui en ont policé « d'autres, ont été toutes adonnées au commerce. » — *Histor. Politic. de los establec. ultram.* t. 1, p. 3.

Pierre de Valverde et le gouverneur de la province, don François de Requena, ont reçu, dans la relation du voyage exécuté par le Père Sobreviela, le tribut d'éloge qui leur était dû, pour les louables efforts qu'ils ont faits à ce sujet. Nous pouvons ajouter que le premier a rompu la barrière qui séparait le chrétien de l'infidèle, et qu'il les a contraints à demeurer amis. L'autre n'attend plus, pour établir et faciliter le commerce entre les nations indiennes, que la sanction de l'autorité suprême.

demeurés constamment attachés à la religion et à l'Etat, et n'ont pas eu à souffrir l'injure la plus légère, malgré les violens débats des tribus voisines qui habitent sur la montagne de Sel, dans le grand Pajonal, etc.

Le père Girbal demeura quatre jours parmi les Panos, et sur les bords du lac dont nous venons de faire mention. Le cinquième jour, il prit toutes les mesures nécessaires pour aller à la recherche de ceux qui habitaient sur les rives de la Sarayacou. Il descendit l'Ucayal, par le chenal qu'il avait passé à son entrée et dont les rameurs Indiens domptèrent le courant. Le 6 octobre, à quatre heures après-midi, il débouqua par la Saracayou, à une lieue du port, où il arriva promptement. Les habitans qui n'étaient pas prévenus de sa visite, prirent les armes; mais dès qu'ils surent que les étrangers arrivaient avec des intentions pacifiques, et qu'ils avaient à leur tête un religieux de l'ordre de Saint-François, ils changèrent contre des rameaux, leurs instrumens de guerre; et entourant notre voyageur en lui prodiguant les témoignages de bienveillance, ils le conduisirent à l'habitation de leur chef. C'était une femme que distinguaient et la décence de son maintien et la propreté de ses

vêtemens, qui ressemblaient à ceux d'une religieuse. Elle se fit reconnaître pour cette même Anna-Rosa, de laquelle nous avons parlé dans l'histoire des missions de Caxamarquilla. Conduite à Lima par les missionnaires dans son enfance, elle avait passé plusieurs mois au monastère de Sainte-Rose. Elle conservait un vif attachement pour la religion chrétienne, dont elle s'efforçait de pratiquer les devoirs, autant qu'il se pouvait. Elle déplora la fin tragique des missionnaires qui avaient péri, en 1767, et dit au père Girbal que les Chipeos étaient les auteurs de cet attentat sacrilége, que les Panos avaient vengée par la défaite de la nation qui en était coupable. Elle lui dit aussi que les Indiens de la tribu à qui elle appartenait, étaient allés au-devant du père Manuel Gil, à son arrivée sur le chemin de Pozuzo, et qu'ils l'avaient tiré des mains des barbares qui ne voulaient pas lui permettre d'avancer. Elle ajouta à ces détails que le père François de Saint-Joseph [1] ayant

[1] Ce religieux avait échappé aux massacres, parce que quelques jours avant qu'ils eussent été commis, il était allé vers ses supérieurs, pour leur rendre compte des progrès qu'avaient faits les missionnaires. Il avait ensuite accompagné le Père Gil, lorsque celui-ci avait été au secours des établissemens de Manoa.

promis aux Panos de revenir demeurer au milieu d'eux, ils étaient allés, trois étés de suite, au confluent de la Pachitea et de l'Ucayal, et que souvent ils avaient descendu le Maranon, dans l'espoir de rencontrer ce missionnaire. Ses rapports, la conduite et tous les discours d'Anna-Rosa charmèrent le père Girbal. Voulant mettre à profit des dipositions si favorables, et d'ailleurs considérant que s'il descendait de Lamas, par la rivière d'Huallaga ou de Guallaga (selon la Cruz) et le Maranon, et que s'il remontait l'Ucayal, il s'éloignerait extrêmement de la ligne droite, il conçut le dessein de traverser la Pampa del-Sacramento. Il était d'autant plus disposé à mettre à exécution ce projet, que d'après le rapport des Indiens au milieu desquels il était, et qui lui firent offre de l'accompagner, il devait trouver vis-à-vis de Cumbasa, un passage pour sortir de l'Huallaga, ce qui raccourcirait de beaucoup son chemin. Il espérait que les Panos, voyant le bon gouvernement établi à Tarapoto et à Cumbasa, prendraient du goût pour la civilisation. En conséquence, il renvoya les Indiens de la nation des Omaguas; et ne retenant avec lui que le jeune homme qui lui servait d'interprête, il se reposa de son

salut sur la Providence. Il s'embarqua le 11, pour se rendre à Cumbasa. Il avait cinq canots, que conduisaient des Indiens qui appartenaient aux tribus des Panos et des Conivos. Il descendit par le Sarayacou jusqu'à l'Ucayal, cherchant la rivière de Manoa. Ayant atteint ce fleuve, il parvint, après une navigation d'une heure et demie, à une bourgade habitée par des Conivos, et dans laquelle un furieux ouragan le contraignit à passer la nuit. Le 12, les canots continuèrent leur marche, et un peu avant le coucher du soleil, ils se rangèrent le long du bord de l'Ucayal. Les voyageurs entrèrent dans une maison voisine, qui était environnée de terres en culture. Cette habitation appartenait à l'un des principaux Panos qui accompagnait le père Girbal. Au milieu d'une vaste salle était un siége élevé qui ressemblait à un trône, et vers lequel le missionnaire fut conduit en cérémonie.

Le 18, les Indiens ayant eu recours à leurs rames pour refouler le courant, les canots dépassèrent une île habitée par des Conivos; et un peu plus haut, ils furent en face des ruines d'une bourgade où les Indiens de Sarayacou étaient établis du tems des missionnaires. Le père Girbal passa la nuit dans les

environs de ces ruines ; car la rivière avait tellement recouvert ses bords, qu'il eût été très-dangereux de s'avancer plus loin pendant les ténèbres. Il continua sa route, le 14, de grand matin ; et à neuf heures les canots furent par le travers de l'embouchure de la Manoa, qu'à cause de l'extrême rapidité de son cours (les sauvages appellent *Cuxhiabatay*, eaux d'un courant très-fort). On la remonta au moyen des rames, et à quatre heures après-midi, le missionnaire débarqua sur l'une des rives. Le 15, il ne fit que peu de progrès, à cause de quelque caprice de ses Indiens. Le 16, il prit terre à la première bourgade des Indiens Manoitas. Les habitans l'accueillirent parfaitement. Ayant passé deux heures avec eux, il rentra dans son embarcation pour gagner la seconde *rancheria*, ou la seconde réunion de huttes indiennes, qui était à la distance d'une lieue. Il y passa la nuit. Il fit ramer pendant toute la journée du 17, pour atteindre la dernière bourgade des Manoitas, où il arriva le 18 au matin. Sa flottile s'était augmentée de deux canots qu'il avait rencontrés en chemin. La bourgade dont nous venons de parler avait été la principale résidence des missionnaires massacrés. La vive

douleur que ressentit le père Girbal en la voyant, s'accrut encore lorsqu'il reconnut des fragmens des vases sacrés qui ornaient les colliers de plusieurs Indiennes. Il ne put rètrouver aucun vestige de l'église, l'emplacement qu'elle avait occupé ayant été transformé en un champ de maïs. Malgré son affliction, et quoique son esprit fut en proie aux plus grandes inquiétudes, il prit un air ouvert et content, et il s'occupa jusqu'au 20 à prendre toutes les mesures que la prudence put lui suggérer, pour exécuter le projet qu'il avait formé de passer à Cumbasa avec trente Indiens non-civilisés de tout sexe et de tout âge, qui desiraient de l'accompagner.

Quel puissant motif pouvait porter ces habitans des bords de l'Ucayal à naviguer sur l'Huallaga? Un desir vague. Obligés de s'ouvrir une passage sur des montagnes couvertes de ronces et d'épines, de franchir les formidables escarpemens et les précipices qui défendent l'accès de la Cordillère, et de passer des rivières dont la navigation n'était pas connue, ils ne devaient attendre que la misère, la faim et le naufrage. Le père Girbal devait éprouver aussi tous ces malheurs au plus haut degré. Il n'avait pour tout abri qu'une pièce

d'étoffe grossière dans laquelle il s'enveloppait, et pour toute nourriture que les fruits qu'il cueillait dans les forêts. Ayant suivi le courant d'une rivière, dans l'espoir de rencontrer bientôt les bords desirés de l'Huallaga, il se vit tout-à-coup sur ceux de la rivière de Manoa. Le 13 novembre, se trouvant de nouveau, au milieu des tribus de ce nom, il résolut de retourner par le chemin qu'il avait pris en venant. Les pluies avaient considérablement enflé la Cuxhiabatay et l'Ucayal. Le père Girbal s'étant prouvu de deux canots, se rembarqua le 14, et le 18 il atteignit la bourgade de Sarayacou qu'il avait rencontré la première. Il y demeura jusqu'au 20 qu'il continua sa route. Ayant passé de l'Ucayal dans le Maranon, par le canal appelé Porati, il arriva le 28, à neuf heures du matin, à la ville de Regis, qui appartient aux missions de Maynas. Ainsi, en déduisant le tems qu'il avait passé à la bourgade de Sarayacou, il était descendu en douze jours du premier établissement de Manoa au Maranon, tandis qu'il en avait employé près de trois fois autant pour parcourir le même espace en remontant la rivière. Les Indiens non convertis qui l'avaient accompagné, conçurent des craintes

qui les empêchèrent d'aller jusqu'aux pays des Maynas. En conséquence, il les renvoya après leur avoir témoigné toute la reconnaissance que lui avait inspirée leur conduite honnête. Les Maynas ayant fourni, avec beaucoup de générosité, au père Girbal, les canots et tout ce dont il avait besoin pour se rendre à Cumbasa, il se rembarqua et continua à naviguer sur le Maranon. Le 11 décembre il atteignit la ville du lac du grand Cocama, et luttant contre le cours de l'Hualaga, il entra le 29 dans sa *Doctrina*, ou dans le territoire de sa juridiction spirituelle de Cumbasa, après une absence de plus de quatre mois.

Ainsi se termina ce long et pénible voyage, qui pourra hâter les progrès de la religion et procurer les plus grands avantages à l'Etat. La crainte qu'inspirait la prétendue férocité des sauvages qui habitent la Pampa-del-Sacramento, s'est évanouie comme un songe. Ces peuples desirent vivement d'être instruits dans la religion chrétienne, qui offre le moyen le plus propre à civiliser l'homme et à le maintenir dans la paix et la soumission à l'autorité légitime.

La navigation de l'Ucayal ayant été ache-

vée, on a reconnu qu'on pouvait l'entreprendre dans toutes les saisons de l'année, et qu'il n'y avait à redouter ni écueil ni rocher. L'expérience a fait voir avec quelle vîtesse on pouvait descendre depuis Manoa jusqu'aux établissemens des Maynas. Ainsi les missionnaires s'étaient assurés d'une retraite dans le cas d'une attaque soudaine. En prenant toutes les mesures que conseillera la prudence, on parviendra à former plusieurs missions qui ne seront point exposées aux mêmes désastres que les anciennes. Il ne s'agit donc que de saisir l'occasion qui se présente. Le père Manuel Sobreviela, soutenu par la protection et l'autorité de notre excellent gouverneur [1], a déjà eu recours aux moyens les plus convenables. Le père Girbal qui, au commencement de la présente année 1791, est venu à Lima pour y rendre compte de son voyage, est retourné par l'ordre de son supérieur à Sarayacou et à Manoa, avec deux autres prêtres

[1] C'était don François de Lemos, qui était un homme recommandable par les qualités de l'esprit, et qu'enflammait le patriotisme le plus pur. Il était auparavant à Santa-Fé, ainsi que don Denis Franco son secrétaire, au zèle de qui l'on doit en grande partie l'établissement de la Société académique de Lima.

et deux frères lais, dont l'un exerce le métier de forgeron et l'autre celui de charpentier. Vingt habitans de Tarapoto et de Cumbasa ont dû se réunir à eux. On se proposait d'établir, par des messagers, une correspondance, qui, en donnant avis de tout ce qui se passerait, permettrait de remédier aux accidens ou de les prévenir.

On a vu dans la relation du voyage fait par le père Sobreviela, qu'il faut vingt-trois jours de marche pour parvenir de Lima au lac de grand Cocama; il en faut trois autres pour franchir l'espace qui se trouve entre ce lac et Saint-Regis ouOmaguas; de là, pour se rendre à Sarayacou, en remontant l'Ucayal, il en faut dix-huit, ce qui fait en tout quarante-quatre jours. Au retour, il en faut sept pour descendre de Sarayacou à Omaguas; mais le chemin d'Omaguas à Lima en demande un plus grand nombre, parce que selon le calcul ordinaire, on met pour remonter les rivières trois fois plus de tems qu'on n'en met pour les redescendre. A mesure que l'Ucayal sera plus fréquenté, la navigation en deviendra moins longue, parce que sans doute il offre plusieurs bras ou plusieurs canaux dont le cours [1]

[1] La chose est prouvée, par ce qui est arrivé fré-

est plus direct que celui de la branche principale du fleuve, mais qu'on ne peut suivre encore, faute de les bien connaître. Lorsque le canal de la Mayro sera devenu praticable, on épargnera la moitié du tems, pour le moins; car en descendant par la Pachitea et l'Ucayal jusqu'à Manoa [1], on évitera un circuit de plus de trois cents lieues. Les nouvelles missions étant établies, formeront un centre d'où la lumière de l'Evangile répandra ses rayons, non-seulement sur les nations qui peuplent l'intérieur de la plaine del Sacramento, mais encore sur toutes celles qui se

quemment au commissaire des missions, au Père Manuel Gil, lorsqu'il allait à Manoa. Les sauvages débouchaient tout-à-coup, dans leurs canots; mais à force de prières, de caresses et de présens, ils le laissaient passer. Il donna l'ordre à ses bateliers de faire force de rames, nuit et jour, pour éviter ces Indiens; mais lorsqu'il croyait les avoir laissés plusieurs lieues en arrière, ils reparaissaient en avant. Cela provenait sans doute de ce que le religieux suivait les sinuosités que forme le fleuve, tandis que les Indiens plus expérimentés suivaient la direction des bras.

[1] Les voyages des religieux de l'ordre provincial des Douze Apôtres, et des Pères du collége d'Ocopa, prouvent la vîtesse de la navigation jusqu'à l'Ucayal par la Mayro et la Pachitea.

répandent sur un territoire immense, situé de l'autre côté du Paro.

Qui peut calculer les avantages que retirerait l'Etat, si la religion, le commerce et la science de la navigation étaient introduits dans ces contrées ? La découverte de l'Amérique a causé une révolution générale dans le système politique des sociétés, dans les arts et même dans les sciences. La civilisation du Dorado [1], d'Enim et de Paititi pourrait aussi leur faire prendre un nouvel aspect; Saint-Joachim de Omaguas, qui est situé à la jonction de l'Ucayal et du Maranon, deviendrait, en quelque sorte, semblable à l'ancienne Tyr qui était l'entrepôt de l'univers. Tous les vaisseaux, toutes les productions de l'Amérique septentrionale et de l'ancien monde, y arriveraient par le Maranon, ainsi que les étoffes et les statues qui se font à Quito; Lima ferait

[1] On a indiqué dans le voyage précédent, les limites des deux célèbres Empires du Dorado et du Paititi. Le premier qui est plus fameux et plus ancien que l'autre, s'étend depuis la rive occidentale de la rivière de Paro, jusqu'à la rive orientale de l'Orénoque. On a disputé sur le nom de la capitale de ce pays. Quelques-uns ont prétendu que c'était Omaguas; mais le plus grand nombre des auteurs soutiennent que c'était Manoa.

passer par l'Huallaga et le Mayro, l'huile délicieuse que fournissent les oliviers qui ornent les côtes baignées par l'Océan Pacifique; les couleurs et les sucres de Cuzco y viendraient par l'Apourimac, de même que l'or de Carabaya; les toiles de Moxos et toutes les richesses du Paititi y seraient transportées par le Beni. La paisible ville d'Huanaga, située au centre du port formé par le confluent de l'Huallaga et du Mayro, pourrait jouir des mêmes avantages; et toutes les richesses qu'on y rassemblerait, seraient transportées sûrement au Callao pour passer de là en Europe. La révolution que ce nouveau débouché causerait dans le commerce, serait suivie d'une égale révolution dans les sciences. Le philosophe pourrait contempler les passages que la main de la nature a ouverts aux eaux, à travers les prodigieuses montagnes des Cordillères; le naturaliste pourrait examiner une grande variété d'animaux et de plantes qui ne sont point connus; la capitale du Pérou ne serait plus au centre des hautes régions de l'Amérique méridionale, mais dans l'un des ports de la mer qui est au nord.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Voyages des PP. Manuel Sobreviela et Narcisse Girbal-y-Barcelo, dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, ou le territoire des missions du Pérou.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

